U d'/of OTTAWA
39003001470060

422/326

28.50

Univer itas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

François-Joseph

Intime

Tous droits de traduction et de reproduction réservés en tous pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

Published the 26th October 1905. Privilège of copyright in the U. S. reserved under the act approved March 1905,
by Société d'Édition et de Publications, *Paris.*

HENRI DE WEINDEL

François-Joseph

Intime

Une Page d'Amour. — L'Éducation d'un Prince.
Distractions impériales. — La Fuite de l'Impératrice.
Le prince héritier. — Le mystère de Mayerling.
La fin des Principes. — La fin d'une Vie.

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION ET DE PUBLICATIONS
Librairie FÉLIX JUVEN
122, RUE RÉAUMUR, 122

Universitas
BIBLIOTHECA

DB
87
.W4
1905

AVANT-PROPOS

Les renseignements qu'on trouvera dans ce livre sur les aventures romanesques — parfois bouffonnes, tantôt comiques, souvent tragiques — de l'empereur François-Joseph, de l'impératrice Elisabeth et de la famille des Habsbourg, sont, pour la plupart, inédites, inconnues ou peu connues. Elles ont été recueillies et me furent communiquées par une personnalité autrichienne particulièrement documentée sur la cour de Vienne. J'aurais désiré que son nom figurât sur la couverture de ce volume, à côté du mien. Un non possumus *formel me fut opposé. Je tiens du moins à remercier, ici, publiquement, mon collaborateur anonyme.*

H. DE W.

François-Joseph intime

CHAPITRE PREMIER

UNE PAGE D'AMOUR

— Prenez garde, mon cousin, si Black gronde ainsi contre vous, vous serez mal noté dans la maison.

Le jeune homme, en se dirigeant vers l'escalier de la terrasse, avait heurté du pied un épagneul grincheux. C'était un garçon svelte, de mine à la fois rieuse et hautaine. Sa lèvre, ombragée d'une fine moustache, se releva ironiquement, et ce fut d'un ton exagérément courtois qu'il répliqua :

— Soyez sans crainte pour moi, belle cousine. S'il me plaît d'y parvenir, je saurai bien dompter ce terrible Black. Merci, cependant, pour votre sollicitude.

Il s'inclina profondément devant la jolie fille qui l'avait interpellé, descendit le perron du château et se perdit bientôt dans l'ombre froide que, par cet après-midi de mai 1853, amassaient sous leurs sombres aiguilles les sapins du parc de Possenhofen.

Les deux acteurs de cette courte scène étaient, d'une part : la princesse Sophie, fille aînée de Maximilien, duc en Bavière et de la princesse Louise de Bavière, et, d'autre part, S. M. François-Joseph Ier, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie et de maints autres lieux.

L'empereur avait vingt-trois ans ; sa cousine, vingt et un.

François-Joseph était arrivé le matin même à Possenhofen, résidence habituelle du duc Maximilien. Celui-ci ayant épousé la sœur de la princesse Sophie de Bavière, mariée à François-Charles, archiduc d'Autriche, et père de François-Joseph, devenait, du fait même de cette alliance, l'oncle de l'empereur.

A vrai dire, l'oncle et le neveu n'avaient eu, jusqu'à ce jour, que de lointains rapports. Pris, dès l'âge de dix-huit ans par les soucis du pouvoir et mis en présence d'une situation politique difficile et embrouillée, au temps où l'on songe bien plus à assurer son plaisir que l'avenir des peuples, le jeune souverain ne trouvait guère de loisirs. En outre, comme son tempérament le portait assez volontiers vers les joies immédiates, il ne perdait point les moments de répit que lui laissaient les affaires de l'Etat, dans des visites familiales. Déjà on citait, à son actif, maintes intrigues, toutes menées à bien, et le jeune roi, qui devait devenir un chasseur réputé, rêvait surtout alors d'inscrire de nouvelles victimes au tableau de ses battues sentimentales. Le duc Maximilien, de son côté, ne pensait que fort peu à quitter les environs de Munich, les bords du lac de Starnberg et les forêts de Possenhofen pour se rendre à la cour de Vienne, dont l'étiquette intransigeante embarrassait ses habitudes de rustique simplicité. Cavalier réputé, chasseur émérite, il vivait, entouré de sa femme, de quatre filles et de trois fils, dans une aisance presque médiocre et telle que le train sans éclat de Possenhofen n'aurait pu, sans risques, se trouver dépassé. Bon époux et bon père, le chef de la branche ducale de la maison de Wittelsbach, se plaisait à accomplir de longues randonnées dans le pays de bois et de montagnes qui était le sien, et à faire donner de la voix, en forêt, à ses meutes de chiens courants. Aussi bien, le plus clair de ses revenus passait-il à l'entretien de l'écurie et du chenil. Du chenil surtout. Il portait, pour ses chiens, une telle affection que, semblable en ceci au grand Frédéric, — mais en ceci seulement ! — il ne sortait jamais sans une

escorte canine et que, dans son cabinet de travail, les meilleures places, canapés et fauteuils, se trouvaient toujours occupées par ses compagnons à quatre pattes. Même, gravement, il proclamait que les chiens possédaient une âme, et que leur connaissance des hommes était bien supérieure à la nôtre. Aussi lorsqu'un nouveau venu se voyait mal reçu par la gent canine de Possenhofen, devenait-il vain qu'il tentât de s'y présenter à nouveau : les chiens de la résidence l'avaient porté, par leurs abois, sur les mauvaises pages du livre de la confiance ducale.

On conçoit dès lors l'avertissement que la princesse Hélène venait de donner à son impérial cousin.

Mais si, renversée dans son fauteuil, les sourcils légèrement froncés, la jeune fille semblait se soucier des propos qu'elle venait d'échanger avec François-Joseph, on doit à la vérité de déclarer qu'ils n'avaient pas apporté le moindre trouble dans les pensées du galant souverain.

Il avançait sous bois, l'allure dégagée, le jarret souple, heureux de ces minutes de solitude qu'il dérobait à la fois à la politique et à la famille, — lesquelles, dans l'occurrence, menaçaient fort, d'ailleurs, de se mêler.

Si François-Joseph, ce jour-là, foulait le sol de Possenhofen, c'est qu'il s'y était rendu, — poussé par sa mère, qui avait préparé l'entrevue, de connivence avec sa sœur, la princesse Louise, — dans un but évident de fiançailles. Et la fiancée proposée, — que l'aventure intéressait beaucoup plus qu'elle ne touchait François-Joseph, — n'était autre que la princesse Sophie, la pauvre princesse navrée du conflit survenu entre son cousin et l'irrascible Black.

Ne voulant pas désobliger sa mère, n'ignorant point, par ailleurs, qu'il convient que les souverains, en exercice de sceptre, se marient de bonne heure et selon les penchants du cœur... des diplomates, sachant, enfin, que la diplomatie verrait une union avec la princesse Sophie, d'un œil favorable, il avait quitté Vienne, à destination de Possenhofen, pour y demander la main de sa cousine. Même, il devait poser sa

candidature le jour même, les affaires du gouvernement le rappelant à Vienne le plus tôt possible. Il savait qu'il était venu pour cela. Il avait vu sa cousine. Elle ne lui déplaisait pas plus qu'elle ne lui inspirait de tendresse. Il accomplissait une formalité : il ne suivait point un penchant ; et la future impératrice lui demeurait — si l'on peut dire — souverainement indifférente.

Il réfléchissait bien moins à ces choses qu'il ne jouissait de sa liberté d'une heure, quand un jeune chien vint se jeter dans ses jambes, gambadant et sautillant, avec une incontestable familiarité. Aussitôt, d'un sentier, sous bois, une voix féminine montait, rappelant l'indiscret :

— Ici, ici... Veux-tu venir ici !...

François-Joseph s'arrêta émerveillé par la fraîcheur de la voix. Il le fut davantage encore quand il découvrit que la voix appartenait à une jeune fille d'une quinzaine d'années, fine, souple, élancée, d'un jet pur et très fier, grande fleur vivante arrachée du sol de la forêt. En voyant le jeune homme, elle s'était arrêtée aussi, toute droite dans sa robe blanche. Elle avait de beaux yeux d'intelligence et de limpidité, et ses longs cheveux blonds, épandus sur ses épaules, ajoutaient de la lumière à la lumière du jour.

La première, elle rompit le silence :

— Vous excuserez Dick, monsieur...

François-Joseph l'interrompit. Tenant à la main le feutre mou, orné d'une plume de chasse, qui, tout à l'heure, lui couvrait la tête, il disait, en s'avançant :

— N'excusez point Dick, mademoiselle. Je connais les habitudes de la maison. Et je sais qu'un hôte bien accueilli par les chiens est toujours bien accueilli par les maîtres. Je dois donc, à cet excellent animal, le plus passionné des remerciements.

— Je souhaite volontiers, monsieur, que vous ne soyez point déçu.

— C'est mon vœu le plus cher.

— Et je suis persuadée que mon père, suivant l'exemple de son chien, vous réservera le meilleur accueil.

Elle s'inclina, dans une révérence comique, et avec un sourire printanier, compléta :

— Il ne saurait, d'ailleurs, en être autrement.

Un peu surpris, François-Joseph questionnait, après un moment :

— Mais alors, vous seriez...

— Elisabeth-Amélie-Eugénie, duchesse en Bavière, pour vous servir, Sire.

Elle plongea à nouveau dans sa robe blanche et se prit à rire franchement.

François-Joseph, qui croyait avoir affaire à quelque suivante de la maison de son oncle et se proposait déjà de se mettre en frais de galanterie, restait gêné devant la jeune fille, non point pour ce qu'il lui avait dit, mais de ce qu'il avait pensé lui dire. C'était une gêne, la pire de toutes, qui venait de lui-même et d'autant plus sensible que personne autre ne la percevait. Il se rendit compte, toutefois, qu'à prolonger cette situation anormale il finirait par laisser, sans en rien dire, s'extérioriser une pensée qu'il tenait à conserver secrète. Alors, pour rompre le silence, et, du même coup, pour se donner le temps de réfléchir, il dit simplement :

— Ma cousine.

— Mon cousin ?

— Voulez-vous me donner la main ?

Très jeune, très sereine, un peu hautaine, car elle montrait déjà infiniment de fierté dans son allure, la princesse Elisabeth s'approcha, tendant sans réticence, une jolie main blanche.

— Volontiers... Voici.

Un moment, François-Joseph conserva, dans la sienne, la main de sa cousine, regardant, pris par un étrange émoi, les deux yeux clairs de la jeune fille, les yeux purs et autoritaires qui ne se baissèrent point. Puis, ouvrant son étreinte, il demanda, la voix changée :

— Comment se fait-il que je ne vous aie pas encore vue ?

— Sans reproche, vous n'en avez guère recherché l'occasion.

— Je sais, au contraire, que je mérite des reproches et que je néglige un peu trop ma famille. Mais ce n'est point là ce que je voulais dire. Je vous demandais pourquoi je ne vous avais pas rencontrée, ce matin, à l'heure du déjeuner?

Les yeux d'Elisabeth se teintèrent d'un peu de mélancolie.

— Pour la même raison qui vous empêchera de me rencontrer, ce soir, à l'heure du dîner.

— Et, serait-il indiscret de vous demander quelle est cette raison ?

Redevenue rieuse, la jeune princesse proclama, avec une humilité feinte :

— Je parlerai si l'empereur l'ordonne.

— L'empereur ne saurait plus rien vous ordonner, ma cousine, mais l'ami vous en supplie.

Il la prit par la main, la conduisit vers un banc de pierre, et, quand elle y fut assise, il prit place à côté d'elle.

— Parlez maintenant, dit-il, je vous écoute.

— Voilà ; il paraît que pour figurer aux banquets de famille je suis encore trop petite.

— Trop petite ?... Mais si mes souvenirs sont exacts, voyons, vous devez avoir...

— Ne cherchez pas, Sire : seize ans.

Elisabeth, très en confiance avec cet empereur de vingt-trois ans, vêtu d'un costume tyrolien et dépourvu de toute majesté impériale, se mit alors à parler, ainsi qu'il en avait manifesté le désir. A travers les propos de la jeune fille, à la fois spontanés et mesurés, il ne tarda point à démêler la vérité. Il s'agissait pour le duc Maximilien et la duchesse Louise de marier l'aînée des quatre filles : la princesse Sophie. Et comme c'était cette princesse de vingt et un ans qu'on lui destinait, on n'avait pas jugé à propos de faire intervenir, dans le paysage espéré des fiançailles, les che-

reux d'or et les yeux en fleurs de la princesse Printemps. Et les fleurs des jolis yeux clairs grisaient davantage, de leur parfum, à mesure qu'elles s'ouvraient, le cœur en fête du jeune souverain, et les cheveux d'or pâle mettaient, autour du fin visage de la princesse, une si douce lumière que rien ne lui paraissait plus désirable que d'en conserver indéfiniment le reflet.

Elle parlait toujours. Il ne percevait plus que la musique de la voix, sans comprendre, à présent, le sens exact des mots.

Pourtant, il s'éveilla de son rêve pour entendre Elisabeth déclarer, en manière de péroraison :

— Et voilà pourquoi, Sire, Votre Majesté ne me verra pas plus ce soir, à la table familiale, qu'Elle ne m'y a vue ce matin.

Elle s'était levée et, pour la troisième fois, tout enjouée, plongeait dans sa robe blanche, prête à prendre congé.

François-Joseph la retint.

Dissimulant à merveille le trouble qui s'était emparé de lui, il appliquait à présent à un débat sentimental les procédés habituels aux débats diplomatiques. Il avait compris, dès le début, le tempérament autoritaire et mal discipliné de la jeune fille, et, non sans prudence, car il l'avait découverte, du même coup, supérieurement intelligente et cultivée, il s'employait à la mettre en rébellion contre l'ordre paternel qui la confinait dans sa chambre, alors que sa sœur aînée figurait aux réceptions du château. Il lui expliquait qu'elle n'était plus une enfant, comme on tentait de le lui faire croire, et sans la pousser ouvertement à la révolte, se proposait comme intermédiaire pour obtenir la cessation de ce régime... cellulaire. Et comme de la joie brillait au fond de la corolle lumineuse des yeux, François-Joseph se levait, se frappait le front d'un geste infiniment naturel, et s'écriait :

— J'ai une idée.

— Voyons l'idée !...

— Ecoutez.

Il prenait sa cousine par le bras et, tout en se dirigeant à petits pas vers le château, lui expliquait son plan. Elle allait monter dans sa chambre, y revêtir une toilette de circonstance, et, à l'heure où l'on devait se mettre à table, elle descendrait sur la terrasse qui voyait se réunir la famille avant les repas.

— Et c'est là tout votre plan ?

— Ne vous occupez pas du reste. J'en fais mon affaire.

— Mais je serai grondée...

— Puisque je vous dis que j'en fais mon affaire. Pensez-vous que je voudrais vous causer de la peine ?

— Non, mais...

Elle ne demandait qu'à être convaincue. Aussi, sur une dernière insistance de son cousin, déclara-t-elle :

— J'agirai donc comme l'ordonne Votre Majesté.

Il abandonna le bras de la jeune fille, mit un doigt sur ses lèvres et murmura :

— A tout à l'heure ?

— A tout à l'heure.

Et la blanche silhouette s'enfuit, légère, sous les sapins moroses, dans la direction du château.

François-Joseph, qui n'avait encore ressenti que les morsures légères du caprice, éprouvait une impression toute nouvelle et se sentait, délicieusement, atteint jusqu'au cœur. Point différent des autres hommes, l'empereur, pareil, devant l'amour, au pâtre qui garde ses troupeaux dans la montagne, éprouvait un besoin d'expansion angoissant et délicieux. Et, seul, dans le grand parc, il se surprit, les larmes aux yeux, à chanter comme un enfant.

Tandis que le jeune souverain contait son amour tout neuf aux sapins du parc, la princesse Elisabeth, remontée dans ses appartements, se parait de ses plus beaux atours. Sa dame d'honneur la surprit au cours de cette occupation,

L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH, AVANT SON MARIAGE

et s'en étonna. Franchement, car elle ignorait l'art de mentir, la jeune fille dit la vérité : elle s'habillait pour descendre au dîner offert en l'honneur de son cousin, l'empereur François-Joseph. Effarement de la dame d'honneur, qui jette les bras au ciel. Que va-t-il arriver ? Le duc a grand souci de son autorité. Aurait-il permis, par hasard, à la princesse Elisabeth d'assister au repas ? Cette fois encore, Elisabeth dit la vérité. Son père n'a point permis qu'elle prenne part aux agapes. La pauvre dame d'honneur supplie, conjure. Rien n'y fait. La décision d'Elisabeth est prise, et, par conséquent, — la dame d'honneur le sait, — bien prise. Tandis que la discussion se poursuit, l'heure du dîner arrive. Elisabeth sort de ses appartements, poursuivie par la dame d'honneur, toute répandue en lamentations effrayées. Par hasard, sur le chemin des deux femmes, l'empereur surgit. Galamment, il offre le bras à sa cousine et la conduit sur la terrasse où la famille et les invités sont réunis.

Ce fut, on l'imagine, un coup de théâtre. Le duc s'était levé, le front embrumé d'un nuage de colère. François-Joseph détourna les effets immédiats de l'orage, en prenant, comme il l'avait dit, l' « affaire » à son compte, et, faisant contre fortune bon cœur, le duc accepta la présence de sa fille cadette aux côtés de sa fille aînee.

L'histoire ne nous dit pas si le dîner fut gai, mais on peut imaginer, sans crainte de se tromper, qu'il fut plutôt contraint. La chronique, muette sur ce point, nous rapporte, en revanche, ce qui se passa dans la suite.

A l'issue du repas, l'empereur s'arrangea pour se trouver seul avec son oncle, dans le cabinet-chenil de celui-ci. En présence des chiens seuls, le dialogue suivant s'engagea, dialogue dont il est plus sûr de garantir le fond que la forme :

— Mon oncle, disait l'empereur, j'ai l'honneur de vous demander la main, non point de ma cousine Sophie, mais bien de ma cousine Elisabeth.

— Mon neveu, répondait le duc, c'est absolument impossible.

— Vous refusez ?

— Catégoriquement.

— Pourquoi ?

— Parce que ma fille Elisabeth est trop jeune.

— J'attendrai.

— Et puis... parce que ce serait faire affront à ma fille Sophie.

— Il ne peut pas y avoir affront puisqu'il n'y a pas eu demande.

— N'importe, je refuse.

— C'est votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

— Eh bien, dans ces conditions, je n'épouserai donc ni l'une, ni l'autre.

Le lendemain matin, l'empereur quittait le château de Possenhoffen, en Bavière, pas plus fiancé que lorsque, la veille, il y entrait.

. . . . . .

Trois mois plus tard, le 18 août, jour anniversaire de la naissance de l'empereur François-Joseph, Ischl, où le souverain résidait alors, était en fête. On avait invité, à la villa impériale, maints puissants de la terre, et, notamment, le grand-duc Maximilien en Bavière, la duchesse Louise, leurs trois fils et leurs quatre filles. Comme chaque année, la famille impériale se rendit à l'office du matin. L'église d'Ischl était bondée de fidèles quand le cortège fit son entrée. De fidèles ? Il serait plus exact de dire qu'elle était remplie de curieux, car le bruit de l'histoire de Possenhoffen s'était répandu depuis le mois de mai, et la présence à Ischl de l'oncle de l'empereur et surtout de deux de ses filles, Sophie et Elisabeth, piquait au plus haut point la curiosité de l'aristocratique assistance. Les murmures qui, avant l'entrée du

cortège impérial, se heurtaient aux piliers de la nef, sans souci de la sainteté du lieu, cessèrent brusquement dès que l'empereur franchit le seuil de l'église. Tous les yeux se braquèrent sur la princesse Elisabeth et sur sa sœur aînée. A la grande surprise de l'assistance, la mère de François-Joseph s'effaça pour laisser passer devant elle Elisabeth, la blonde Elisabeth, dont la chevelure dorée mettait de la lumière dans l'ombre, chaude d'encens, de l'église d'Ischl comme ils en mettaient, trois mois auparavant, dans l'ombre froide des sapinières de Possenhoffen.

L'office se déroula suivant le rite coutumier. Mais, au moment de la bénédiction, on aperçut, — ce qui n'était point prévu au rituel, — l'empereur qui se levait de son prie-Dieu, prenait sa cousine Elisabeth par la main et s'avançait, avec la jolie fille, vers l'autel. Puis, comme on aurait découvert, à ce moment, le frôlement, dans l'air, des ailes d'un papillon, on entendit distinctement les paroles suivantes prononcées d'une voix forte, par l'empereur, à l'adresse du prêtre-officiant :

— Mon père, voici ma fiancée, bénissez-nous.

En sortant de l'église, l'empereur se tourna vers son aide de camp, le colonel O'Donnel, qui, quelques mois auparavant, l'avait empêché de tomber sous les coups d'un assassin. Il lui fit signe d'approcher, et tout en serrant doucement contre sa poitrine le bras de sa blonde fiancée aux yeux en fleurs, il dit, de façon à n'être compris que du colonel et de la jeune fille :

— Colonel, vous m'avez sauvé la vie, il y a quelques mois. J'éprouve le besoin de vous en remercier, à nouveau, car jamais je n'avais reconnu autant qu'aujourd'hui quel service vous m'avez rendu.

Ainsi furent conclues, le 18 août 1854, les fiançailles poétiques de l'empereur François-Joseph et de la jolie princesse Elisabeth.

Elisabeth justifiait ainsi une partie de la prédiction d'une tzigane qui lui avait déclaré, à Possenhoffen, longtemps

auparavant, qu'elle ceindrait une double couronne : la couronne d'impératrice et la couronne de martyre.

François-Joseph, lui, justifiait la réponse qu'il avait faite à sa cousine Sophie, sur la terrasse du château ducal. Il avait vaincu l'hostilité du chien grincheux de Possenhoffen...

CHAPITRE II

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE

Ce n'est point égale dans son sourire que la jeunesse avait passé pour François-Joseph, et, bien qu'il convienne de faire la part de l'enthousiasme sentimental du moment, on peut considérer que l'empereur n'était pas fort éloigné de la vérité quand il déclarait au colonel O'Donnel, que jamais, jusqu'à l'heure de ses fiançailles avec Elisabeth, il n'avait aussi bien apprécié l'existence.

Né le 18 août 1830, à Schœnbrunn, de l'archiduc François-Charles, — second fils de l'empereur François Ier, — et de l'archiduchesse Sophie, — fille du roi Maximilien-Joseph de Bavière, — il fut, dès le début de la vie, destiné au trône. Le premier fils de François Ier, l'archiduc Ferdinand, n'avait pas obtenu de descendance de son mariage avec la princesse Marie-Anne, troisième fille de Victor-Emmanuel Ier, roi de Sardaigne, et, après François-Charles, c'est au fils de celui-ci, l'archiduc François-Joseph, que devait revenir la couronne impériale et royale d'Autriche-Hongrie.

L'enfant fut donc élevé à l'ombre lourde du sceptre que l'avenir devait mettre entre ses mains, et toute l'éducation qu'on lui donna tendit uniquement vers ce but. A une époque où les autres petits, fussent-ils princes, emploient leurs loisirs à jouer aux billes ou au cheval fondu, le petit François-Joseph n'entendit parler que de ses droits

et de ses devoirs de pasteur de peuple. A cet ennui pesant, un autre ennui, venu de la conformation même de son cerveau, devait venir s'ajouter, pour le petit prince. L'éducation impériale austro-hongroise se divise nettement en deux parties principales : l'éducation militaire, qui ravissait l'enfant, mais qu'il ne devait pratiquer sérieusement que plus tard, et l'éducation philologique, qu'il haïssait, et qu'on lui imposa dès qu'il put parler. Gouvernant un pays où se côtoient, se pénètrent et s'enchevêtrent une douzaine de langues et d'idiomes, on exige du souverain qu'il puisse s'exprimer correctement, quand il le faut, dans chacun de ces dialectes. C'est ainsi que, en dehors de l'allemand, du français et de l'anglais, qu'on tenta de lui apprendre simultanément, le petit François-Joseph se vit implanter dans l'esprit, — et nous ne citons, ici, que les principaux idiomes, — l'italien, le hongrois, le tchèque, le polonais, le ruthène, le croate et le serbe !... Pour quiconque, ce serait beaucoup. Pour François-Joseph, ce fut infiniment trop. Par une malchance particulière, le pauvre François-Joseph était aussi mal doué que possible pour la philologie, et, bien que cela ne servît à rien, on ne renonça point, — surtout sa mère, femme hautaine, ambitieuse et férocement autoritaire — à faire de l'enfant, hostile à la compréhension des langues, un parfait polyglotte. Tâche ingrate et vaine pour les professeurs, qui subirent les effets de la méchante humeur de l'archiduchesse Sophie, puisque François-Joseph, malgré douceurs ou pensums, ne parvint jamais à parler correctement que l'allemand et le français. L'anglais même ne s'insinua qu'imparfaitement dans ses circonvolutions cérébrales. A ce sujet, on a conservé à Vienne le souvenir de son discours à Edouard VII, en 1903. Le souverain britannique était venu visiter le vieil empereur, dans la capitale autrichienne. Lors du grand dîner officiel, repas où devaient être échangés les discours, — les fameux discours que toute l'assistance écoute, debout, — Edouard VII se leva et prononça son toast en allemand. Le toast du roi

'Angleterre achevé, l'empereur d'Autriche prononça le sien... n français. Les gazetiers composèrent, sur ce thème, naintes chroniques, où il était dit, notamment, que François-Joseph, pur gardien de la tradition, était revenu à la angue diplomatique. La vérité est infiniment plus simple : e vieil empereur, malgré qu'on lui eût seriné pendant des nnées, des années et encore des années, la grammaire nglaise eût été nettement incapable de proférer dix paroles suivies dans la langue de Shakespeare.

En cette aventure, l'insuffisance linguistique de François-Joseph ne comportait guère de gravité. Il est des cas, en revanche, où cette faiblesse lui devint préjudiciable. On peut dire que l'une des causes — une des causes seulement — de l'hostilité des Hongrois pour la personne du souverain réside dans sa méconnaissance de leur langue. Le premier heurt, qui fut sérieux et définitif, remonte à une époque fort lointaine.

C'était au temps où, tout jeune monarque, François-Joseph visitait ses Etats. Il faisait son premier voyage à Budapest, voyage officiel s'il en fût et accompagné de toutes les pompes ordinaires et extraordinaires qui encombrent ces sortes de déplacements. Au programme se trouvaient inscrites, notamment, l'inspection d'une école militaire et la visite d'un établissement hospitalier. Naturellement il devait prononcer, ici et là, des allocutions, et, non moins naturellement, car on ne pouvait imaginer à Budapest que le souverain ignorât, officiellement au moins, la langue nationale, il fallait qu'il les prononçât en hongrois. Comme il ne connaissait pas le moindre mot de hongrois et que, pour éviter de soulever les susceptibilités du pays, il convenait qu'il dît ses discours et ne les lût point, les Talma de ce Napoléon lui avaient appris, par cœur, deux petits discours en y joignant, dans le ton comme dans le geste, la façon de s'en servir. On avait répété. Tout allait pour le mieux. L'heure solennelle sonna. On commença la tournée par l'école militaire. L'empereur, après avoir souri aux discours

d'usage, dont il ne comprenait pas la première syllabe, répondit à tous les compliments qu'il venait de récolter. Au lieu de voir s'épanouir les visages, il les vit se rembrunir, tandis que la stupeur se peignait sur les traits de ses courtisans. A l'hôpital, même aspect, même gêne, même froideur. L'empereur, dans un hongrois très suffisamment pur, souligné par la mimique convenable, avait loué, à l'école militaire, l'excellence des soins donnés aux malades, et, à l'hôpital, la perfection des mouvements militaires exécutés devant lui ! François-Joseph venait de faire maldonne !...

Les Hongrois lui en ont toujours voulu de cette involontaire mystification.

Quant à lui, si ce volume lui tombe sous les yeux, c'est peut-être ici qu'il apprendra sa lointaine méprise, attendu que jamais, dans son entourage, personne n'eut l'audace de la lui révéler. On aurait pu, tout de suite, le jour même, l'arrêter et empêcher, par un mot, qu'il ne poursuivît sa bévue. Nul ne le tenta, parmi les courtisans. Et, il faut bien le dire, la faute en est moins à la méprisable courtisanerie qu'à l'empereur en personne, dont l'orgueil, la morgue et l'entêtement furent tels que jamais il n'admit que Sa Majesté apostolique, dans quelque circonstance que ce fût, se montrât susceptible d'erreur.

Tous les efforts dépensés pour rendre François-Joseph polyglotte n'atteignirent donc qu'un but, mais, là, du moins, firent-ils mouche : ce fut d'empoisonner l'enfance et la jeunesse du futur empereur.

Dans l'autre partie de son éducation, — le programme militaire, — il trouva, en revanche, de sérieuses compensations. Depuis des siècles, de père en fils, d'oncle à neveu, de cousin à cousin, les Habsbourg se transmettaient les principes d'un intransigeant amour pour toutes les choses de l'armée. On ne peut point dire, évidemment, que le poupon archiducal avait sucé ces principes militaristes dans le lait de sa nourrice, — encore que l'on n'ignore point combien les nourrices sont peu sévères aux troupiers, — mais on peut affirmer que, dès

LA PRINCESSE ÉLISABETH AU TEMPS DE SES FIANÇAILLES

le plus jeune âge, le bébé fut initié aux joies du métier des armes par son grand-père, le vieil empereur François Ier, père de Marie-Louise et beau-père de Napoléon. Les premières paroles qu'il prononça ne furent point les mots habituels aux tout petits : ce furent des commandements militaires. On m'affirmerait aujourd'hui que, avec du lait aux commissures des lèvres, François-Joseph, la tête couverte d'un bonnet à trois pièces, cria : « Portez armes !... » avant de murmurer : « Papa », que je n'en serais nullement surpris. A l'âge de quatre ans, instruit de ceci par son grand-père, dont il ne quittait guère le cabinet de travail, l'enfant connaissait, par cœur, tous les commandements alors en usage dans l'armée austro-hongroise et manœuvrait comme un kaiserlick. Dehors, quand il rencontrait un soldat, il s'arrêtait et voulait « jouer avec », comme il jouait avec le sabre impérial dans le cabinet de François Ier.

Chaque jour, quand, entre une leçon de langues étrangères et une leçon militaire, le tout petit sortait, par les rues de Vienne, dans le parc de Schœnbrunn ou dans le jardin du château de Laxenburg, en tenant la main de son aïeul, il ne cessait de questionner celui-ci sur tous les militaires qu'il rencontrait. Une fois, c'était à Schœnbrunn, il aperçut un soldat en faction près d'une porte du château. Il quitta la main de son grand-père, s'approcha du factionnaire et se fit rendre les honneurs. Il fut si joyeux de cette manifestation de respect militaire adressée à sa minuscule personne, qu'il revint en gambadant vers son grand-père et lui demanda quelque argent pour le remettre au soldat. Le vieil empereur, qui ne savait rien refuser à son petit-fils, fit ce que l'enfant lui demandait. François-Joseph, trottant menu, rejoignit le factionnaire, et lui tendant la monnaie :

— Tiens, prends ! dit-il.

Le règlement est formel. Un soldat, sous les armes, ne doit jamais rien accepter. De plus, l'empereur en personne était là. Toujours portant les armes, le militaire ne bougea pas.

Interloqué, dépité, si dépité même qu'il en avait les larmes aux yeux, l'enfant frappa du pied, en affirmant :

— Je veux que tu prennes.

Même immobilité du soldat, même silence.

François-Joseph se retourna vers François Ier. L'empereur du jour — jovial et si bon enfant qu'il ne redoutait pas de plaisanter grossièrement, en argot viennois, avec les gens du bas peuple — riait de la déconvenue de l'empereur de demain. Le petit archiduc revint à nouveau vers son aïeul, et, tout pâle de colère, car on osait résister à sa petite volonté, répéta, les dents serrées :

— Je veux qu'il prenne...

L'empereur, alors, en compagnie de son petit-fils, s'avança vers le soldat et haussant l'enfant au niveau du sac à cartouches du factionnaire introduisit, dans le sac, la main du petit, qui laissa son offrande. Cette anecdote, qui témoigne, à la fois, du grand amour de l'enfant pour les militaires, de son tempérament autoritaire et de la faiblesse de François Ier pour son petit-fils, ne fut point désavantageuse, bien au contraire, quant au soldat. Le vieux monarque, simple et familier, lia conversation avec le factionnaire. Il apprit ainsi que ce soldat modèle était fils d'une paysanne veuve et pauvre, et qui, misérable, presque impotente, se lamentait d'être seule. Et l'empereur remit au soldat une somme suffisante pour se racheter — on en avait la possibilité alors — du service militaire.

Un autre jour le petit prince se promenait — il avait alors quatre ans — dans les vastes couloirs du palais impérial de Vienne : la Hofburg. Brusquement, au détour d'une galerie, il se trouva en présence de deux superbes gardes hongrois, lesquels, militairement, le saluèrent. Séduit par l'uniforme, très brillant, des Hongrois, séduit davantage par le salut des deux hommes, l'enfant se planta devant eux et, prenant sa petite voix de commandement, petite voix qu'il enflait de son mieux, il leur fit exécuter divers mouvements.

Puis, les ayant mis au repos, il s'approcha du plus grand et lui dit, sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Donne-moi ton sabre et ton porte-épée.

L'autre, pourtant, hésitait, consultant son compagnon du regard. Même il protesta :

— Mais, Monseigneur...

François-Joseph, brutalement, lui coupa la parole, et, selon sa coutume, frappant du pied, répéta :

— Donne. Je te dis de donner.

Le malheureux Hongrois s'exécuta. L'enfant glissa le fourreau entre ses petites jambes, se servit du porte-épée comme de rênes, et cavalcadant, telle une sorcière se rendant au sabbat sur un manche à balai, il partit à fond de train, heurtant le fourreau à toutes les dalles et à tous les angles de murailles, à travers les couloirs sonores de la Hofburg. Combien de temps dura cette chevauchée ? L'histoire ne le mentionne point. Toujours est-il que lorsqu'il rapporta le sabre et le porte-épée au Hongrois, le porte-épée était en lambeaux et le fourreau terriblement cabossé. Piteux, le pauvre diable regardait son arme. Il murmura :

— Eh bien, je suis sûr d'être puni, quand mon commandant va voir mon sabre.

— Tu lui diras que c'est l'archiduc François-Joseph qui a fait ça.

— Vous feriez bien mieux, dit le Hongrois enhardi, de dire à votre père de m'en payer un autre.

L'enfant toisa l'insolent et, avec hauteur, répliqua :

— C'est moi qui t'en paierai un quand je serai empereur.

Et il s'éloigna, — majestueusement.

Un an plus tard, le vieil empereur, François Ier, mourait. La couronne passait à Ferdinand et le petit François-Joseph, de son côté, passait sous la tutelle absolue de son père et de sa mère. De sa mère surtout. L'archiduc François-Charles était, en somme, un bon bourgeois, paisible, égoïste et qui réclamait avant tout qu'on ne troublât point sa tranquillité. Aussi, pour vivre en paix dans son ménage, et aussi, pour

ne point se créer de préoccupations, laissa-t-il volontiers l'archiduchesse Sophie, sa femme, s'occuper de l'éducation du futur empereur. Finis dès lors les jeux militaires dans le cabinet impérial, les promenades dans le jardin de Laxenburg et les chevauchées dans les couloirs de la Hofburg !... Fini de rire !... L'enfant fut placé, par sa mère, sous la direction d'une femme sévère, la comtesse de Sturmfeld, et d'un rude soldat, le colonel de Hauslab, lequel lui rendit moins aimable jusqu'à l'instruction militaire. Le futur souverain eut quatre compagnons d'études : les comtes Marc et Charles Bombelles, d'origine portugaise ; un Italien, François de Coronini et le comte Taaffe. Le père des deux premiers devait exercer une grosse influence sur François-Joseph, car, peu après, c'est lui, le comte Henri Bombelles, qui devenait le gouverneur du jeune prince. Le frère d'Henri Bombelles, — notons-le en passant — Charles Rénier avait épousé Marie-Louise en secret, après la chute des aigles impériales de France. Le comte Taaffe fut, plus tard, et pendant de longues années, président du conseil des ministres austro-hongrois et s'employa, du mieux qu'il put, — et la tâche allait sans difficultés, — à maintenir dans la plus étroite des réactions l'esprit de son souverain et ami. Seul, François de Coronini se sépara, plus tard, de François-Joseph et se jeta si bien dans l'opposition qu'il devint le chef des libéraux au Parlement autrichien, parti pour lequel François-Joseph manifesta toujours une antipathie fort marquée.

De cinq à treize ans, la vie de François-Joseph apparaît uniforme et grise, partagée entre les leçons de linguistique données par la comtesse de Sturmfeld, et les leçons d'art militaire, fournies par le colonel baron de Hauslab. C'est l'ennui, l'ennui lourd et fermé, qui donnera, plus tard, au jeune homme et à l'homme mûr un besoin passionné de liberté, un besoin tel qu'il ne s'apercevra même point que, par là, il cause, autour de lui, d'abominables souffrances et provoque le plus désastreux des drames intimes. Pas de tendresse dans sa jeune existence : un père indifférent, une mère ambitieuse.

Il ignorera la joie des franches caresses et ne rencontrera qu'un sentiment sincère : l'amitié du comte Taaffe, amitié qui, dans l'avenir, à raison des sentiments farouchement conservateurs du comte, devait lui devenir si préjudiciable.

Quand François-Joseph atteignit l'âge de treize ans, son éducation et son instruction furent entièrement remises, par sa mère, entre les mains du comte Henri Bombelles.

Celui-là fut, certes, dans sa personne et dans celle de son fils, Charles, le plus mauvais génie des Habsbourg et de l'Autriche-Hongrie, pendant toute la seconde moitié — et davantage — du XIXe siècle.

Homme sans caractère, sans principes, sans conviction et sans morale, seulement hypocrite et retors, et entièrement dans la main des jésuites, qui dirigeaient aussi la conduite de l'archiduchesse Sophie, le comte Henri Bombelles aura été l'une des causes principales, ou plutôt la cause principale, des graves défauts de caractère et de volonté qui devaient, dans l'avenir, faire de François-Joseph l'un des hommes les plus malheureux du monde, et de l'impératrice Elisabeth une véritable martyre.

Un goût très vif pour les joies sensuelles — les joies de l'esprit et du cœur ayant mal accompagné ses jeunes années, — se manifesta de très bonne heure chez François-Joseph, et dans des proportions aussi dangereuses qu'inusitées. Au lieu de réfréner ce goût épuisant, et sans aucune délicatesse dans ses manifestations, le comte Henri Bombelles, au contraire, s'employa à favoriser les aventures de troisième ordre dans lesquelles se complaisait son élève. Ce procédé, d'ailleurs, était dans le sang des Bombelles puisque le fils du précepteur de François-Joseph, Charles Bombelles, qui devint, dans la suite, grand-maître de la cour du prince héritier, l'archiduc Rodolphe, mérita le surnom de *kaiserlicher und königlicher Kuppler*, ce qui peut se traduire presque exactement par ces mots : proxénète impérial et royal !... Le fils s'apercevait donc, vers 1845, dans le père, qui tenait un rôle identique auprès du futur empereur d'Autriche-Hongrie.

Où les choses deviennent plus graves, c'est que les gens bien informés ne redoutent point de mêler le nom de l'archiduchesse Sophie à toutes ces turpitudes. Sans aller jusqu'à dire, au moins ouvertement, que l'archiduchesse Sophie avait choisi un tel précepteur à son fils en toute connaissance de cause, et n'ignorant point à quelles complaisances de valet de cœur il était capable de descendre, on constate, cependant — et c'est une sérieuse présomption en faveur des propos qu'on hésite à tenir — que, plus tard, l'archiduchesse Sophie toléra et favorisa les escapades de son fils, alors tout jeune époux. Elle les tolérait si bien qu'elle ne craignit point de reprocher à la malheureuse Elisabeth de ne pas vouloir partager son mari avec les favorites du jour, — lesquelles, le plus souvent, n'étaient que des courtisanes de la nuit.

Mais quel aurait été le secret dessein de l'archiduchesse Sophie en donnant toute liberté dans ce sens au comte Henri Bombelles et en l'incitant même à jeter son fils dans la débauche des sens ? Ambitieuse toujours, jamais maternelle, la fille du duc de Bavière rêvait de diriger les destinées de l'empire. Or, rien ne lui donnait à penser alors que Ferdinand abdiquerait et elle n'imaginait point que François-Joseph arriverait au trône à l'âge de dix-huit ans. Aussi, par tous les moyens, s'employait-elle à fatiguer la volonté de son fils et à favoriser tous ses pires instincts afin de mieux le dominer, et, dans l'avenir, de régner sous son nom.

Parmi le grand nombre de professeurs qui, sous le contrôle du comte Henri Bombelles, furent donnés au jeune François-Joseph, de 1843 à 1848, — époque de son avènement, — il faut citer, tout spécialement, le R. P. Othmar de Rauscher, qui devint prince-archevêque de Vienne. C'est lui — et par ceci on peut apercevoir la trajectoire de son influence — qui enseignait aux trois fils aînés de l'archiduc François-Charles, et plus particulièrement à François-Joseph, la morale et la philosophie. Homme lige de l'Eglise, identifiant son intérêt personnel avec celui de la cour de Rome, il donna aux idées du futur empereur, fatigué par les excès, et particu-

lièrement malléable dans la main d'un homme de robe, une direction politique centraliste qui devait créer à François-Joseph des difficultés presque insurmontables dans la direction des affaires de l'empire.

On ne peut point dire que le P. de Rauscher ait aidé le comte Henri Bombelles dans ses manières de *kaiserl. königl. Kuppler*, mais on peut affirmer, du moins, que, tout à fait sciemment, il s'est plu à fermer les yeux.

Le moyen, de reste, n'eût pas été nouveau pour un ecclésiastique et il faudrait avoir oublié volontairement toute histoire générale pour ne point se souvenir que les jésuites employèrent des moyens analogues afin de tenir les rois d'Espagne à leur merci. Or, la parenté est étroite entre les « Majestés catholiques », de Madrid, et les « Majestés apostoliques » de Vienne.

Il faut ajouter, — et l'on comprendra mieux ainsi combien le P. de Rauscher tenait à former un élève qui, devenu empereur, restât sans rébellion devant la volonté du prêtre, — que ce fut l'ancien professeur de philosophie du jeune François-Joseph, qui, en 1855, l'amena à conclure un Concordat avec le Vatican. Ce concordat, pendant plus de quinze années, pesa sur la politique intérieure et extérieure de l'empire. Aujourd'hui, bien qu'il soit dénoncé depuis plus de trente ans, on retrouve son empreinte réactionnaire jusque dans le code civil austro-hongrois où il apparaît dans les articles relatifs au mariage, au divorce, à la juridiction sur les prêtres, et dans beaucoup d'autres passages. On peut citer, notamment, que la loi « civile » interdit, en Autriche, le mariage entre un juif et une catholique, et que la même loi — civile, ne l'oublions pas, — empêche les catholiques divorcés de contracter un nouveau mariage.

Tels sont donc les deux hommes — Bombelles et Rauscher — qui marquèrent de leur fâcheuse empreinte la jeune pensée de François-Joseph d'Autriche.

Parallèlement avec ses études morales et ses plaisirs libertins, le jeune archiduc menait ses travaux militaires. On le

vit faire du service dans une batterie d'artillerie, dans un escadron de cavalerie, dans un bataillon d'infanterie. Tout cela l'intéressait fort, mais ce qui le passionna davantage, ce fut la cavalerie, non certes à raison de ses conditions stratégiques, mais uniquement au point de vue du cheval. François-Joseph, qui, là encore, rencontrait des jouissances immédiates, devint un cavalier intrépide. Il se livrait à de véritables tours de force de dressage, lesquels lui ont valu, et lui conservent encore, un renom considérable auprès des officiers de cavalerie.

Mieux que toutes les anecdotes, un fait témoignera de l'importance que, précisément, François-Joseph attachait à se montrer superbe cavalier.

C'était en 1851, trois ans après son avènement au trône. François-Joseph, empereur de vingt et un ans, recevait, dans sa capitale, S. M. Nicolas Ier, tsar de toutes les Russies. Au cours d'une promenade, dans Vienne, le cheval d'un cosaque, pris de peur, s'emballa et désarçonna son cavalier. L'empereur, sans hésitation, au risque de se rompre les os, sauta hors du carrosse, empoigna le cheval par les crins, l'enfourcha, le dompta et le ramena, tout fumant et frémissant, aux côtés de l'équipage impérial.

Depuis sa première jeunesse, et on sait à présent la raison de cette tendresse pour l'armée, François-Joseph était soldat de cœur et d'esprit.

Un diplomate prussien, M. H. de Steinberg, chargé, par son roi, de faire un rapport sur la cour de Vienne, a pu écrire, quant à l'empereur, et sans altérer la vérité :

« Il estime et aime passionnément tout ce qui est militaire. Il ne prend d'intérêt qu'aux soldats et à l'armée. »

Un fait témoigne de l'exactitude de ce rapport.

Lorsque, en 1853, l'empereur François-Joseph fut blessé par un fou meurtrier, son premier mot fut celui-ci :

« Ce n'est rien. Je ne fais que partager le sort de mes braves soldats. »

On ne saurait nier le grand courage de François-Joseph.

S. M. François-Joseph Archiduc Maximilien Archiduchesse Charlotte Archiduc Louis-Victor Archiduc Charles-Louis
S. M. Elisabeth, Rodolphe et Gisèle Archiduchesse Sophie Archiduc François-Charles

LA FAMILLE IMPÉRIALE D'AUTRICHE EN 1860

Plusieurs fois, sur les champs de bataille, il a su fièrement le prouver. Ce fut le 6 mai 1848, un peu avant son avènement, qu'il reçut le baptême du feu, à la bataille de Santa-Lucia. Dans les derniers jours du mois d'avril, il avait rejoint l'armée d'Italie pour prendre du service dans l'état-major d'un commandant fameux, le vieux maréchal Radetzky. Celui-ci, pour tout dire, ne se montrait nullement enchanté de l'arrivée du jeune prince, dont la présence, dans les rangs des combattants, lui créait une lourde responsabilité. L'archiduc était venu. Il fallait bien faire contre fortune bon cœur et le garder. Du moins le vieux guerrier essayait-il de donner à entendre, au jeune archiduc, que la meilleure place, pour bien englober l'action, se trouvait loin du feu et qu'il n'était nullement nécessaire de risquer sa vie pour se rendre compte de l'effet d'une bataille. Autant eût valu prêcher un sourd. C'est alors que le vieux maréchal parla de sa responsabilité et supplia le jeune prince de ne point s'exposer. Il réussit seulement à s'attirer cette simple réponse de François-Joseph :

— A présent que je suis ici, l'honneur m'interdit de quitter la place sans m'être battu.

Et il se battit.

Il se battit même avec une ardeur, une fougue et une gaîté telles, que le maréchal Radetzky, mal disposé cependant pour le prince, ne peut s'empêcher de le mentionner dans ses *Mémoires*.

« De tous mes compagnons, écrit-il, il n'en était pas un qui reculât devant le danger, mais entre tous le jeune prince François-Joseph se signalait pour son entrain. Il semblait, positivement, plaisanter avec la mort. Lorsque, tout près de lui, tomba un boulet de canon, il ne s'en troubla pas plus qu'un enfant ne s'effraie du choc d'une balle à jouer. Gai, comme seulement l'insouciante jeunesse peut l'être, il poussait son cheval, galopait de côté et d'autre, aux points les plus dangereux même, sans songer un instant que la tête qu'il exposait si légèrement devait porter, quelques semaines plus tard, la couronne impériale. »

Au retour de l'expédition d'Italie, le jeune archiduc, chez qui le son du canon produisait un effet imprévu, manifesta le désir de prendre des leçons de musique, alors qu'il avait toujours marqué, jusqu'alors, une évidente répugnance pour l'étude de cet « art d'agrément ». Bien entendu, l'archiduchesse Sophie exauça ce vœu et l'archiduc François-Joseph, sans aucun succès, d'ailleurs, se prit à faire des gammes et à déchiffrer des morceaux enfantins : *Petits bateaux* et *Rocher de Saint-Malo* du temps et de l'endroit !...

C'est au cours d'une de ces leçons de musique, le 6 octobre 1848, que le prince reçut, à Schœnbrunn, la nouvelle des événements de Vienne qui allaient provoquer l'abdication de son oncle, et le faire, lui, à peine sorti de l'enfance, empereur d'Autriche-Hongrie, dans des conditions particulièrement difficiles.

Le lendemain, il quittait Schœnbrunn pour Olmütz. C'est à cheval, à côté de la voiture où se trouvaient ses parents, qu'il accomplit tout le trajet.

A Olmütz les événements se précipitèrent et, le jour où la couronne passa sur son jeune front, François-Joseph comprit si bien la gravité de la situation, que lorsque sa mère, la première, lui rendit les hommages dus aux souverains, il s'exclama, oublieux de la dure et vaine instruction qui avait torturé son enfance :

— Adieu, ma pauvre jeunesse !...

Et des larmes — larmes qui devaient si bien justifier l'avenir — montèrent à ses yeux de dix-huit ans.

CHAPITRE III

UN RÊVE QUI SE RÉALISE

Par un beau matin de printemps, le 13 mars 1848, un monôme d'étudiants viennois se forma au centre de l'ancienne ville, où se trouvait alors l'Université. Mais il n'apparaissait point, à leur allure, que ces jeunes gens fussent en joyeuse disposition. Ils avançaient graves, dignes et calmes, au milieu de la foule qui les applaudissait au passage. Devant le palais des Etats, ils interrompirent leur marche. L'un d'eux, les traits fins, le visage pâle encadré d'une barbe noire, fut hissé sur les épaules de quatre de ses compagnons. Il se prit à haranguer la foule. L'étudiant ne tenait point de propos fantaisistes. Cette jeune bouche parlait de liberté : liberté du jury, liberté de la presse, liberté de conscience. De grands mots tombaient de ses lèvres et se répercutaient, dans la foule, en longues acclamations. C'était un médecin hongrois, interne dans un hôpital de Vienne et dont le nom devait devenir célèbre : le Dr Fischhof. De l'autre côté des murailles du palais, se trouvaient les représentants des Etats de la Basse-Autriche. Ils étaient réunis sous la présidence du comte Montecuccoli, dans le but de formuler une adresse à l'empereur Ferdinand, laquelle devait réclamer avec fermeté l'exécution d'un certain nombre de réformes. Peu à peu, la foule devenait houleuse. Un murmure profond la faisait vibrer tout entière. Bientôt, à la crête de ses lames bruyantes, des

embruns de cris s'échevelèrent : « A bas Metternich !... A bas l'empereur Ferdinand !... Vive François-Joseph !... » Pour la première fois, le nom de François-Joseph agitait tumultueusement les poitrines populaires. La masse honnissait deux hommes, elle venait d'en trouver un troisième à acclamer : la Révolution était prête.

Tout de suite, elle se manifesta. Le Dr Fischhof venait de parler. Un autre étudiant, également Hongrois, le Dr Goldmark, allait agir. Il proposa d'envahir la salle des séances et la foule le suivit. Par la voix de Fischhof, le peuple réclamait que les représentants des Etats accompagnassent la « Révolution » jusqu'à la Hofburg, afin d'exiger immédiatement les réformes demandées. Le comte Montecuccoli consent alors à nommer une commission des Etats qui partira en parlementaire avec douze délégués du peuple. Pendant que la foule discute pour élire ses délégués, un jeune homme arrive, porteur de la copie d'un discours que Louis Kossuth prononçait, huit jours auparavant, à la Diète hongroise. Il lit ce discours, au milieu de la foule, qui reste silencieuse jusqu'au temps où il répète ces mots de Kossuth : « Pour notre bien à tous, il importe d'obtenir une Constitution. » Ce matin-là, il ne lut pas plus avant !... La foule venait de trouver un but à son agitation. Et un cri formidable retentit :

— La Constitution !... la Constitution !...

A ce moment, d'une fenêtre de la salle des Etats, un message est lancé à la foule. Tout ce que les représentants consentent à demander à l'empereur, c'est la publication annuelle des recettes et des dépenses de l'empire. La foule, si calme une demi-heure auparavant, devient furieuse et déchaînée. Elle oblige les délégués des Etats à l'accompagner et marche sur la Hofburg. Aux grilles de la cour extérieure, des gardes veillent. Ils laissent passer les représentants et croisent la baïonnette contre le peuple. On décide alors d'aller manifester devant le palais de Metternich. Les parents de François-Joseph, qui passent en voiture, sont chaleureusement acclamés. Pendant ce temps, les mauvais génies de l'empe-

reur Ferdinand, Metternich et, surtout, l'archiduc Albrecht obtenaient, du souverain, l'ordre formel de faire intervenir la troupe. Aussitôt, la ville prend l'allure d'une cité en état de siège. Des patrouilles sillonnent les rues, se frayant difficilement un chemin dans les rangs pressés de la foule, tandis que les devantures des magasins se ferment précipitamment.

Ces mesures militaires provoquèrent un résultat tout différent de celui qu'en attendait l'archiduc Albrecht. Les Viennois connaissaient bien ce genre d'intimidation, mais ils ne le connaissaient, du moins, que par ouï-dire. Jamais de semblables procédés n'avaient été mis en œuvre contre le peuple de la capitale autrichienne. Aussi une grande surexcitation en naquit-elle. Un mot vola de bouche en bouche : « Barricades ». On parlait d'élever des barricades. Des grenadiers italiens ayant tiré à blanc contre les manifestants pour les refouler et gagner le palais des Etats, qu'ils avaient ordre de faire évacuer, la masse, furieuse, prend tout ce qui lui tombe sous la main pour obstruer la chaussée et pour s'armer contre la troupe. L'élément civil va se lever tout entier contre l'élément militaire, exécutant les ordres de l'archiduc Albrecht. Le commandant de place, le vieux général Matauschek, survient alors, à cheval. Il engage la foule à se disperser, mais il emploie des termes tellement maladroits qu'un géant se détache, s'approche du général et lui porte un si rude coup de bâton que le vieillard tombe, assommé. On emporte le cadavre. C'est au tour de l'archiduc Albrecht, qui commande les troupes de la Basse-Autriche, d'entrer en scène. Il apparaît, suivi de deux généraux. Lui aussi harangue la foule, la foule que la mort de Matauschek a momentanément apaisée. Peut-être se ferait-il écouter, mais il laisse passer cette phrase malheureuse, au moment même où, timidement, quelques voix l'acclament : « Vous feriez mieux de vous taire et de rentrer chez vous. » Et, à nouveau, la fureur populaire fait explosion : des pierres, des morceaux de bois, des projectiles de toute nature sont jetés dans la direction de l'archi-

duc, qui s'enfuit précipitamment, toujours suivi de ses deux généraux.

Le sang appelle le sang. Le cadavre du vieux Matauschek, première victime de la Révolution, exigeait d'autres cadavres. Un régiment de pionniers sort de la cour intérieure de la Hofburg, sous le commandement d'un colonel et repousse les manifestants en pointant de la baïonnette. Les mutins s'enfuient malgré l'éloquence insuffisante des orateurs préconisant la résistance. L'irrémédiable, pourtant, va se produire. L'archiduc Albrecht, dont l'orgueil s'est révolté devant l'outrage, a donné l'ordre à la troupe de se montrer impitoyable. D'accord, en cela, avec Metternich, il veut un exemple. Et le colonel, fidèle laquais de son chef, se dispose, malgré l'attitude effarée de la foule, à le fournir tel qu'il lui fut demandé. Dans le dos des fuyards, la troupe vient de tirer. Le sang de maints manifestants rougit le pavé de la rue. Quatre hommes et une pauvre vieille sont étendus, sans vie, au milieu de nombreux blessés. L'archiduc Albrecht est vengé, mais l'agitation va entrer dans une phase décisive et violente.

Le bourgeois de Vienne, qui regardait passer la « manifestation » en curieux, et sans grand souci personnel de protester contre le régime absolutiste, qui, en somme, ne lui pesait guère, le paisible bourgeois de Vienne s'émut, « descendit dans la rue », s'arma, en pillant les magasins particuliers, et se mêla à la masse des étudiants et des ouvriers : l'émeute devenait la Révolution.

Maintenant, les manifestants ne reculaient plus. Des combats furieux s'engagèrent dans les voies viennoises. Autour de la Hof, où se trouve l'arsenal ; au Hohemarkt, où se dresse le Palais de Justice ; et même aux abords de la Hofburg, ou Palais impérial. Un fait assez curieux se produisit sur ce dernier point : un sous-lieutenant d'artillerie gardait la grande porte avec ses hommes et deux canons. Il était neuf heures du soir. Sur la place, on manifestait bruyamment. L'archiduc Maximilien d'Este sortit du palais et donna l'ordre — l'initiative des archiducs, en Autriche, comme celle

des grands-ducs, en Russie, fut toujours désastreuse — de « tirer dans le tas et de canonner la canaille ». Le sous-lieutenant fit observer au prince que la manifestation n'apparaissait point telle qu'elle exigeât une mesure aussi désespérée. Rageusement, l'archiduc réitéra son ordre. Le sous-lieutenant répliqua que l'ordre seul de l'empereur pourrait l'obliger à employer un semblable moyen. L'archiduc commanda le feu, lui-même, aux artilleurs. Le sous-lieutenant se plaça devant la bouche d'un canon et proclama que si ses hommes obéissaient à l'archiduc, la première victime de leur obéissance serait leur chef lui-même. Les hommes ne bougèrent point. Ecumant, Maximilien d'Este regagna ses appartements de la Hofburg. Le sous-lieutenant s'attendait, quant à lui, aux pires éventualités. Or, huit jours plus tard, le 21 mars 1848, le *Journal officiel* contenait la note suivante :

« Le brave qui, dans la soirée du 13 mars, a empêché une catastrophe en refusant par deux fois d'obéir à l'ordre qui lui était intimé, de faire feu sur la foule, et se plaça ensuite devant la bouche d'un canon en affirmant qu'il serait la première victime si ses canonniers tiraient, ce brave se nomme le sous-lieutenant Jean Pollet. »

Le *Journal officiel* disait vrai. Une catastrophe avait été évitée, grâce à l'attitude de Jean Pollet, puisque, dans ses *Mémoires*, un des principaux combattants du 13 mars, Hans Küdlich, écrit : « Si Pollet avait exécuté l'ordre de Maximilien d'Este, on aurait assassiné les archiducs et mis le feu à la Hofburg. »

Mais tandis que, grâce à l'attitude du sous-lieutenant Pollet, le mouvement s'apaisait autour de la Hofburg, il s'exaspérait dans la périphérie viennoise. Les ouvriers des faubourgs, plongés dans la misère la plus effrayante par l'invention des machines qui supprimaient la main-d'œuvre de l'industrie textile à laquelle plus des deux tiers d'entre eux se trouvaient employés, les ouvriers des faubourgs accusaient naturellement le « gouvernement » de leurs malheurs. Aussi, dès que le vent apporta jusqu'à eux la clameur de révolte du centre

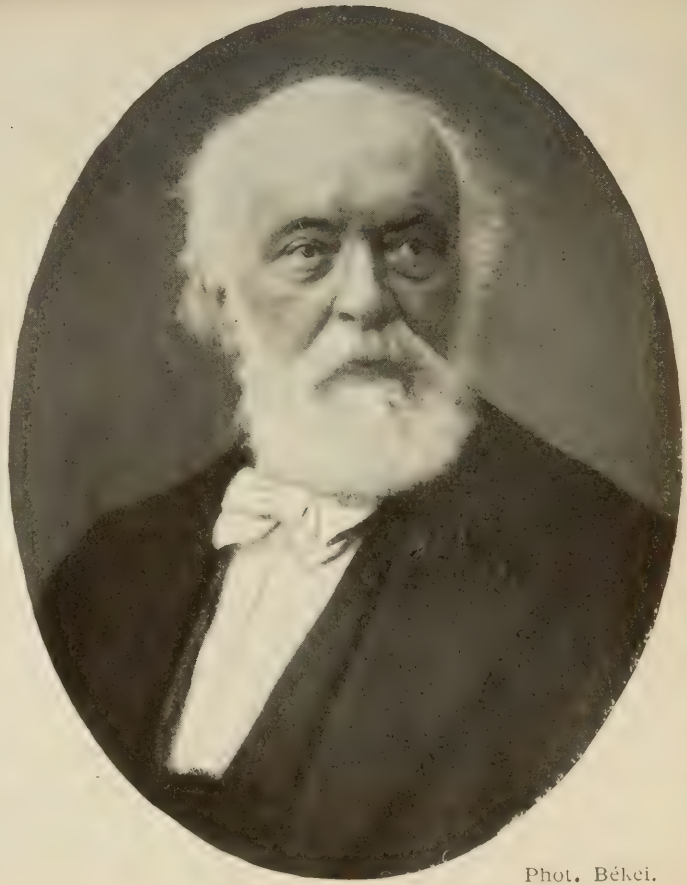
de la ville, leurs poitrines déchaînées n'eurent-elles qu'un cri pour enfler davantage le tumulte révolutionnaire.

Mais les portes de Vienne avaient été fermées et les ouvriers, qui battaient les murs de la cité de leur flot menaçant, vinrent se heurter, en grondant ressac, contre la digue des remparts.

Les pires excès commencèrent alors. On arracha les becs de gaz, dans la soirée du 13. On creva les conduites et on y mit le feu. Des tranchées de flammes se creusèrent autour de la ville. On y jeta, pêle-mêle, les soldats, les douaniers, tout ce qui portait un uniforme et que l'on put saisir. La situation, notamment dans les faubourgs miséreux de Mariahilf et Gumpendorf, devint si menaçant que la cour prit peur et que, devant la manifestation ouvrière, elle accorda une partie de ce qu'ils demandaient... aux étudiants et aux bourgeois !... Dans la nuit du 13 au 14, en effet, effrayé par la lueur des incendies des faubourgs, dont les reflets dansaient jusque sur les murailles du cabinet impérial, le triste Ferdinand, vague, timoré, épileptique, presque faible d'esprit, trouva, dans son épouvante même, la force d'accomplir une action qu'il croyait personnelle : il « démissionnait » le chancelier de Metternich et le baron Sedlintzky, préfet de police ; il envoyait l'archiduc Albrecht aux armées d'Italie ; il autorisait, enfin, les étudiants à se constituer en garde académique et les bourgeois, en garde nationale. Il n'était point question, sans doute, des principales garanties réclamées par la Révolution : liberté de la presse, suppression de la censure, établissement d'une Constitution. Mais le premier pas était fait dans la voie des concessions et, grâce au prolétariat, les bourgeois triomphaient. La reconnaissance de ceux-ci, et il serait puéril d'en contracter de l'étonnement quand on connaît l'égoïsme féroce du Tiers, se manifesta de façon au moins imprévue. Redoutant l'intrusion du quatrième Etat dans leur politique, les bourgeois et les étudiants mirent au service de l'ordre les fusils que l'empereur Ferdinand leur concédait sous la pression populaire. Le lendemain ils brûlaient leurs premières

Phot. Schlegel.

L'ARCHIDUC ALBRECHT
qui provoqua la Révolution viennoise



Phot. Békei.

LOUIS KOSSUTH
qui fut Président de la République hongroise

cartouches contre le prolétariat qui les leur avait données.

Les victimes du 13 mars appartenaient presque uniquement à la bourgeoisie. Celles des journées infiniment plus sanglantes du 14 et du 15 comptèrent dans les rangs des ouvriers.

Or, presque tous les ouvriers révolutionnaires furent tués ou blessés, au moins, pendant la journée du 14, par les armes de la garde académique et de la garde nationale !...

Un édit impérial, pourtant, devait bientôt ouvrir les yeux à « ces messieurs du Tiers ». Il portait que le souverain, « se trouvant déçu dans son espoir de voir renaître l'ordre, nommait le prince Alfred de Windischgraetz gouverneur général de Vienne, lui soumettant toutes les autorités civiles et militaires ».

L'empereur renvoyait Metternich et l'archiduc Albrecht, mais il mettait Vienne sous la coupe du plus terrible réactionnaire qui existât alors, et dont le nom représentait tout un programme. On permettait aux bourgeois de jouer aux soldats, et ils n'avaient point vu tout de suite que ce qu'on leur donnait d'une main, on le leur reprenait de l'autre. La nomination de Windischgraetz, adversaire frénétique de tout progrès, bourreau impitoyable des petits et des faibles, devait leur dessiller les yeux. Ils avaient permis à la contre-révolution de s'organiser. Ils allaient, à nouveau, s'armer contre elle, bien que l'empereur eût concédé, dans la soirée, l'abolition de la censure et la liberté de la presse.

Aussi, le matin du 15 mars, quand on demanda à la garde académique et à la garde nationale de marcher contre les ouvriers, trouva-t-on étudiants et bourgeois, ayant remplacé le brassard blanc de l'ordre par le brassard rouge de la Révolution. Une fois de plus, Ferdinand prit peur et signa, à six heures du soir, la concession d'une Constitution : il promettait la convocation des députés de tous les pays d'empire en Parlement central.

Au commencement de la nuit, conduite par Kossuth, une délégation hongroise débarqua à Vienne, pour y revendiquer, s'appuyant sur la Révolution viennoise, une Constitution

pour la Hongrie. Elle trouva la ville en fête. Des lampions pendaient aux fenêtres, les fusées des feux d'artifice zébraient le ciel, et, aux sons d'orchestres improvisés, on dansait dans les rues, sur le pavé, humide encore du sang versé le jour même.

L'aurore du 16 mars se leva donc sur un autre empire. Le pouvoir absolu avait fait place au pouvoir constitutionnel. Une révolution de trois jours avait suffi à accomplir ce complet bouleversement, dont les conséquences devaient être si graves. Jusqu'alors l'absolutisme ne s'était maintenu que par la forte volonté de deux souverains supérieurs : Joseph II, frère de Marie-Antoinette, et François Ier, beau-père de Napoléon Ier. Il n'en allait point de même, on le sait déjà, quant à l'épileptique Ferdinand, que son mal laissait, pendant des jours entiers, sans volonté, sans mémoire et sans conscience. Son état, même, était devenu tel que l'on avait dû, en 1836, lui adjoindre une « conférence d'Etat ». Mais quelle conférence !... Elle fut composée de l'inexistant François-Charles, père de François-Joseph, et de l'archiduc Louis, tous deux frères de l'empereur, auxquels on adjoignit le chancelier de Metternich et le ministre Kolovrat. Ces hommes étaient vieux, usés, incapables de comprendre les besoins de leur temps et uniquement préoccupés de se déchirer les uns les autres. Les archiducs gouvernant, une floraison folle de fonctionnaires poussait dans les plates-bandes de la bureaucratie impériale.

La situation se présentait donc, en 1848, en Autriche-Hongrie, telle qu'elle se montra, en 1905, dans l'empire du tsar, gouverné par les grands-ducs, appuyés sur une armée de fonctionnaires corrompus et prévaricateurs.

L'empire d'Autriche comptait alors trente-cinq mille grands fonctionnaires secondés par quatre-vingt-quinze mille fonctionnaires « gradés », tous fournis par l'aristocratie, et l'Etat dépensait annuellement, à leur intention, plus de seize millions... rien qu'en services de retraites. Quant aux fonctions inférieures, réservées aux fils de la bourgeoisie, elles étaient si mal rétribuées que, pour ne point mourir de faim, leurs

titulaires devaient compter presque uniquement sur les pots-de-vin, élevés à la hauteur d'une institution d'Etat. Les juges, aussi bien, n'agissaient point différemment et rendaient toujours leurs jugements en faveur de qui les payait le mieux. Un autre grief contre le système établi par la « conférence d'Etat » trouvait naissance dans l'organisation de l'école. Pour ne citer que des chiffres, qui représentent la plus sûre des éloquences, signalons qu'alors que M. de Metternich touchait cinq cent quarante-six mille francs d'appointements « fixes », l'instruction publique se voyait attribuer un budget total de soixante-quatorze mille huit cent quatre-vingt-quatorze francs, dans un pays comptant plus de cinq millions d'enfants. L'instituteur, qui, d'ailleurs, n'existait pas comme fonctionnaire d'Etat, n'avait droit à aucune retraite et devait se contenter d'appointements se chiffrant par deux cent soixante francs annuellement, à la ville, et par cent quarante francs, à la campagne. Quant aux Universités, elles étaient entièrement soumises au contrôle de l'Eglise. L'Eglise était toute-puissante, les jésuites surtout, ces terribles moines noirs, chassés par Marie-Thérèse et que la Bavaroise Karoline-Augusta, femme de François Ier, avait rappelés. Au moment de la Révolution viennoise, ils s'appuyaient surtout sur la mère de François-Joseph, l'autre Bavaroise, Sophie, laquelle, dressée par eux, mettait sur son esprit, froidement réactionnaire, le voile d'un libéralisme d'apparences.

La censure et la police complétaient l'armature du système absolutiste. La censure s'attaquait à tout ce qui, de près ou de loin, évoquait l'idée de liberté. Presque toute la littérature étrangère était impitoyablement condamnée, et la production nationale se bornait — ou à peu près ! — à la publication de livres de messe et de calendriers !... J'ai, sur ma table, au moment où j'écris ces lignes, une affiche du gouvernement autrichien, portant la date de 1840. Il y est dit que l'*Histoire de la Révolution française*, de Thiers, et les œuvres de Victor Hugo ont été introduites en Autriche, et que « la police demande, instamment, au public, de lui dénoncer les déten-

teurs de ces ouvrages, interdits sur tout le territoire de l'Empire ». Par contre, cette même police ne s'occupait nullement des malfaiteurs, les trois millions trois cent soixante-quatre mille francs de son budget se voyant exclusivement appliquer à l'espionnage politique.

Il ne semble point, à compulser les notes et les mémoires du temps, que les finances fussent dans une situation plus enviable. Elles se trouvaient alors entre les mains de grands financiers internationaux qui les mettaient en coupe réglée et justifiaient pleinement ce dicton : « Les financiers soutiennent l'Etat comme la corde soutient le pendu. » Le baron de Rothschild monopolisait les premiers chemins de fer ; le banquier grec Sina monopolisait le marché du blé et « organisait » la famine ; le banquier Arnstein monopolisait autre chose, au coin d'un bois figuré par son coffre-fort, et le gouvernement, dont les « gros bonnets » trouvaient leur compte dans l'exercice de telles complaisances, fermait les yeux et laissait faire. Et tandis que la haute banque israélite organisait le pillage des finances publiques, les juifs pauvres étaient traqués, honnis et molestés. L'Empire justifiait alors cette opinion exprimée près d'un demi-siècle auparavant par Napoléon Ier : « L'Autriche n'est plus une monarchie, c'est une oligarchie, et de la pire espèce. »

La Révolution de mars 1848, née de cet état de choses, fut, d'ailleurs, désirée et préparée par une fraction de la cour que dirigeaient certains membres de la famille impériale, tous inspirés par le *deus ex machina* du parti : l'archiduchesse Sophie. Que désirait ce parti ? Dressé contre la puissance de Metternich, tendant, sans, d'ailleurs, s'en douter, puisque cette idée demeurait dans le cerveau de la seule archiduchesse Sophie, à ceindre, de la couronne impériale et royale, le jeune front de François-Joseph, le parti d'opposition proclamait volontiers que si l'empereur Ferdinand se trouvait dans l'incapacité d'exercer ses fonctions, il n'avait qu'à les résigner.

Il est un fait acquis, c'est que pendant les journées de mars 1848, la Hofburg fut le théâtre de scènes violentes, mettant

L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH AUX FÊTES

NNE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, A VIENNE

aux prises, d'une part, Metternich et ses fidèles, les archiducs Albrecht, Louis, Maximilien d'Este et quelques autres, et, d'autre part, le parti, dit « libéral », dirigé par l'archiduchesse Sophie et qui, à la faveur de l'épouvante impériale, au soir de l'incendie des faubourgs, obtint la disgrâce du chancelier.

Metternich disparu, il ne fallait point, toutefois, que le parti « libéral » fît du libéralisme. Les amis de l'archiduchesse Sophie — ceux de la Compagnie de Jésus — ne l'entendaient point de cette manière. Aussi obtint-elle que le prince de Windischgraetz fût investi de pouvoirs dictatoriaux. De plus, comme elle n'aimait le peuple qu'en paroles, elle ne s'opposa point, bien au contraire, à ce que l'état de siège fût proclamé.

Pourtant, il importait que la grimace « libérale » se perpétuât sur les traits du gouvernement. Aussi, le 17 mars, un ministère responsable était-il formé. Seulement le président du conseil de ce cabinet, nommé « pour donner satisfaction au peuple », n'était autre que le comte Kolovrat, assesseur de Metternich dans la fameuse « conférence d'Etat ». Le comte Taaffe, le baron Kribeck et le comte Fiquelmont, tous trois réactionnaires notoires, faisaient également partie du nouveau cabinet. Son premier acte fut d'édicter la loi sur la presse, promise et attendue. Elle parut le 1er avril ! C'est là toute son excuse, car cette loi de liberté servait uniquement... à rétablir la censure, abolie le 14 mars. C'en était peut-être « une bien bonne ». Les Viennois, eux, « la trouvèrent mauvaise ». Et la joie populaire commença de décroître. Même, les étudiants, au cours d'une tumultueuse manifestation, brûlèrent la loi de la presse devant les hôtels des ministères, tandis que les ouvriers s'agitaient à nouveau. C'est que, s'ils avaient reçu les horions, les prolétaires n'en avaient tiré nul bénéfice. Leur situation restait aussi lamentable qu'auparavant. Je possède des listes de salaires dont il ne sera peut-être pas inutile d'extraire quelques chiffres : dans les usines de produits chimiques, les hommes gagnaient journellement soixante-dix centimes ; les femmes, de vingt-quatre à trente-deux centimes ; les enfants au-dessous de quatorze ans, douze

centimes. Dans les usines d'allumettes, les hommes, quarante centimes ; les femmes, vingt-quatre centimes ; les enfants, seize centimes. Dans les sucreries, — où les journées étaient de quinze à seize heures — les hommes, soixante centimes ; les femmes, vingt-quatre centimes ; les enfants, douze centimes. On conviendra, dès lors, que le Pactole ne coulait point dans la poche du peuple, surtout quand on saura que la misère était si profonde dans les campagnes que les ouvriers agricoles affluaient vers la capitale et qu'il y avait là plus des deux tiers des habitants dépourvus de travail. Les paysans, eux aussi, se préparaient à la révolte, car leurs gains étaient aussi médiocres que leurs impôts étaient lourds. C'est ainsi qu'une feuille de contributions de la Basse-Autriche nous révèle qu'un cultivateur ayant réalisé, en 1847, pendant la période d'été, un gain de quatre-vingt-trois florins vingt-huit kreutzers, s'était vu imposer, pendant le même temps, de cinquante-sept florins cinquante et un kreutzers, soit de soixante-neuf pour cent de ses bénéfices.

Aussi, tandis que Vienne grondait une seconde fois, un mouvement révolutionnaire se manifestait-il dans les campagnes et surtout en Galicie. Même, le 25 avril, Cracovie érigea des barricades et on compta, pour la journée, cinquante-sept morts et plus de cent blessés.

Cette fois encore, le gouvernement prit peur et l'empereur fut autorisé, en conseil de famille, à doter l'empire d'une véritable Constitution. Le *Journal officiel* publia le décret. La Constitution était basée sur le système des deux Chambres : Sénat et Chambre des députés. Le Sénat devait se composer des princes de la Maison impériale, de sénateurs inamovibles nommés par l'empereur, à son choix, et de cent cinquante membres renouvelables élus par les grands propriétaires fonciers. La Chambre comprenait trois cent quatre-vingt-trois membres. Un décret du 11 mai fixa le mode d'élection. Il accordait un député par cinquante mille habitants et refusait le droit de vote aux ouvriers payés à la journée ou à la semaine, aux domestiques et à toute personne recevant

des secours publics, bref, à la plus grande partie du peuple des villes et à une quantité considérable d'ouvriers agricoles. Cette Constitution ne pouvait donc arrêter le mouvement populaire. De plus, et c'était là l'œuvre du parti libéral inspiré par l'archiduchesse Sophie — laquelle préparait ainsi un mouvement qui menace aujourd'hui la vie même de la monarchie austro-hongroise — la Constitution, applicable seulement aux pays autrichiens, laissait la Hongrie et les provinces italiennes sous la domination du pouvoir absolu de l'empereur et roi.

A Vienne, on manifestait toujours, bien qu'un nouveau ministère, non moins réactionnaire que le premier, du reste, eût remplacé le cabinet Kolovrat. On réclamait, notamment, la retraite complète de l'archiduc Louis, le départ de la cour de la mère de l'empereur, — laquelle était impopulaire pour suivre ouvertement la politique que préconisait en sous-main la populaire archiduchesse Sophie — la disgrâce des archiducs de la branche d'Este, tous réactionnaires avérés ; enfin, la destitution du comte Bombelles, gouverneur du prince en qui l'Empire mettait sa confiance et son espoir : l'adolescent François-Joseph. Un « comité central » fut formé par le peuple, dans le but d'exercer un contrôle sur les actes du gouvernement. Ce comité se vit dissoudre. L'effervescence devint telle que la troupe fut mobilisée. Mais cette fois les soldats fraternisèrent avec le peuple, et le gouvernement autorisa la fondation du « comité central ». Tout paraissait en voie d'arrangement quand on apprit, dans la nuit du 17 au 18 mai, que l'empereur avait quitté Vienne, avec la famille impériale, pour se réfugier à Innsbruck.

Tout de suite, on parla d'enlèvement. C'était vrai. Dans ce « coup » comme dans la plupart des actes de cette période troublée, il fallait voir la main de l'archiduchesse Sophie, qui préparait toujours « sa » contre-révolution.

A Vienne, on était constamment en état d'émeute. Les barricades succédaient aux manifestations, et les échauffourées aux barricades, pour tout et pour rien. Le gouvernement pre-

nait des mesures qui déplaisaient à la bourgeoisie ou au peuple de Vienne : on dressait des barricades. On tirait des coups de fusil, et le gouvernement revenait sur ses décisions. Toutefois, Vienne voulait le retour de l'empereur. On finit par le lui promettre pour le 26 juin, jour de l'ouverture de la Constituante. Pendant ce temps, à Innsbruck, l'archiduchesse Sophie et les jésuites travaillaient de plus en plus à organiser la contre-révolution. Il fallait mettre Ferdinand dans une situation telle qu'il ne trouvât plus que l'abdication comme issue. Pour cela on opposa, les unes aux autres, les nationalités si disparates de l'empire. Avant qu'une Constitution existât, la question des nationalités ne s'était guère posée, toutes ayant pour objectif unique, constant et absorbant, la lutte contre l'absolutisme. Mais la Constitution changeait tout cela. Elle favorisait Vienne et le parti allemand au détriment des Slaves. C'est le grain que les émissaires de l'archiduchesse Sophie semèrent dans l'esprit des « sacrifiés ». Il germa si bien que le 1er juin un congrès slave se réunit à Prague, opposant le radicalisme tchèque au radicalisme viennois et creusant, entre les deux peuples, un fossé que rien, désormais, n'allait pouvoir combler et qui, aujourd'hui, est devenu plus profond et plus dangereux que jamais pour l'existence même d'un empire de marqueterie dont les pièces se disjoignent, se décollent et s'ébranlent tous les jours davantage. Le congrès émit le vœu que l'empereur vînt s'installer, et s'installer définitivement à Prague. Même on parla de constituer un gouvernement provisoire tchèque, en opposition avec le gouvernement allemand de Vienne. Vienne protesta auprès de la cour. Ce fut en vain. La cour ne bougea pas. Même, il fut question d'envoyer, à Prague, un représentant de l'empereur, l'archiduc François-Joseph. Ce voyage n'eut pas lieu. Les choses, en effet, se gâtèrent à Prague, exaspérées par l'attitude provocante des troupes qu'on y avait envoyées, sous le commandement du prince de Windischgraetz, déjà nommé !...

Là aussi, on dressa des barricades. Le prince gouverneur

n'hésita pas. Il déclara l'état de siège et bombarda la ville. Prague se rendit sans conditions. Et Vienne fit entendre un grand cri de joie car on lui laissa entendre que le bombardement avait eu lieu pour punir la ville tchèque et ses tendances anti-allemandes. La politique de l'archiduchesse triomphait. La crise des nationalités entrait dans la phase aiguë et la place allait devenir intenable pour le malheureux empereur Ferdinand.

Pourtant le 26 juin était arrivé sans amener le retour de l'empereur. Il s'était fait représenter par l'archiduc Jean, nettement réactionnaire. Là encore la politique de l'archiduchesse Sophie tournait à son avantage, car Vienne murmura contre l'absence de l'empereur et surtout contre le délégué du souverain, en disant : « Si seulement on nous avait envoyé l'archiduc François-Charles ou son fils, François-Joseph !... »

Le mari et le fils de l'archiduchesse Sophie, il convient de ne point l'oublier, continuaient à représenter, pour la masse, les tendances libérales des Habsbourg.

En dépit des protestations, et, avec près d'un mois de retard, l'archiduc Jean ouvrit solennellement le Reichstag, le 22 juillet. Dès la seconde séance, un député radical exigea le retour du souverain. Quatre jours plus tard, le ministre de l'Intérieur répondit que l'empereur refusait de venir à Vienne, mais qu'il promettait d'y envoyer son frère, le populaire François-Charles, dès que l'assemblée aurait voté les lois constitutionnelles. On voulait bien recevoir François-Charles, mais on exigeait l'empereur. Le débat fut vif et passionné. Même, la colère montant de plus en plus contre le souverain, un député se fit acclamer en déclarant : « Le peuple a montré jusqu'ici une patience sans bornes. Mais il y a des limites à tout. Si un tel affront était fait à toute autre nation, le souverain qui s'en fût rendu coupable serait déchu depuis longtemps. Reportez-vous à l'histoire. C'est Charles Ier, c'est Jacques II, c'est Louis XVI !... » Une adresse fut votée et adressée à l'empereur. Elle exigeait son retour. Il revint le 12 août et fut reçu avec une froideur de glace par la popula-

tion. Même certains cris hostiles accueillirent le cortège, dans les rues de la capitale autrichienne. Ferdinand, objet de haine pour les Tchèques, rencontrait à présent en face de lui l'hostilité armée des Viennois.

Un nouveau mouvement révolutionnaire se formait, et bien que la question des nationalités fût posée violemment entre les deux peuples, l'annonce d'une révolte en Hongrie fut reçue favorablement à Vienne puisque cette action faisait pièce à l'empereur. Aussi, quand, le 6 octobre, les troupes voulurent quitter la capitale pour aller réduire les Hongrois, trouvèrent-elles le peuple devant elles. A la gare du Nord, où les soldats devaient s'embarquer, la ligne était détruite par les émeutiers, et les fils télégraphiques coupés. On donna l'ordre aux troupes de sortir de Vienne, par la porte Tabor, pour aller rejoindre une petite gare, de l'autre côté du Danube. Quand les soldats arrivèrent au bord du Danube, ils durent s'arrêter : les révoltés avaient fait sauter le pont. Une véritable bataille s'engagea là entre les troupes et le peuple. On se battit partout : sur les remparts, dans la ville, jusque dans la cathédrale où quatre-vingt-quinze morts furent trouvés au pied du maître-autel. Le général commandant les troupes fut tué. Le ministre de la guerre, comte Latour, trouvé caché dans un cabinet noir du ministère, fut pendu à un réverbère. Enfin, l'arsenal se rendit.

Les rebelles triomphaient.

Dans le tumulte, et pour la seconde fois, l'empereur quittait Vienne, se rendant à Olmütz. De là, il lança ses troupes contre sa capitale, sous le commandement du boucher Windischgraetz. Le siège commença le 22 octobre. Le 28 octobre, bien que les Hongrois, réunis aux Viennois contre l'empereur Ferdinand, marchassent sur la capitale et contre les troupes impériales qui l'assiégeaient, Vienne devait se rendre, et se rendre sans conditions.

L'empereur ne se montra pas généreux : du mois de novembre 1848 au mois d'avril 1849, on emprisonna mille trois cent soixante-quinze personnes et, sans procès, cinq

cent trente-deux furent fusillées. Vienne, pourtant, demeurait en état de siège et, vaincue, perdait le droit de conserver le Parlement, qui émigra à Kremsier, en Moravie.

La situation de Ferdinand, malgré la victoire finale des troupes, devenait impossible. Il sentit que son impopularité, si bien préparée par sa belle-sœur, sans qu'il en eût rien vu, ne laissait plus ouvert devant lui que le chemin de l'abdication. Il abdiqua donc.

Enfant d'une Révolution fleurie au printemps de l'année, le jeune François-Joseph recueillait la charge du pouvoir au printemps de sa vie.

Le rêve de l'archiduchesse Sophie était réalisé.

CHAPITRE IV

UNE AMBITION QUI ÉCHOUE

La grande pensée du règne de François-Joseph fut l'organisation d'un pouvoir central suffisamment fort pour régir les différents peuples soumis au sceptre des Habsbourg, qu'ils fussent Allemands, Hongrois, Tchèques, Croates ou Tyroliens. Et c'est seulement citer ainsi les principaux, parmi les peuples infiniment divers qui constituent la fraternité ennemie de l'empire austro-hongrois. Aujourd'hui, plus que jamais, les fissures et les voies d'eau s'accusent et c'est à la côte que se termine le voyage idéal de la nef d'Etat à laquelle les dix-huit ans de François-Joseph, inspirés par l'archiduchesse Sophie, avaient confié leur ambition.

Le vieux souverain, à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, n'a pu se rendre à la revue passée en son honneur, à Buda-Pest, et cela dans la crainte d'un mauvais accueil. Il était pourtant considéré par ces mêmes Hongrois comme le souverain parfait, quelques mois avant qu'il montât sur le trône. C'est Louis Kossuth, en effet, qui, le 3 mars 1848, tout en déterminant la révolution hongroise contre le gouvernement de l'empereur Ferdinand, prononçait ces mots :

« L'héritier de la maison de Habsbourg, l'archiduc François-Joseph, sur qui repose l'espoir de la nation, trouvera un jour un trône splendide fondé sur la liberté du peuple. Mais

il lui deviendrait impossible de le conserver, ce trône, si le système actuel se perpétuait. Oui, messieurs, je suis persuadé que l'avenir de notre dynastie dépend d'une union cordiale entre peuple et souverain, et cette union ne peut se réaliser que par la force adhésive d'une Constitution. En la réclamant, je me place à un point de vue purement dynastique, et, Dieu merci, ce point de vue concorde avec l'intérêt de notre chère patrie. »

La Révolution de février venait d'enlever la couronne à Louis-Philippe et les Hongrois recueillaient les échos du grand bruit de révolte, venu de Paris, avec un enthousiasme presque enfantin. Cet enthousiasme s'explique, d'abord, par le passé héroïque et romanesque de la nation hongroise ; ensuite et surtout, par l'attitude presque hostile que, depuis Joseph II, les Habsbourg témoignaient à la Hongrie. Les Habsbourg, en effet, régnaient, « par la grâce de Dieu », et en maîtres absolus sur les pays autrichiens. La Constitution hongroise, en revanche, apportait une manière d'entrave à leur absolutisme. Et ils s'en vengeaient par un dédain affecté. Les empereurs autrichiens se déchargeaient du soin de veiller sur la couronne hongroise de Saint-Etienne entre les mains d'un de leurs frères ou de leurs plus proches parents, auxquels ils donnaient, avec le titre de prince palatin, les pouvoirs d'un vice-roi. C'est Joseph II, frère de Marie-Antoinette et fils de Marie-Thérèse qui, le premier, ambitionna de réduire à néant, au moins dans les faits, la Constitution hongroise et de constituer, à Vienne, le pouvoir central d'une monarchie comprenant les multiples pays sur lesquels il régnait. C'est cette ambition, poursuivie à outrance par ses successeurs, qui provoqua les événements de Hongrie, de 1848, et aussi le mouvement séparatiste des provinces italiennes. A la prétention des empereurs d'Autriche, les Hongrois répondaient, en réclamant l'extension de leur Constitution et l'octroi d'un régime constitutionnel aux différents peuples vivant, avec eux, sous le toit du même empire.

Les Hongrois ne réclamaient pas autre chose et lorsque

Louis Kossuth, député à la Diète, prononçait les paroles qu'on a lues tout à l'heure, il ne se doutait guère que ce simple discours devait le porter, quinze mois plus tard, à la tête de la République hongroise.

Ce discours, au reste, devait avoir un retentissement considérable sur la politique intérieure de l'Empire, puisqu'il provoqua les Autrichiens à réclamer, de leur côté, une Constitution, ce qu'ils firent, on l'a vu, dans les journées des 13 et 14 mars.

Pour les Hongrois, enflammés par la parole ardente des Louis Kossuth, des Alexandre Pétöfi et des Maurus Jokaï, ils résolurent de réclamer à l'empereur les libertés suivantes : amnistie générale pour les délits politiques, abolition de la censure, liberté de la presse, une garde nationale, une armée nationale, une banque nationale. Conduite par l'archiduc palatin Etienne, une délégation s'en fut à Vienne présenter ces desiderata de la nation hongroise à l'empereur Ferdinand. Cédant au mouvement révolutionnaire viennois, le souverain accordait, la veille, une Constitution à l'Autriche. Les Hongrois étaient donc pleins d'espoir en arrivant à la Hofburg. Ils en sortirent rayonnants : l'empereur venait de leur promettre satisfaction. Et puis ils avaient confiance dans l'influence « libérale » que la mère de François-Joseph exerçait, suivant la légende, sur le faible esprit de Ferdinand. Combien ils se trompaient ou plutôt combien l'archiduchesse savait-elle les tromper !... Le 23 mars, on soumettait au monarque un projet de ministère où Louis Kossuth figurait pour le portefeuille des finances. On connut seulement le 29 la décision de Ferdinand. Il accordait le ministère, mais amoindri de deux portefeuilles : celui de la guerre — l'armée nationale ! — et celui des finances — la banque nationale ! — qui, tous deux, demeuraient rattachés au cabinet autrichien.

C'était la faillite complète des espérances hongroises puisque cette suppression décapitait leur projet séparatiste.

Pourtant Ferdinand avait promis. Que s'était-il donc passé ? L'archiduchesse Sophie, une fois de plus, était entrée en

scène. Elle avait favorisé le mouvement révolutionnaire viennois, surtout pour obtenir la disgrâce de Metternich qui représentait l'obstacle le plus considérable à son désir de faire abdiquer Ferdinand, mais non, comme le peuple le croyait, par sentiment libéral. La mère de François-Joseph, en effet, était profondément centraliste et entendait que son fils montât sur le trône d'un grand empire autonome et non d'un empire morcelé. Aussi était-elle intervenue pour empêcher son beau-frère de concéder aux Hongrois ce qu'ils lui demandaient.

Mais l'archiduc Etienne allait engager la lutte contre l'archiduchesse Sophie. Il promit solennellement à l'Assemblée nationale et au comte Batthyányi, président éventuel du conseil des ministres hongrois, de tenter une nouvelle démarche auprès de l'empereur. Le Palatin, comme il s'y était engagé, tentait l'assaut et revenait victorieux. Et le 11 avril, le premier cabinet hongrois faisait son entrée solennelle à Buda-Pest.

Comprenant fort bien le danger que cette forme de dualisme faisait courir aux plans formés par son ambition maternelle, l'archiduchesse Sophie ne tint pas la partie pour perdue. La Constitution hongroise existait. Il fallait la rendre illusoire dans ses effets. Elle poussa donc le gouvernement autrichien à subordonner au pouvoir central les ministres de la guerre et des finances de Hongrie. Et bientôt, l'armée austro-hongroise reçut tout entière, comme naguère, ses ordres de Vienne, tandis que le ministre des finances autrichien imposait, sans consulter le cabinet de Buda-Pest, une partie de la dette publique aux Hongrois. Mais cela ne suffisait pas à l'archiduchesse. Déjà elle avait conçu le plan machiavélique de se débarrasser du mouvement révolutionnaire autrichien en suscitant les passions nationales des différents peuples de l'empire. Elle allait rééditer la manière dans l'aventure hongroise. Et au moment même où le Parlement hongrois venait de voter les crédits nécessaires pour la guerre d'Italie, non parce que cette guerre intéressait la Hongrie, mais bien en

témoignage de reconnaissance à l'empereur, le parti de l'archiduchesse excitait presque ouvertement les Croates et les Serbes contre les Hongrois. Le gouverneur de la Croatie, Jellachich, qui devait jouer un rôle si considérable et si malhonnête dans la Révolution hongroise, refusa, poussé par la cour de Vienne, de se soumettre au cabinet de Buda-Pest. Au nom des Croates, il réclamait l'indépendance de sa province et la formation d'un ministère spécial. La Croatie faisant partie intégrante du royaume hongrois, c'était là une rébellion, proche de la haute trahison. Les Hongrois réclamèrent la révocation de Jellachich. Le souverain répondit en confirmant le gouverneur dans ses fonctions. En même temps la Transsylvanie se soulevait contre le gouvernement de Buda-Pest. Or, Buda-Pest n'avait point la force de vaincre ce mouvement par les armes, puisque, malgré la promesse impériale, et grâce aux manœuvres de l'archiduchesse, l'armée hongroise, bien que la Hongrie eût un ministère de la guerre, dépendait toujours du ministère de la guerre autrichien, sinon en principe, du moins effectivement. Le comte Batthyányi demanda alors au Parlement de réclamer du pays la formation d'un corps volontaire. Dix mille hommes répondirent à cet appel. Pourtant Jellachich continuait ses exploits, puis se mettait entièrement à la disposition de la cour de Vienne et se trouvait récompensé par sa nomination de commandant en chef des troupes impériales tenant garnison en Hongrie et en Croatie. Il lui fut attribué trois cent mille florins pour l'entretien de ces troupes et on poussa l'ironie jusqu'à faire connaître à Buda-Pest que cette dépense serait imputée au Trésor hongrois. En réponse à ce coup droit le Parlement de Hongrie votait un crédit de quarante-deux millions pour la formation d'une armée nationale de deux cent mille hommes. Mais l'empereur refusa de sanctionner ce vote. L'archiduchesse Sophie réussit même à faire consigner la porte du cabinet impérial à une délégation venue de Buda-Pest pour obtenir l'agrément impérial à la fondation de l'armée hongroise. La situation devenait grave. Elle prit des allures

'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH, EN UNIFORME DE HUSSARD HONGROIS

nettement révolutionnaires quand Louis Kossuth mit en circulation des billets de banque hongrois qui prirent le nom de billets Kossuth. Sur l'insistance du ministre des finances de Buda-Pest, le comte Batthyányi se décida à publier un appel aux armes. Il était temps. Quelques jours plus tard, le 11 septembre, Jellachich envahissait la Hongrie, à la tête des troupes impériales. L'archiduc palatin marcha à sa rencontre, mais en parlementaire. Jellachich refusa de parlementer. L'archiduc Etienne comprit alors que Jellachich agissait non en Croate, rebelle à la Hongrie, mais en qualité de chef des troupes impériales et sur l'ordre de l'empereur. Le palatin n'osa entrer en conflit avec la famille impériale, qui était la sienne. Il donna sa démission et quitta la Hongrie. Le dernier lien entre la maison des Habsbourg et la patrie de Kossuth était tranché. Par rescrit impérial le comte Lamberg, un Autrichien, était nommé commandant en chef des troupes nationales hongroises. Buda-Pest répondit en jetant le général Lamberg au Danube. Jellachich, cependant, marchait sur Buda-Pest avec trente mille hommes. Le gouvernement hongrois envoya contre lui le général Moga, à la tête d'une armée de volontaires. Près de Stuhlweissenburg, Jellachich fut défait. Il demanda un armistice de trois jours que Moga commit la faute de lui accorder. Pendant ces trois jours, en effet, Jellachich prit son vol, laissant seulement sur le terrain cinq mille hommes et douze canons que Moga captura. La seconde faute du général hongrois fut de libérer tous ses prisonniers sur la promesse qu'ils lui engagèrent, mais qu'ils ne tinrent point, de ne plus porter les armes contre la Hongrie.

A l'instigation de l'archiduchesse Sophie, Ferdinand nommait Jellachich commissaire royal, en Hongrie, à la place du comte Lamberg. Sur ces entrefaites, on apprit que les Viennois avaient empêché les régiments impériaux de quitter la capitale de l'empire pour venir combattre les Hongrois. Ce fut du délire. Et, le premier, Louis Kossuth, poète de la politique, poussa ce cri hâtif : « A Vienne ! » qui trouva un écho formidable dans tous les gosiers de la nation. Le « comité de

défense » donna l'ordre au général Moga de marcher sur Vienne révoltée et qu'assiégeaient les troupes impériales. On sait que les troupes du général hongrois arrivèrent dans l'occurence, comme les carabiniers d'Offenbach. Il était trop tard. Vienne s'était rendue au prince de Windischgraetz qui répondait, par cette phrase célèbre, aux propositions de parlementaires que, d'ailleurs, il faisait tranquillement prisonniers : « On ne traite pas avec des rebelles. » Jellachich était alors en compagnie du prince de Windischgraetz. Tous deux se retournèrent contre Moga qu'ils défirent et blessèrent si grièvement que le général hongrois, incapable maintenant, dut donner sa démission. L'espoir que les Viennois viendraient à son secours fut déçu, de même qu'il avait déçu, de son côté, l'espoir que les Viennois, assiégés, mettaient dans l'intervention probable de ses armes. Un ancien lieutenant autrichien, le commandant Görgey, fut nommé, par Kossuth, général en chef de l'armée hongroise au lieu et place de Moga. Görgey, sans doute, n'était point un mauvais tacticien, mais c'était un homme politique. Il commença par renvoyer de l'armée un certain nombre de volontaires qui ne lui semblaient pas suffisamment « sûrs ». Lourde faute, surtout à un moment où l'armée venait déjà de s'affaiblir dans ses cadres, désertés à la suite d'une proclamation du prince de Windischgraetz, laquelle traitait les volontaires hongrois de rebelles et tenait pour traîtres à l'empereur tous les officiers de l'armée de Kossuth.

C'est dans ces circonstances que, le 2 décembre 1848, dans la grande salle des fêtes du palais archiépiscopal d'Olmütz, François-Joseph ceignit la couronne impériale sans qu'un seul représentant du pays hongrois assistât à la cérémonie. La proclamation du nouvel empereur, « espoir de la nation », chanté par Louis Kossuth, quelques mois auparavant, parlait nettement des « traîtres à l'intérieur » et exprimait l'espoir « de maintenir l'Etat uni et de rassembler, dans un corps unique, tous les peuples de la monarchie ». Seulement, si cette proclamation était contresignée par le président du con-

seil autrichien, elle ne l'était point, en revanche, par le président du conseil hongrois, reconnu peu de semaines auparavant par l'empereur Ferdinand.

La réponse des Hongrois ne se fit pas attendre. L'Assemblée nationale déclara qu'elle tenait François-Joseph pour un usurpateur et qu'elle ne pouvait reconnaître pour roi un souverain n'ayant point prêté serment sur la Constitution hongroise. François-Joseph, décidé, par sa mère, à persévérer violemment dans la politique centraliste quand même, répondit par une proclamation insultante où il déclarait traître et coupable du crime de lèse-majesté, non seulement le « comité de défense », mais bien encore l'Assemblée nationale hongroise. Tout espoir d'entente pacifique était donc détruit. Le « pouvoir central » employa immédiatement la tactique chère à l'archiduchesse Sophie, et s'employa à « diviser pour régner ». Contre Buda-Pest, on souleva les Serbes, puis la Transsylvanie, en outre de la Croatie. Et le sang recommença de couler. Des atrocités furent commises. Dans la petite ville de Szalatna (Transsylvanie), où douze cents Hongrois s'étaient réfugiés, on comprit étrangement les devoirs de l'hospitalité. On creva les yeux aux hommes, on leur coupa le nez et les oreilles, puis on les brûla vifs. Quant aux femmes et aux jeunes filles, après les avoir violées, et avant de les fouetter jusqu'à ce que mort s'ensuivît, on leur arracha les seins. Il importe de noter que la garnison autrichienne assistait paisiblement à cette odieuse exécution.

Des combats ont lieu, un peu partout, sur le territoire de la malheureuse Hongrie, dont l'armée est tiraillée par les chefs, jaloux souvent et parfois traîtres. Pourtant les Hongrois, bien que Windischgraetz soit entré dans Buda-Pest, remportent quelques victoires, décidés qu'ils sont à lutter quand même. François-Joseph sent la situation difficile. Il est prêt aux concessions. Il révoque Windischgraetz, avec qui toute entente serait impossible pour les Hongrois, et nomme à sa place le général Welden, dépourvu de passé politique. On va peut-

être se joindre. Mais Kossuth, redoutant sans doute une paix onéreuse, et sûrement poussé par son ambition, va rendre, bénévolement, toute conciliation impossible en faisant proclamer la république hongroise, le 14 avril 1849, dans la grande église luthérienne de Debreczin. Il est d'ailleurs nommé, par acclamation, « gouverneur de la République ».

François-Joseph, qui avait tenté une rébellion contre les conseils combatifs de sa mère, ne peut plus reculer, cette fois. Et l'archiduchesse Sophie va encore triompher. Evidemment, les troupes autrichiennes dont l'empire peut disposer sont bien faibles, car la majeure partie est occupée en Italie, mais l'étranger est là, qui offre son concours au jeune souverain pour supprimer la liberté dans son empire et étouffer une Constitution presque millénaire. Nicolas Ier, de Russie, qui redoute le voisinage d'une république, offre deux cent mille hommes que François-Joseph ne redoute pas d'accepter.

Un admirable mouvement naît alors en Hongrie. Tout ce que le pays contient d'hommes valides se lève pour défendre la liberté menacée. On enrôle tout, même des enfants de quinze ans, même des femmes. D'abord Görgey, appelé par Kossuth au ministère de la guerre, refusa l'appui de ces dernières, mais elles s'introduisirent par ruse dans l'armée et se rendirent si utiles que Görgey dut lever l'interdiction. Même une de ces amazones, une juive, du nom de Marie Lebstock, fit preuve d'un tel courage et d'une si intelligente initiative qu'on la nomma « lieutenante ».

Un tel élan, surtout dans son début, est presque indomptable, et l'armée volontaire des Hongrois triompha de l'armée régulière des impériaux. Le 15 mai, Görgey mettait le siège sous Buda-Pest, après avoir battu le général autrichien Hentzi, et le 21 mai, la capitale hongroise, prise naguère par Windischgraetz, tombait aux mains des troupes nationales. Le 5 juin suivant, l'Assemblée nationale et le gouvernement s'y installaient à nouveau.

Ce fut une joie débordante, la République devenait une

religion dont Kossuth était le Messie. On fut si joyeux qu'on oublia l'ennemi.

La guerre d'Italie était terminée. L'armée autrichienne, renforcée par les troupes de Lombardie, passait la frontière hongroise, à l'ouest, tandis que Paskevitsch, à la tête de deux cent mille Russes, la franchissait à l'est. Et Buda-Pest était toujours en fête, quand le cri d'alarme retentit : « Les Russes arrivent. »

Kossuth, dans son invraisemblable optimisme, invita les puissances à protester contre l'invasion du territoire de la République hongroise. Mais les puissances firent la sourde oreille. Tandis que Kossuth fabriquait de la rhétorique, les alliés faisaient du chemin. Les Russes s'emparaient de la Transsylvanie et les Autrichiens enlevaient le drapeau tricolore hongrois qui flottait sur toutes les forteresses de l'est. L'empereur François-Joseph assistait en personne aux combats que son armée livrait à ses anciens sujets. Peu après, l'Assemblée nationale et le gouvernement durent abandonner une seconde fois Buda-Pest pour gagner Szegedin, dans le sud de la Hongrie. Görgey, gagné par les Russes, qui lui avaient promis une forte somme, préparait la capitulation de l'armée nationale. Il exigea, pour marcher, que Kossuth démissionnât et lui remît la dictature. Pour « sauver la patrie », Kossuth acquiesça aux conditions de Görgey et se réfugia en Turquie.

Avant de partir, cependant, il enterra lui-même la couronne hongroise, l'antique couronne de Saint-Etienne, dans les environs du village frontière d'Orsova. Quand on la retrouva, plus tard, la petite croix qui la sommait se trouvait penchée de côté. Depuis ces temps, les armes de Hongrie portent une couronne dont la croix est inclinée à gauche.

Revenons à Görgey. Le 11 août, il prenait la dictature. Tout de suite il traita avec le général russe Ruidiger. A Vilagos, Görgey lui remit onze généraux, mille quatre cent vingt-six officiers, trente mille huit cent quatre-vingt-neuf hommes,

cent quarante-quatre canons, sept mille neuf cent soixante-sept chevaux et soixante drapeaux, lesquels passèrent des mains des Russes à celles du général autrichien Haynau. Le général Ruidiger demandait seulement un sauf-conduit pour Görgey, qui put quitter le pays sans être inquiété.

La répression fut terrible. Vingt-cinq généraux furent pendus, les membres du gouvernement furent pendus, les membres du comité de défense furent pendus, des milliers de Hongrois furent pendus. La Hongrie, pendant plusieurs semaines, conserva l'aspect terrifiant d'un vaste gibet. François-Joseph, au hasard, gracia quelques-uns des prisonniers. Il eut parfois la main heureuse, notamment pour le comte Jules Andrássy, qui devint, dans la suite, président du conseil des ministres de Hongrie et ministre des affaires étrangères, et à qui François-Joseph doit la Triple-Alliance.

Mais les exécutions ne suffisaient point. L'idée de l'archiduchesse Sophie de transformer la Hongrie en province autrichienne fut mise à exécution et d'autant plus facilement que François-Joseph, toujours conseillé par sa mère, avait suspendu, entre temps, la Constitution autrichienne. Pendant plusieurs années la Hongrie fut traitée en pays conquis, subissant une terrible oppression, oppression telle que quiconque parlait sa langue nationale, le hongrois, était considéré comme un traître.

On peut opprimer une nation, on ne peut guère la détruire. François-Joseph, qui s'en aperçoit aujourd'hui, en Hongrie, allait en faire plus vite l'expérience en Italie. Dès 1848, le mouvement séparatiste s'était indiqué dans les provinces italiennes rattachées à l'Autriche : la Lombardie et la Vénétie, soulevées au premier signe du roi de Sardaigne, Charles-Albert. Le vieux général Radetzky, toutefois, avait su vaincre ce mouvement en forçant le roi de Sardaigne, après la victoire autrichienne de Custozza, à demander un armistice. Le 12 mars 1849, Charles-Albert reprenait les armes. Il fut battu toujours par Radetzky, deux fois en quatre jours : à Mortara

et à Novara. Pendant dix années, la population italienne des provinces autrichiennes subit durement le joug du gouvernement de Vienne, qui se montrait tyrannique pour des sujets déjà trop disposés à se détacher de lui et qu'il indisposait encore davantage. Plus on voulait germaniser les provinces italiennes, plus l'idée nationale devenait vivace et forte. Il est vrai que, pour des raisons politiques, Napoléon III encourageait ce sentiment. Même à la réception du jour de l'an 1859, Napoléon III avait fait, au cours de la réception des ambassadeurs, une remarque nettement hostile au gouvernement de François-Joseph. Bref, le 29 avril suivant, la guerre éclatait entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie, soutenue par les armées de l'empire français. Radetzky n'était plus là. François-Joseph eut beau prendre, en personne, le commandement des troupes, il fut battu à Magenta, battu à Solférino et perdit la Lombardie. La répercussion, en Autriche, fut immense. Pour obtenir la tranquillité à l'intérieur, le souverain dut promettre une nouvelle Constitution à son peuple. Elle fut proclamée le 26 février 1861.

Avec l'année 1864, ce fut la guerre du Schleswig-Holstein, où l'Autriche soutint la Prusse. En même temps l'état de siège était proclamé en Hongrie où l'insurrection polonaise faisait renaître l'espoir de secouer le joug des Habsbourg ; le reste des provinces italiennes rattachées à l'empire montrait un regain de mouvement national ; enfin, une tension de rapports se manifestait entre la Prusse et l'Autriche. En 1866, à l'encontre de la volonté de François-Joseph, qui, en 1859, à Villafranca, répondait à Napoléon III, qui lui parlait du Rhin : « Sire, je suis un prince allemand ! » la guerre fut déclarée à l'Autriche par la Prusse, du fait de la volonté bismarckienne. Bismarck, en effet, voulait en finir, une fois pour toutes, avec l'ambition, témoignée par François-Joseph, d'ajouter, à la couronne impériale autrichienne, la couronne même de l'empire allemand rêvé par le chancelier de fer. Malgré les victoires autrichiennes de Custozza, sur terre, et de Lissa, sur mer, dues toutes deux à la science stratégique de l'archiduc

Albrecht, la défaite de Königsgraetz obligea François-Joseph à subir la paix. L'ambition de joindre la couronne de l'empire allemand à la couronne impériale d'Autriche et à la couronne royale de Saint-Etienne sur l'écusson des Habsbourg devait être abandonnée à tout jamais.

En outre, l'Italie, profitant de cette situation critique, et appuyée encore par Napoléon III, obtenait la cession de la Vénétie. Du même coup l'empire allemand, au nord, et l'unité italienne, au sud, étaient fondés au détriment de l'empire d'Autriche-Hongrie.

La leçon porta. François-Joseph comprit, dégagé de la néfaste influence maternelle, que le principe centraliste ne pouvait être appliqué à une monarchie formée de pièces et de morceaux.

Il avait vu, en effet, les Hongrois prêts à lier leur sort à celui de la Prusse, contre Vienne, et ce fut là une des raisons qui l'engagèrent le plus sûrement à presser les négociations de paix.

Deux conséquences des derniers événements lui apparurent : d'abord le besoin de nettoyer l'administration et de constituer autre chose qu'une armée d'apparat ; ensuite la nécessité de faire la paix avec la Hongrie. Pour accomplir ce dernier projet, il décida de se faire couronner roi de Hongrie. Le 8 juin 1867, la cérémonie eut lieu dans la cathédrale de Buda.

Quand le primat de Hongrie eut reçu le serment que la Hongrie attendait depuis près de vingt ans, un long cri d'allégresse ébranla les voûtes de la basilique. On criait :

— Vive le roi ! *(Eljen a Kiraly ! Eljen a Kiraly !)*

Enfin, le 23 décembre de la même année, le « roi de Hongrie » signait un compromis réglant les droits et les relations des deux pays.

L'ambition du jeune François-Joseph, celle, surtout, de sa mère, l'archiduchesse Sophie, échouait lamentablement après maints orages et maintes avaries

Phot. Koller.

L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH EN ROBE DE COUR HONGROISE

CHAPITRE V

LE PROLOGUE D'UN DRAME

Sur le bord du Danube, rangés mal correctement en bataille, paysans et paysannes, les yeux fixés vers l'amont du fleuve, attendaient dans une grande agitation. Les hommes, vêtus de leur pittoresque costume — pantalon collant, veste courte, petit chapeau de feutre rond aux bords roulés — évoluaient parmi les groupes de femmes dont les châles-coiffures nouaient sur les nuques de larges ailes d'ombre. Brusquement un cri jaillit, courut, s'enfla, devint clameur :

— Les voilà, les voilà !...

Battant l'eau de ses deux roues parallèles, un bateau à vapeur s'avançait, se taillant, dans le remous des eaux bleues, une blanche traîne d'écume. Déjà, en lettres d'or, scintillant à la proue du bâtiment, on pouvait lire un nom : *François-Joseph.*

Loin du groupe formé par les paysans, une masse floconneuse de fumée, traversée par une flamme ronde, ouata le paysage : une détonation déchira l'air.

A bord, un mouvement s'était fait ; on vit une forme féminine, haute et svelte, s'approcher vivement du bastingage, puis, comme de la rive, entre deux détonations, des vivats montaient, tandis que s'agitaient, au bout des bras, les petits chapeaux des paysans, on aperçut la fine silhouette qui saluait avec des gestes souples.

L'élégante personne qui, rêveuse, les yeux perdus, était assise sur la passerelle du *François-Joseph*, avait brusquement sauté sur ses pieds, lors du premier éclat, en s'écriant :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Paisible et calme, sans bouger, sans cesser de fumer la vaste pipe qu'il savourait paresseusement, le duc Maximilien en Bavière répondait à la blonde Elisabeth :

— Ce sont les sujets de ton futur empire qui souhaitent la bienvenue à leur future impératrice.

— Ils m'honorent un peu bruyamment, ne trouvez-vous pas, mon père ?

De la rive, plus nourris à mesure que le vapeur avançait, les vivats devenaient plus forts. Très amusée, maintenant, Elisabeth, ses cheveux de clarté, plus clairs dans le soleil, contemplait le pittoresque spectacle qui lui était offert. La duchesse Ludovica intervint :

— C'est toi qu'on acclame, ma fille, il faut saluer.

Elisabeth, docilement, avec une docilité d'autant plus grande qu'elle se mêlait d'un peu d'orgueil, s'inclina gracieusement. Au bord du fleuve, ce fut du délire. Majestueux, le *François-Joseph* passa, cependant que les cris formaient un accompagnement strident à la basse éclatante des bombes. Et tout ce bruit, peu à peu, se perdit dans le lointain.

— Mais où sommes-nous donc ? questionna Elisabeth.

— Nous approchons de Linz, dit le duc Maximilien, l'une des villes principales de votre nouvel empire, madame.

Rêveuse à nouveau, troublée aussi, car le duc Maximilien venait d'évoquer, pour la jeune fille, sa rencontre romanesque dans le parc de Possenhofen, avec le jeune empereur, Elisabeth dit d'une voix adoucie :

— Madame !... Pas encore !...

— Oh ! c'est si près !...

— Trois jours, dit la duchesse Ludovica. Dans trois jours tu seras impératrice d'Autriche et reine de Hongrie.

— Reine de Hongrie ! Je ne sais pourquoi, mais c'est ce titre-là qui m'est le plus cher.

— Si tu veux un conseil, intervint le duc, ne le dis pas trop haut devant ton mari.

Elisabeth allait demander pourquoi, mais, prise entre deux rêves, celui d'hier et celui de demain, elle se laissa aller au bercement léger du bateau, baissa les paupières et s'enferma en elle-même, — délicieusement.

A Linz, capitale de la Haute-Autriche, cependant que les vivats, à nouveau, chantaient sur les deux rives, un brillant officier montait à bord : c'était l'empereur qui venait au-devant de sa fiancée, ou plutôt, non, ce n'était pas l'empereur, c'était François-Joseph, l'amoureux François-Joseph qui apportait l'offrande de son cœur à la jolie fille de Possenhofen. La réception officielle, la visite de l'empereur à la duchesse Elisabeth allait avoir lieu le lendemain, 22 avril 1854, aux portes de Vienne.

Ce n'est pas à Vienne, en effet, qu'elle descendit lorsque le bâtiment accosta, mais bien hors de la ville. Au débarcadère, le premier baiser qu'elle rencontra fut celui de sa tante, l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur. Il fut cérémonieux, froid, presque hostile. Ce n'était point cette fiancée-là, on s'en souvient, que l'archiduchesse avait choisie pour son fils et c'est à Elisabeth qu'elle tenait rigueur de la déconvenue que, seul, François-Joseph avait causée.

On conduisit, très simplement, la jeune fille au *Theresianum*, construction occupée actuellement par un aristocratique lycée de jeunes gens. C'est là qu'elle passa la journée du 22 et la nuit du 22 au 23. Le lendemain, elle faisait son entrée officielle dans Vienne. La ville lui apparut toute riante d'oriflammes, de bannières, de drapeaux, de décorations florales et d'arcs-de-triomphe. Même, en passant sur un pont, elle apprit que ce pont portait son nom et des délégués de la municipalité le lui offrirent. Aujourd'hui, l'impératrice est morte et le pont démoli. Le soir, en manière d'apothéose, la tour de Saint-Etienne et toutes les églises de Vienne

s'illuminèrent dans la nuit. Le 24 au soir, le mariage fut célébré, sans grand apparat, car, à Vienne, l'apparat ne s'applique qu'aux unions bourgeoises. La cérémonie se déroula à l'église Saint-Augustin et l'ancien professeur de philosophie et de morale du jeune souverain, Mgr de Raüscher, prince-archevêque de Vienne, donna la bénédiction au couple impérial.

Aussi bien, si le faste fut absent de la cérémonie, c'est parce que les jeunes époux, et surtout Elisabeth, l'avaient désiré ainsi. L'union impériale avait lieu en pleine disette, on pourrait presque dire en pleine famine. François-Joseph et Elisabeth donnèrent 400,000 francs de leur cassette pour fournir de blé les paysans affamés, et, de plus, il fut décidé que l'argent destiné aux réjouissances publiques serait versé aux malheureux. C'est à cause de cela, plus encore que pour se confórmer aux coutumes aristocratiques viennoises, que le mariage se passa presque simplement. Le soir même de la bénédiction nuptiale, tandis que les fêtes se poursuivaient à Vienne, en dehors de la Hofburg, les nouveaux époux quittaient leur capitale pour voyager en Moravie et en Bohême.

On manque de renseignements sur leur déplacement intime. Il semble, toutefois, pour que rien de désobligeant ne fût rapporté à son propos, qu'il se passa de manière à peu près satisfaisante, bien qu'il apparût trop officiel au gré d'Elisabeth. Ce que l'on connut plus nettement, c'est que, dès qu'ils furent rentrés à Vienne, des causes de dissentiments se manifestèrent entre les deux époux.

La malheureuse souveraine, impératrice-enfant, allait commencer à gravir son calvaire.

Il convient d'être juste quant à François-Joseph et de dire que c'est moins lui qui la mena dans cette voie douloureuse que l'archiduchesse Sophie et tous les courtisans inféodés à la mère de l'empereur.

Fière, hautaine, intelligente, la jeune Elisabeth, on ne saurait l'oublier, avait à peine dix-sept ans lorsque son front

ceignit la couronne impériale. L'expérience lui manquait donc pour lutter contre les petites conspirations de cour et surtout contre les manières de brutal machiavélisme de sa belle-mère. Au lieu de se montrer, de manifester la volonté qui était au fond d'elle, elle s'emprisonna dans une dignité hostile faite à la fois de hauteur et de timidité. Elle était venue vers François-Joseph par amour et c'est la réalisation de cet amour, surtout, qu'elle recherchait ingénument. Elle espérait des sensations jolies, de romanesques satisfactions ; elle pensait, l'ayant si poétiquement commencé, vivre un vrai conte de fées. La réalité lui démontra tout de suite, et bien cruellement, que les contes de fées ne quittent guère la légende pour excursionner dans la vie. Ce fut de la désillusion qu'elle rencontra au seuil même de son existence de femme et de souveraine. Elle croyait, là-bas, à Possenhofen, et, plus près, sur le bateau qui l'amenait vers « sa capitale », qu'elle allait devenir une reine, — et c'est pour ce titre peut-être que, obscurément, elle préférait la Hongrie qui le lui offrait, à l'Autriche qui lui conférait celui plus sévère d'impératrice, — une petite reine aux cheveux d'or, une reine jolie et, surtout, adorée. Reine, elle en posséda le nom, mais elle dut reconnaître que l'archiduchesse Sophie entendait en conserver le pouvoir. Quant à l'amour, elle ne tarda point à découvrir que la même archiduchesse, pourtant sa mère d'élection, s'employait de son mieux à l'arracher du cœur léger et volage de François-Joseph.

Des froissements, à peine au retour du voyage de noces, du cher voyage qu'elle espérait tout de tendresse et qui fut d'officielle étiquette, des froissements l'attendaient à la Hofburg de Vienne. Toute la cour, en effet, stylée par la mère de l'empereur, s'apprêtait à ne rien laisser passer de ce qui pourrait froisser, gêner et, plus encore, diminuer celle que, déjà, sur l'initiative de l'archiduchesse Sophie, on appelait « la petite oie bavaroise », titre injustifié s'il en fût, mais qui séduisait l'esprit à la fois frondeur et plat des courtisans. La pauvre Elisabeth, élevée simplement et bourgeoisement, ne

devait pas tarder à ressentir les effets du mauvais vouloir de son entourage. Dès qu'elle ouvrait la bouche, dès qu'elle faisait un geste, elle percevait, autour d'elle, des chuchotements ironiques et ne rencontrait que des sourires discrètement moqueurs. Et puis il y avait l'étiquette, la terrible étiquette espagnole de la cour d'Autriche, qu'on ne manqua pas de lui appliquer rigoureusement.

Quelques heures après le retour du voyage en Moravie, désireuse de se trouver seule un moment avec son mari, elle quitta ses appartements et se dirigea vers le cabinet de travail où elle savait trouver seul François-Joseph. Dans l'antichambre, un huissier l'arrêta et, respectueusement, devant quelques courtisans qui avaient suivi l'impératrice, se dressa entre Elisabeth et la porte du cabinet impérial.

Elle s'informa. Que lui voulait-on ? Elle allait chez son mari et entendait qu'on la laissât passer.

— Je demande pardon à Votre Majesté, dit l'huissier, en s'inclinant cérémonieusement, mais Votre Majesté ne peut entrer chez Sa Majesté l'empereur, sans lui être annoncée.

Comme Elisabeth protestait et prétendait passer outre, un officier de service s'approcha et corrobora les dires de l'huissier. Dépitée, honteuse, blessée, la jeune souveraine dut attendre, sentant peser sur elle les sourires des courtisans, qu'on l'eût annoncée pour pénétrer, enfin, dans le cabinet de son mari. Amèrement, elle se plaignit à lui. L'empereur, lui aussi, se rangeant du côté des ennemis de sa femme, invoqua l' « étiquette ». Le soir, l'aventure ayant provoqué quelque bruit au palais, la souveraine-enfant dut subir une admonestation déguisée de sa belle-mère qui l'invita, devant toute la cour, à se conformer dorénavant aux usages de la « Maison ».

L'étiquette !... C'est de cela, d'abord, qu'elle souffrit le plus. Par ce chemin étroit on l'amenait lentement vers la grande route de la douleur qu'elle devait suivre sans relâche, jusqu'au jour particulièrement tragique de sa mort.

L'étiquette !... Elle la trouva partout entre son désir et la

liberté. Elle adorait monter à cheval, et, s'abandonnant, solitaire, au galop de sa monture, faire de longues promenades dans la campagne : on lui opposa qu'elle ne pouvait sortir seule et qu'elle devait conserver une allure décente et mesurée au cours de ses chevauchées. Elle aimait passionnément la marche : l'impératrice, lui dit-on, même accompagnée, n'était point libre de se livrer à une distraction aussi vulgaire. Enfin, toute simple, elle eût désiré, adorant son mari, le rencontrer au moins en tête à tête à l'heure des repas. Là, encore, l'étiquette s'opposa à la réalisation de cette espérance : à la table des souverains s'asseyaient toujours des personnages officiels.

L'étiquette, l'étiquette et encore l'étiquette !... C'est ce petit moyen lancinant et cruel que l'archiduchesse Sophie mit en œuvre, dès le début, pour briser la résistance possible de sa belle-fille. Cette Bavaroise, de l'école italienne, avait bien auguré des effets de son système. Trop fière pour se plaindre, trop inexpérimentée pour lutter, la malheureuse impératrice se replia sur elle-même et ne se rebella plus.

L'archiduchesse Sophie atteignait ainsi son but qui consistait à conserver l'ascendant qu'elle exerçait sur François-Joseph, et qu'elle exerçait par tous les moyens. Si elle avait consenti à ce que son mari, l'archiduc François-Charles, renonçât à la couronne en faveur de son fils, la raison en était simple. D'une part, femme d'un empereur âgé et affaibli, elle avait peu de chances de demeurer longtemps impératrice, mais pendant ce temps son fils grandirait, prendrait de l'autorité et arriverait au trône en un temps où l'esprit des souverains devient moins malléable aux mains de leur mère. D'autre part, mère d'un empereur de dix-huit ans, elle conservait tout son ascendant maternel sur le monarque et gouvernait à l'ombre de la couronne filiale. Elle poussa donc son mari à abdiquer, au lieu de le retenir sur le trône qu'il aurait dû normalement occuper. Le calcul était juste et les premières années du règne de François-Joseph le prouvèrent. Inspirée directement par les jésuites, dont elle fut

toujours l'instrument, elle dirigeait seule, sous le couvert d'un fils, poussé par elle vers un absorbant libertinage, les destinées de l'empire d'Autriche-Hongrie. Une seule fois, cet homme, indomptable pour tous mais plié sous l'habile volonté de sa mère, échappa à l'autorité maternelle. Ce fut, on le sait, à l'occasion de son mariage. L'archiduchesse Sophie avait choisi pour François-Joseph la princesse Sophie, douce, impersonnelle et qui n'inspirait nul amour au jeune souverain, et celui-ci lui amenait à Vienne la princesse Elisabeth, intelligente, libérale et qu'il adorait. L'archiduchesse Sophie trembla, mais elle se ressaisit vite et organisa un terrible plan de campagne contre l'ennemie. On n'ignore plus que, dans sa première partie, au moins, il avait réussi, puisque la petite impératrice renonçait, après quelques mois, à toute opposition.

C'est de ce défaut de résistance même, qui se parait d'un mutisme hautain, que l'archiduchesse se servit pour créer à la jeune femme le renom de « petite oie » sans importance, et pour réaliser la seconde partie de son plan : la désunion du ménage impérial. Si, en effet, dès le début, sans s'arrêter au premier petit échec, elle s'était confiée à son mari, tout le grand malheur de sa vie eût, sans doute, été évité ou, du moins, fort amoindri. Si elle s'était plainte à lui des mille petites blessures d'amour-propre qu'elle subissait à la cour et que le commerce constant entretenu de force avec sa belle-mère lui apportait chaque jour, il est probable que François-Joseph, — l'amour aidant, — eût cherché et trouvé, avec Elisabeth, le moyen de protéger la pauvre petite fée Printemps, et contre les courtisans et contre sa propre mère.

Elisabeth préféra se venger de ses adversaires par un dédain si marqué que, au lieu de la servir, il devint une arme aux mains de ses ennemis pour lui nuire dans l'esprit de son mari.

C'est elle qui avait à se plaindre d'eux, ce furent eux qui se plaignirent d'elle.

Pour expliquer complètement les motifs d'un dissentiment

Phot. Stauda.

La Hofburg de Vienne

Le chalet impérial d'Ischl

si profond et si rapide, survenu entre deux époux, mariés par amour, il est indispensable d'effleurer, ici, un point plus délicat et d'ordre plus intime. Ce point, d'ailleurs, n'est pas spécial au ménage impérial, on le retrouve dans maintes unions, qui semblent heureusement réalisées, et qui, fatalement, à raison de la différence fondamentale de l'éducation donnée aux jeunes hommes et aux jeunes filles, se désagrègent et tombent douloureusement en poussière. Comme presque toutes les jeunes filles de cette époque, — comme la plupart des jeunes filles d'aujourd'hui, ce qui n'est pas à l'honneur de notre temps !... — Elisabeth s'était vu élever dans l'ignorance totale de la vie et de la matérialité de l'amour, lequel lui apparaissait seulement poétique, romanesque et purement idéal. Elle demandait à l'amour, en somme, ce qui lui est le plus difficile de donner. En outre, et naturellement, elle possédait, par cela même, au fond d'un cœur candide, tous les ferments de la jalousie, qui allaient se mettre à bouillonner furieusement à l'aube de la première désillusion sentimentale. François-Joseph, par contre, — plus encore même, grâce au machiavélisme spécial de sa mère, que la généralité des jeunes hommes de son époque et de la nôtre — avait goûté à toutes les joies brutales de l'amour et connu les plus audacieux libertinages. Jeté de bonne heure dans la lice des sensations, il y avait rompu tant de lances, déjà, qu'il arrivait, blasé et corrompu, dans les bras clairs de la chaste épousée. Lui, sachant trop, elle, pas assez, ils se rencontrèrent dans de mauvaises conditions. Il réclamait, au fond de lui, de la jeune fille pour laquelle, dans le parc de Possenhofen, il avait d'abord ressenti un coup de désir, des joies qu'elle ne pouvait, qu'elle ne savait pas lui donner. D'autre part, il n'avait point, pour elle, assez de joli amour, pour se faire, sans brutalité, l'éducateur de sens trop jeunes et tout neufs, impropres, encore, aux vibrations profondes. Il trouva la chambre conjugale au-dessous des réalités éprouvées, tandis qu'elle la découvrait en deçà des vagues rêves espérés. Elle aimait pourtant, elle

aimait comme elle pouvait, avec son cœur frais et pur qu'elle avait tout donné et comme ce cœur n'était point satisfait, comme il demeurait vide de l'amour de l'autre, il se gonfla de jalousie.

Là encore, l'archiduchesse Sophie, femme experte aux choses de la chair comme à celles du sentiment, veillait pour profiter du moindre malentendu, l'aviver et l'exaspérer jusqu'à la cassure définitive : comme elle avait surveillé, dans l'éclat des lumières de la salle du trône, les défaillances d' « étiquette » de sa belle-fille, elle épiait, dans l'ombre de l'alcôve, ses insuffisances amoureuses. Elle attendit le moment propice — moment qui ne tarda guère à survenir — et quand elle sentit que son fils était mûr, elle lui lança, à travers les sens, des tentations auxquelles il n'avait jamais eu coutume de résister. Jeune homme elle l'avait mené à l'amour, marié elle le jeta à l'adultère.

Les premiers écarts furent entourés d'un mystère relatif. La mère voulait que le fils reprît peu à peu l'habitude du libertinage et la reprît assez fortement pour qu'il ne se trouvât plus à la merci des larmes d'Elisabeth quand elle apprendrait la vérité. Une ville et une cour comme la cour et la ville de Vienne ne manquaient pas de fournir autant et plus d'occasions... sentimentales qu'il n'en fallait pour satisfaire un jeune souverain gracieux, aimable et galant, tel que l'était François-Joseph. L'œuvre maternelle — si l'on peut s'exprimer ainsi en une semblable occurrence — trouva donc facilement où se manifester. Le fils aidait fort la mère, il sied d'en convenir, et celle-ci jugea bientôt que celui-là était prêt pour la première liaison post-matrimoniale.

A cette époque, — c'était en janvier 1855, lors de la première grossesse de la toute jeune impératrice, — on parlait fort, dans la haute société viennoise, d'une comtesse italienne de grande beauté, aussi ardemment brune qu'Elisabeth était tendrement blonde. D'où venait-elle ? Comment avait-elle réussi à s'introduire dans les salons les plus fermés de Vienne ? Nul ne savait le dire. Tout ce que l'on

connaissait d'elle, c'était son charme, et ce charme était irrésistible. Quel fut, dans l'histoire, le rôle de l'archiduchesse Sophie ? Là encore on manque de renseignements. Toujours est-il que, tandis qu'Elisabeth, à raison de son état, demeurait dans ses appartements et que sa belle-mère reprenait officiellement la direction des fêtes données à la Hofburg, l'Italienne fit son entrée à un grand bal de la cour. Naturellement la belle étrangère fut présentée à François-Joseph. Le souverain s'occupa presque exclusivement de la comtesse pendant toute la soirée, tant et si bien que, officieusement, on put dire, dès le lendemain, que l'empereur avait une « favorite ». C'était la première depuis son récent mariage. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, ainsi que l'archiduchesse Sophie le prévoyait, du reste, la pauvre impératrice ne tarda pas à être informée. Dans les vingt-quatre heures, une âme charitable — les âmes charitables ont toujours de terribles langues à leur service — informait mielleusement la souveraine, avec mille réticences qui rendaient la confidence plus grave encore, des attentions particulières que François-Joseph avait montrées pour la belle Italienne au bal du palais impérial. Elisabeth éprouva, de ce fait, une douleur si violente qu'elle en tomba malade et dut garder le lit pendant près d'une semaine. Mais elle demeura fidèle à son système de dignité silencieuse qui lui valut tant de tristesses...

Le jour où elle se leva pour la première fois, une dame d'atours l'aidait à se vêtir, dans le boudoir où elle se tenait de préférence. La jeune femme était fort triste et ne prêtait que peu d'attention aux propos de sa dame d'honneur, qui se faisait l'écho des potins de la cour.

— Vous ne savez pas la grosse nouvelle, Madame ? Elle date d'hier.

— Quelle grosse nouvelle ?

— S. A. I. l'archiduchesse Sophie a pris une nouvelle dame d'honneur.

— Ah ! C'est sans doute qu'elle en éprouvait le désir.

— C'est une perle, d'ailleurs, une perle de beauté. Mais, au fait, je crois que vous ne l'avez encore jamais vue, bien que tout Vienne ne parle que d'elle.

— Et qui est cette perle rare ?

— La fameuse comtesse italienne.

L'impératrice s'appuya lourdement, prête à défaillir, sur sa dame d'atours. Elle eut pourtant la force de dire :

— L'Italienne ? Cette aventurière !...

Et comme Elisabeth pâlissait, la dame d'atours s'écria :

— Qu'avez-vous, Madame ?... Faut-il que j'appelle ?...

— Non, non, c'est inutile... Mais cela ne se fera pas... Cela ne peut pas se faire...

Dans un effort surhumain, la souveraine se redressa, fit quelques pas vers la porte et, sans un cri, tomba évanouie sur le tapis.

A nouveau elle dut s'aliter et son état fut si grave que pendant plusieurs jours on craignit pour la vie de la jeune femme et pour celle de l'enfant qu'elle portait dans ses flancs.

Quelques semaines plus tard, le 5 mars 1885, elle donnait le jour, jeune mère de dix-huit ans, ayant déjà versé toutes les larmes de son cœur, à une fille qui reçut le nom de Sophie.

Elisabeth, décidément, devait être née sous une mauvaise étoile. La maternité, chez presque toutes les femmes, provoque une fière allégresse, une joie complète puisque c'est l'orgueil de la chair que l'acte de création perpétue. La jeune souveraine, au lieu d'un bonheur, rencontra de la désillusion dans son œuvre créatrice. C'est que les reines, devant la Nature, n'ont point droit aux mêmes épanouissements que les autres femmes. Elles doivent, plus esclaves de l'homme que quiconque, offrir, à leur seigneur, une descendance faite à son image pour obtenir le remerciement qui rémunère la plupart des mères des débours de souffrances provoqués par l'enfantement. Or ce n'était point un descendant mâle qu'Elisabeth offrait à son époux, et elle comprit que le petit être, né de ses entrailles, allait l'éloigner plus encore d'un mari

qu'elle persistait à aimer, et qu'un héritier — elle l'espérait, du moins, — aurait ramené, amoureux et repentant, vers la beauté féconde de la jeune mère. La maternité, toutefois, au moins dans la généralité des cas, est plus forte que tout autre sentiment, et Elisabeth devait suivre la règle commune. Elle se réfugia dans un grand amour pour son enfant, sentiment dont elle éprouvait d'autant plus le besoin, que l'empereur, désillusionné par cette maternité mineure, se détachait d'elle de plus en plus. Ce refuge, pourtant, malgré tous les efforts qu'elle tentait pour s'y maintenir, les yeux clos, ne suffit point à rasséréner son cœur. Une angoisse lui vint, angoisse épouvantante : elle se persuada que son mari, à qui elle n'avait point donné un fils, divorcerait comme Napoléon divorçait, jadis, d'avec Joséphine, pour une cause identique. Ce fut une hantise, une hantise telle, que certain jour, éprouvant de façon impérieuse le besoin d'extérioriser sa souffrance, elle cria son mal à la personne qui, à ce moment-là, se trouvait près d'elle. Il se trouva que cette personne était sa mère, Ludovica, duchesse en Bavière.

L'Altesse bourgeoise, calme, méthodique et mieux disposée à s'occuper de la confection des confitures qu'à apaiser des crises sentimentales, ne comprit rien à ce que lui racontaient les nerfs malades de sa fille. Au lieu de calmer Elisabeth elle la réprimanda et, finalement, lui tint, à peu près, ce propos :

— De quoi te plains-tu ? Et que dirais-tu si tu étais à ma place ? J'ai toujours vécu dans une situation presque précaire ; et il m'a fallu compter attentivement pour « joindre les deux bouts ». Ton père, qui me laissait le soin de faire marcher la maison, ne m'a jamais autorisée à exprimer une opinion. Je fus à la fois sa caissière et sa chose. Et je n'en ai jamais tiré nul profit. Pourtant, je ne fus point malheureuse et je ne reproche rien ni à ton père, ni à la vie.

Elisabeth tenta d'expliquer à sa mère dans quelle crise psychologique elle se débattait, elle lui dit aussi les vexations qu'elle devait subir chaque jour et combien elle souf-

frait de la malveillance continuelle de l'archiduchesse Sophie. Cet aveu déchaîna la tempête. Ludovica ne voulait à aucun prix entrer en conflit avec sa sœur Sophie. Elle se souvenait de ses jeunes ans, et savait, d'avance, que, dans la lutte, elle serait vaincue. Elle déclara donc que tout cela c'étaient « des idées ».

— Pour moi, dit-elle, j'estime que tu as touché le but du bonheur humain en devenant impératrice. Songes-y, ma fille, pour une petite princesse bavaroise, presque sans dot, c'est un beau rêve. En somme, tu es libre, tu es entourée de tout le luxe possible, et je ne comprends pas que tu ne puisses point te plier aux exigences de ta situation. Il faut savoir s'accoutumer à son entourage, et je suis tout à fait peinée de voir que tu tentes de te poser, sans raison sérieuse, en sainte et en martyre. Réfléchis, ma fille, et j'espère que tu t'apercevras que les torts, en partie du moins, doivent être de ton côté. Dans la vie, vois-tu, il faut savoir faire des concessions.

La duchesse Ludovica se leva, tandis que sa fille disait, d'une voix blanche :

— Vous avez raison, ma mère, je réfléchirai.

Un baiser sur le front fut la récompense de l'impératrice.

— C'est bien, dit Ludovica, je suis heureuse de voir que tu deviens raisonnable.

Ludovica, duchesse en Bavière, sortit de la chambre impériale. La porte se referma et, seule enfin, l'impératrice, « devenue raisonnable », éclata en sanglots.

Elisabeth, pourtant, n'était qu'à l'orée des taillis inextricables où son cœur se déchira chaque jour davantage, à chaque pas qu'elle tenta dans les fourrés hostiles de la vie. Une aventure, entre autres, devait lui montrer toute l'odieuse difficulté de sa situation.

Quand, ses relevailles achevées, elle parut, à nouveau, dans les salons de la Hofburg, elle s'aperçut que, en outre de la favorite de l'empereur, la cour avait adopté un favori.

Bel homme, conteur savoureux, danseur infatigable, le comte L..., jeune officier de hussards, était particulièrement goûté par l'archiduchesse Sophie et, naturellement, par l'empereur. Il aurait dû, de ce fait, rencontrer chez l'impératrice, de la froideur et même davantage. Mais il sut si bien manœuvrer qu'il réussit à capter la confiance de la jeune souveraine. Il se montra empressé, aimable, tendre, mais pas galant, et, comme, avec cela, — ayant endormi la défiance d'Elisabeth, — il était cavalier parfait, l'amazone hardie qu'était la jolie souveraine ne tarda pas à l'accepter, sans voir, dans toute cette intrigue, la main de sa belle-mère, comme compagnon habituel de ses promenades à cheval, — promenades que, à présent, l'archiduchesse Sophie ne trouvait plus répréhensibles. Peu à peu, dans son grand besoin d'épanchement, si cruellement réprimé par sa mère elle-même, l'impératrice abandonna, en faveur de son cavalier servant, la réserve pénible qu'elle s'imposait, et elle ne redouta point de se laisser aller à quelques confidences. Elisabeth était merveilleusement belle, elle était malheureuse. Il y avait là un agréable rôle de consolateur à tenir. Et le comte L... n'ignorait pas que, dans ses entreprises, il ne serait point désavoué, du moins par la mère de l'empereur !... Donc, certain soir d'été, cependant que, au cours d'une fête intime au château de Schœnbrunn, la souveraine venait, solitaire, respirer l'air frais de la nuit, sur la terrasse, le comte L... la suivit et brusquement se jeta à ses pieds, lui avouant violemment un impérieux amour. Elisabeth se recula. Il lui saisit les mains. Elle se dégagea et, sans un mot, rentra au château. Elle pensait, accoutumée au silence, que le dédain devait suffire. Toutefois, en regagnant ses appartements, elle s'ouvrit de l'aventure à la comtesse X..., sa dame d'honneur. Celle-ci, se méprenant sur le ton de l'impératrice, proclama ingénument qu'une jolie femme ne pouvait trouver que plaisir dans un hommage aussi hardi rendu à sa beauté. Elisabeth demeura atterrée, mais elle aperçut, du même coup que, dans un tel milieu, le

dédain ne suffisait plus. Elle s'en fut donc trouver François-Joseph, sans aucun retard et le mit au courant de ce qui s'était passé. Elle ajouta qu'elle réclamait, sans autre délai, le renvoi de l'audacieux. Bien que fort ennuyé, car il savait qu'il allait désobliger sa mère, François-Joseph acquiesça au désir de la souveraine. Le lendemain, par ordre impérial, le comte L... quittait la cour pour rejoindre une lointaine garnison. Sûre de se trouver en règle avec son devoir, d'autant plus sûre que le jeune officier de hussards avait su pénétrer assez avant dans le vide de son cœur, elle retrouvait, avec la fierté de son geste, une plus grande assurance. On devait certainement l'approuver. Une nouvelle désillusion l'attendait. Deux jours plus tard, exactement, elle vit arriver l'archiduchesse Sophie chez elle. Sans autre préambule, l'archiduchesse entra dans le vif du sujet qui l'amenait.

— Je viens, ma fille, lui dit-elle, vous exprimer tout mon mécontentement.

— Et qu'ai-je fait, ma mère, qui vous désoblige à ce point ?

— Vous avez forcé l'empereur à bannir de la cour un officier de grand avenir.

— Le comte L... ?

— Le comte L... Savez-vous bien que vous avez brisé sa carrière ?

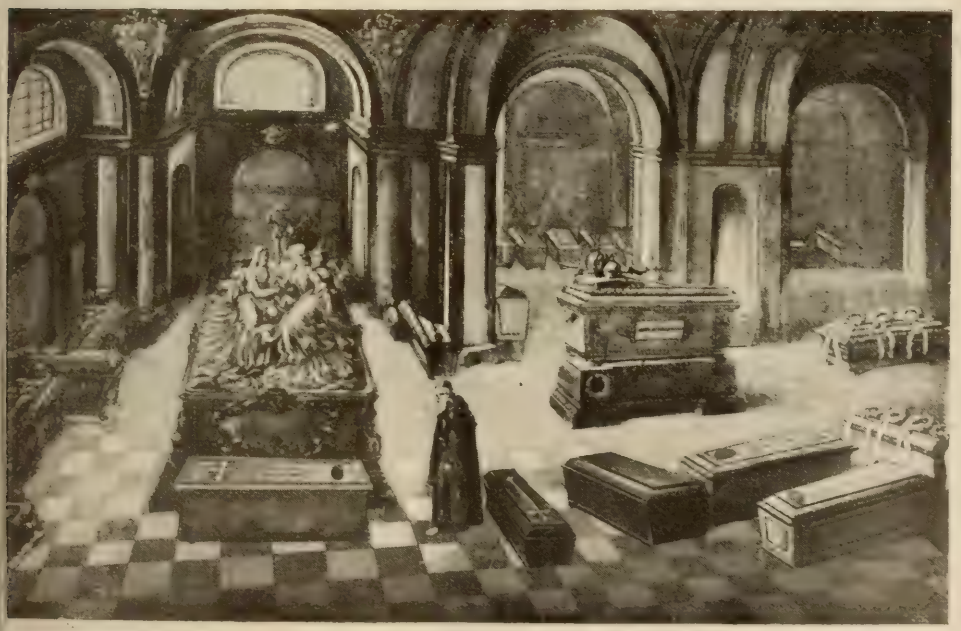
— Mais, ma mère, vous n'ignorez pas qu'il m'avait gravement insultée.

L'archiduchesse Sophie se mit à rire. Elle comprenait mal, — tout comme la dame d'honneur, — qu'une femme se tînt pour insultée par un hommage adressé à ses charmes. Bref, elle expliqua à sa belle-fille qu'elle considérait son attitude comme « ridicule et naïve » et lui donna à entendre que, à l'avenir, si pareil fait se renouvelait, elle lui serait obligée de ne point se livrer à des mouvements dramatiques pour de « pareilles bêtises ».

La tactique de l'archiduchesse Sophie n'avait point réussi, elle allait tenter d'en découvrir une autre pour compromettre

Phot. Stauda.

Vue générale de Schœnbrunn, berceau des Habsbourg



Le caveau des Capucins à Vienne, où sont inhumés les Habsbourg

sa belle-fille, et prendre ainsi, plus sûrement, barre sur elle, quand les événements vinrent la favoriser.

C'était pendant l'hiver suivant, lors d'un bal de la cour, à Vienne. Dans un groupe de jeunes officiers, on s'amusait à dire du mal de toutes les femmes présentes. Le nom de l'impératrice passa dans la conversation.

— Avez-vous remarqué, dit l'un des jeunes gens, combien la belle Elisabeth a horreur du décolletage ?

— C'est vrai, ses robes de bal sont presque aussi montantes que celles d'une enfant de Marie.

— Ainsi l'œil n'a point de distractions et porte tout son regard sur l'or de sa lourde chevelure.

— Poète !... Non, la vérité est plus simple. Son corsage joliment tendu ressemble à la soie des aérostats. Enlevez l'étoffe, vous ne trouverez plus que du vent.

Un des jeunes gens du groupe, officier de la garde impériale, montrait des signes d'impatience depuis un moment. Il interpella le malotru et lui défendit de tenir de semblables propos. Un duel s'ensuivit dans lequel l'insolent fut blessé.

On comprend le parti que tirèrent de cette aventure et l'archiduchesse Sophie et toute la cour. Il n'en fallait pas davantage pour prêter un amant à la « petite oie bavaroise ». Généreusement on le lui donna !...

Elisabeth en souffrit profondément, mais, une fois encore, les confidences lui ayant peu réussi, elle s'enferma dans sa tour d'ivoire et ne dit mot. Torturée par la jalousie, offensée dans sa pudeur, isolée moralement de tout son entourage, elle commença à montrer, à François-Joseph, une figure maussade, prenant constamment ce que la duchesse Ludovica appelait sa « pose de martyre ». Et l'empereur se retira tout à fait d'elle. Elle fut prise alors d'une crise aiguë et maladive d'amour maternel. Elle s'y réfugia nerveusement, exagérément. Mais le destin s'acharnait contre elle. A l'âge de deux ans, atteinte par la variole, la petite Sophie mourait.

Dans le flot joyeux de la cour de Vienne, Elisabeth noyait la fin de sa joie, n'ayant même plus une épave où raccrocher

son cœur éperdu. Elle se retrouvait, — veuve d'un mari vivant, veuve d'un enfant mort, veuve de toutes ses illusions, — immensément seule au milieu de cet empire où trois années plus tôt, dans la gloire blonde de ses seize printemps, elle entrait sur les flots berceurs du Danube bleu aux acclamations vibrantes de tout un peuple...

CHAPITRE VI

DISTRACTIONS IMPÉRIALES

Tandis que la triste Elisabeth se morfondait dans l'ombre de la Hofburg ou dans le parc de Schœnbrunn, François-Joseph, en dehors de ses occupations politiques, partageait sa vie entre deux plaisirs qui lui semblaient particulièrement chers : la chasse et le théâtre. A vrai dire, ces deux passe-temps rencontraient, pour le souverain, une origine commune : le besoin sensuel de se dépenser. Dans la chasse, il apercevait une prodigalité musculaire accompagnée de joies violentes et brutales. Dans le théâtre, où il ne découvrit jamais de satisfactions d'art, de littérature, ni même de pensée, il « dilatait sa rate » et ne dédaignait point, surtout, les plaisirs intimes que pouvaient lui procurer les plus jolies personnes de l'interprétation.

Occupons-nous, tout d'abord, de la chasse. Les Habsbourg, à travers les âges, furent passionnément les disciples de Nemrod. Le traditionnel François-Joseph ne pouvait donc manquer de se conformer aux coutumes de ses ancêtres. De très bonne heure, éprouvant là presque les mêmes plaisirs qu'il découvrait, au cours de la campagne d'Italie, dans la chasse à l'homme, il s'arma d'un fusil et battit, l'arme au poing, les contrées les plus giboyeuses de son giboyeux empire. Il est peu, on pourrait même dire qu'il n'est point de pays en Europe offrant, autant que l'Autriche-Hongrie, un

terrain conforme aux exploits cynégétiques les plus variés. En dehors de la chasse vulgaire, de la chasse « devant soi », de la chasse au lièvre, au lapin et à la perdrix, le territoire est exceptionnellement propice à la chasse du gros gibier : cerf et chevreuil. De plus, certaines régions témoignent d'intéressantes particularités : dans les Alpes de Styrie et du Tyrol, on découvre, en quantité, le chamois et le coq de bruyère, avec lesquels il faut user autant de force que de ruse, à raison, d'une part, des accidents du terrain, et, d'autre part, de l'éveil particulier du gibier ; en Hongrie, le chasseur trouve le renard, le canard sauvage et l'oie sauvage ; dans les Karpathes, enfin, on a la plus belle occasion de chasse après celle du lion : la chasse à l'ours, à laquelle François-Joseph ne manqua point de se livrer. En dehors du plaisir très vif qu'il éprouvait à pratiquer ces rudes exercices, sa passion lui procura l'occasion d'entrer en contact direct avec les peuples différents qui composaient son disparate empire. Hautain, autoritaire et dédaigneux à la cour, il se montrait au contraire, — du moins le plus généralement, — simple, souriant et « bon garçon » lors de ses équipées à travers la campagne. Et l'on peut dire que s'il est vivement aimé par les populations alpestres, c'est que les montagnards du Tyrol et de la Styrie l'ont plutôt aperçu, gai et rieur, dans son costume de chasseur tyrolien, — les genoux nus entre les gros bas de tricot et la demi-culotte de cuir, et le chef couvert du petit chapeau de feutre vert, orné d'un bouc de chamois ou d'une plume de coq de bruyère, — que dans sa grande tenue de général, guindé et méprisant, parmi les pompes impériales.

Il n'en faudrait point conclure que le bon garçonisme de François-Joseph fût réel ; si par hasard ce sentiment existait au fond de lui, sa mère et les éducateurs choisis par elle, — les Bombelles et les Rauscher, — s'étaient si bien et si constamment employés à le réfréner qu'il n'en demeurait plus que d'anodins et lointains vestiges. Il s'est créé, à ce propos, dans la région des Alpes, une série de légendes que l'on se

plaît à colporter et qui montrent, tour à tour, Sa Majesté impériale et royale, sous les aspects d'un homme simple, modeste, de brave cœur et de spirituelle bonhomie, qualités appréciées tout particulièrement par les Alpins. Il serait oiseux de s'arrêter à reproduire ces légendes qui faussent complètement le caractère du monarque. La vérité réside tout entière dans un fait authentique que nous allons raconter, et qui explique, en synthèse, comment on a pu croire à la bonhomie de François-Joseph, alors que rien ne le séduisit jamais, sinon l'exercice rigoureux de son autorité.

C'était en 1852, trois ans après son avènement au trône d'Autriche-Hongrie ; il chassait, près de Vienne, dans les environs de Mürzzuschlag, où il possède des tirés enclavés dans d'autres territoires cynégétiques. Selon sa coutume favorite, il était seul, ayant renvoyé jusqu'à son porte-fusil, afin de jouir pleinement, en égoïste, de son plaisir favori. Dans son ardeur, il ne s'aperçut point qu'il avait dépassé les limites de la chasse impériale. Tout à coup, à quelques pas, un superbe faisan se lève. François-Joseph ajuste, il va tirer. Une forte voix l'interrompt dans son geste :

— Si vous tirez ce faisan, je vous envoie une décharge de plomb dans... les jambes.

François-Joseph abaisse son fusil et, rouge de colère, s'écrie :

— Qui donc se permet de me parler ainsi ?

— Moi, mon petit monsieur !...

Un gros homme, en tenue de chasse, sortit de la futaie. François-Joseph allait lui jeter à la face qu'il était l'empereur. Il se contint, brusquement amusé par le côté imprévu de l'aventure. Ce fut toutefois avec la morgue qui lui était coutumière qu'il répliqua :

— Qu'ai-je donc fait de répréhensible, mon gros monsieur ?

— Ne vous donnez donc pas tant de mal pour paraître spirituel. Vous allez vous fatiguer. Vous chassiez sur moi, voilà tout. Et vous le savez bien. Allons, pas de manières,

suivez-moi au château où je vais vous faire dresser procès-verbal, et, en attendant, donnez-moi votre fusil.

— Si je refuse ?

— Si vous refusez, c'est bien simple ; comme vous sortez des tirés impériaux, je me plaindrai à l'empereur.

François-Joseph ne put s'empêcher de sourire.

— Vous connaissez l'empereur ?

— Non. Mais, tout de même, vous avez tort de prendre un air malin. Sa Majesté aime la chasse, il n'a point le droit de ne pas être juste. Il me comprendra.

— Soit. Vous avez raison et j'avoue que je suis en défaut.

Il livra son arme et suivit le chasseur bourru. Sans autrement deviser, la couple de Nemrods arriva au château ou, plutôt, à la ferme du gentilhomme campagnard, qui s'appelait le baron N... Dans l'antichambre, ils croisèrent la baronne, femme jeune, douce et gracieuse, mais qui semblait, frêle et fragile, dominer de toute sa faiblesse la force athlétique de son rustaud de mari. Elle s'informa de ce qui advenait. Le baron narra l'épisode.

Pendant le récit, on était entré dans le cabinet du gentilhomme, et le jeune souverain avait augmenté la séduction de son aspect, en parant ses traits agréables d'un masque soumis, suppliant et penaud. La châtelaine n'y résista point, et, comme François-Joseph venait de s'excuser de sa faute, disant qu'il avait péché par ignorance et dans un excès de zèle pour la chasse, elle intervint et réclama la grâce du jeune homme. Le baron se faisait prier ; elle dit alors, d'une voix caressante et musicale :

— Voyons. Tu ne peux pas me refuser cela.

Le chasseur saisit sa femme à pleins bras et, bien que, confuse, elle s'en défendît, lui plaqua un baiser sonore dans le cou. Puis, s'adressant à son prisonnier, il proclama, avec un rire épais :

— C'est vrai... Bénissez le Ciel, jeune homme, de ce que la baronne m'ait donné un fils, voilà trois semaines. Sans cette circonstance, vous n'y coupiez pas... Touchez là...

François-Joseph mit sa main dans la grosse patte calleuse du baron et le pacte de réconciliation fut signé. Le baron proposa d'y ajouter une rasade de bonne amitié et on passa dans la salle à manger. Là, en choquant les gobelets, les langues se délièrent et, après maints propos, l'empereur qui s'était donné pour un officier de la garde impériale et avait appris que le baptême de l'héritier de la maison devait avoir lieu quinze jours plus tard, s'offrit pour servir de parrain au poupon. De bonne amitié, l'offre fut acceptée. Et, le jeune chasseur ayant pris congé, on ne tarit point dans le ménage des hobereaux sur sa bonne grâce et sa cordiale simplicité.

Ils devaient en rabattre quelques jours plus tard.

A la date fixée pour le baptême, tous les parents et tous les intimes des N... étaient réunis à la ferme-château. On n'attendait plus que le parrain. Précédé par des piqueurs impériaux, un carrosse de gala s'arrêta devant la porte. Le jeune chasseur, en grand uniforme de général, en descendit, suivi par deux aides de camp, tandis qu'un valet de pied annonçait « Sa Majesté l'empereur ». On juge de l'émoi du baron et de la baronne N... François-Joseph aurait pu changer cette confusion en joie s'il s'était montré aimable et simple. Il s'en garda bien et s'employa, tant que dura son séjour, à augmenter l'embarras des pauvres gens. Même, afin de mettre le comble à la gêne du gentilhomme-farmer, il n'hésita point à lui rappeler, devant tout le monde, qu'il l'avait menacé de lui envoyer du plomb dans... les jambes et qu'il avait même déclaré que si le fusil ne lui était pas livré immédiatement, il se plaindrait à l'empereur !...

Il est donc certain que le baron N... qui, d'abord, fut tout dévoué à un François-Joseph ignoré, qu'il avait vu seulement sous son aspect séduisant, — comme le virent les paysans des Alpes — lui devint hostile, du jour où il aperçut ce que cette apparente bonhomie cachait de morgue hautaine et blessante.

Quelques montagnards, du reste — un surtout — l'ont découvert, plus durement encore, sous son véritable jour.

Univer
BIBLIOTECA

Pendant la guerre avec la Prusse, en 1866, cependant que les armées autrichiennes se faisaient décimer pour le bon plaisir impérial et que, en outre, du fait de ce même entêtement de l'empereur, le pays subissait une terrible crise intérieure, la cour avait organisé une grande battue dans les forêts de Styrie. Le souverain, les membres de la famille impériale et tout leur entourage y prenaient part. Depuis plusieurs jours, on abattait des quantités prodigieuses de gibier, hécatombes que l'on fêtait le soir, le plus bruyamment du monde, et en buvant force champagne, au château de chasse styrien.

Fatigué de suivre une manière de chasse qu'il n'aimait point, François-Joseph, certain matin, s'éloigne du gros des chasseurs. Fusil sous le bras, pipe aux dents, il suit un petit sentier sous bois. Une chose, une seule, l'ennuie. Il n'a pas de briquet pour allumer sa pipe. Guidé par une légère odeur de fumée de tabac, qui chatouille ses narines envieuses, il arrive sur le bord d'un ruisseau torrentueux animant la roue à palettes d'une scierie mécanique.

Un vieillard travaillait là, et ce vieillard fumait.

— Hé ! bonhomme ! hèle l'empereur, donne-moi du feu.

Le vieux ne bouge point.

François-Joseph, mal disposé par cette attitude du vieil ouvrier, s'approche de lui et, lui frappant sur l'épaule, réitère sa demande, laquelle était bien plutôt un ordre qu'une prière. Le fumeur bat son briquet, le tend au souverain, le reprend, l'éteint, le réintègre dans sa poche et se remet au travail, sans avoir prononcé une syllabe. Intrigué, l'empereur se fait plus aimable. Familier comme il savait le paraître à l'occasion, il s'assoit sur un tronc d'arbre et questionne le vieux sur son travail. Même silence.

— Ah ! cela, s'écrie l'empereur en se dressant, ta scie t'a donc coupé la langue, vieille souche !...

Le vieillard se dresse à son tour et, toisant son interlocuteur, de haut en bas, laisse tomber ces paroles :

FRANÇOIS-JOSEPH ET ÉDOUARD VII DEVANT UN TABLEAU DE CHASSE

LE CHATEAU DE CHASSE DE MURZUSCHLAG ET LA FANFARE

— Au ton que tu prends, je vois que tu es de la chasse impériale ?

— Sans doute.

— Tu es peut-être, même, un chasseur impérial ?

— J'en suis un.

— Eh bien ! je ne veux rien avoir à faire avec des gens qui s'amusent et se saoulent, tandis que le pauvre peuple s'éreinte et meurt de faim pour entretenir des soldats que le bon plaisir de l'empereur fait tuer sur les champs de bataille.

François-Joseph pâlit affreusement. C'était la première fois qu'un homme osait lui dire aussi brutalement la vérité. C'était la première fois qu'il entendait directement la voix de « son » peuple. La sonorité, sans doute, fut désagréable à cet homme qui, quelques semaines auparavant, parlait, dans un ordre du jour à l'armée, du devoir élevé de se faire tuer pour l'empereur. Il saisit par le bras le vieillard audacieux qui, déjà, tournait les talons et, se plantant en face de lui, questionna, d'une voix rageuse :

— Sais-tu bien à qui tu parles ?

— Non, mais que m'importe !

— C'est ton souverain qui est devant toi.

Il s'attendait à un effondrement. Ce fut de la colère qui s'alluma dans les yeux du vieil ouvrier quand il dit :

— S'il est vrai que tu sois l'empereur, je m'en félicite, car, quoi qu'il doive m'arriver, j'aurai pu, du moins, avant de mourir, te dire ce que je pense et ce que bien des hommes pensent avec moi.

Blême de fureur, l'empereur fit un geste de menace, tourna le dos à l'insolent et s'enfonça dans la profondeur de la forêt.

Le lendemain, sur la demande du monarque, le vieil ouvrier, honnête et consciencieux, et qui n'avait que son travail pour vivre, était brutalement congédié par le propriétaire de la scierie.

Une autre anecdote, il est vrai, montre le souverain sous un jour différent. Il apparaît là emporté, violent, autoritaire, mais juste, du moins, grâce à la réflexion. Seulement, — il

y a là un seulement de quelque valeur, on comprendra après en avoir pris connaissance — que l'événement était d'ordre différent et que la justice de l'empereur, dans l'occasion, fut plutôt l'effet d'un calcul politique que d'un véritable mouvement de simple pensée et de bon cœur.

Un lundi de Pentecôte, tout clair sous les rayons d'un frais soleil de printemps, François-Joseph quittait Vienne, dès l'aube, pour chasser à Mürzzuschlag. L'empereur devait être de retour dans sa capitale le soir même et ordre était transmis au chef de gare de Mürzzuschlag de tenir prêt, pour cinq heures du soir, le train impérial se dirigeant vers Vienne. Le service, sur la ligne montagneuse de la célèbre Südbahn, construite, disons-le en passant, par le Français Bontoux, — le Bontoux de l' « Union générale » — est déjà fort encombré en semaine. Il devenait donc plus malaisé encore, par ce jour de fête que favorisait un ciel radieux. Tout Vienne avait profité de la liberté et du beau temps pour gagner la montagne et de nombreux trains d'excursions, en outre des trains ordinaires, allaient et venaient en tous sens. Un changement dans l'horaire, surtout vers le soir, alors que les montagnards occasionnels revenaient vers Vienne pour y dîner, aurait provoqué infailliblement les pires catastrophes. Or, il advint que l'empereur ayant fait, par hasard, mauvaise chasse, se dégoûta de son sport favori avant l'heure dite et arriva à la gare un peu avant quatre heures et demie. Immédiatement, de fort méchante humeur, il dépêcha son aide de camp au chef de gare, avec ordre de faire avancer, sans aucun retard, le train impérial. Devant une telle prétention, l'employé de la Südbahn leva les bras au ciel et affirma que le désir de l'empereur était irréalisable. L'aide de camp eu beau affirmer que l'empereur était courroucé, qu'il entendai ne pas attendre et que toute infraction à son ordre pourrai coûter cher au chef de gare, celui-ci déclara que, malgré la meilleure volonté du monde, il se trouvait dans l'impossibilité de faire partir le train avant l'heure fixée par la direction centrale de Vienne, d'accord, en cela, avec l'empereur

Cette réponse achevée, il s'en fut donner l'ordre de départ à un convoi pour Trieste, cependant que l'aide de camp retournait auprès de l'empereur. François-Joseph, on ne l'ignore plus, n'admettait rien en dehors de sa volonté et le moindre obstacle à ses désirs recélait le don de l'exciter jusqu'à l'exaspération. Le train de Trieste n'était pas encore parti qu'un grand mouvement se produisit sur le quai. L'empereur se dirigeait droit sur le chef de gare, lequel signait, dans le moment, les papiers du chef de train. L'employé, effaré mais résolu, prit la position militaire, salua et attendit.

— Je désire partir immédiatement, dit l'empereur.

— Sire, malgré mon grand désir d'obéir à Votre Majesté, il m'est impossible de La satisfaire.

— Pourquoi ?

— Ma responsabilité me le défend.

— Et moi, votre empereur, je vous l'ordonne.

— Que Votre Majesté me pardonne. Je ne puis exécuter ses ordres.

François-Joseph se retourna vers sa suite qui, pâle d'émotion, écoutait ce bref dialogue. Avec un rire sec et dur, le sourcil froncé, l'œil brillant d'une mauvaise flamme, il dit :

— En vérité, messieurs, la situation est au moins étrange. Vous assistez à un événement sans précédent : votre souverain est prisonnier d'un employé de chemin de fer !...

Sur le mode ironique, il demanda alors au chef de gare, qui n'avait point quitté la position du soldat sans armes :

— Et quand monsieur nous permettra-t-il de partir ?

— Le train de Votre Majesté quittera la gare à cinq heures, exactement.

— Venez, messieurs, dit l'empereur.

Et, à grands pas, entre une double haie de curieux, respectueusement découverts sur son passage, le souverain regagna son salon d'attente. Cinq minutes avant cinq heures, le chef de gare venait annoncer que le train de Sa Majesté était avancé et, à cinq heures juste, le train impérial quittait Mürzzuschlag sans que l'empereur daignât répondre au salut

que lui adressait l'employé tout tremblant et que, seule, la crainte d'une vraisemblable catastrophe avait empêché d'obéir à l'irascible monarque.

De Vienne à Trieste, et de Trieste à Vienne, déjà les conducteurs des trains montants et descendants colportaient le récit de l'altercation de Mürzzuschlag et il ne faisait de doute, pour personne, que le malheureux chef de gare allait payer de sa place la stricte exécution de son devoir.

Pendant ce temps, silencieux parmi le silence apeuré de toute sa suite, François-Joseph, assis près de la vitre de son wagon-salon, filait vers Vienne à toute vapeur. A chaque instant, des trains littéralement bondés de voyageurs croisaient le sien, et, dans toutes les gares traversées, la foule apparaissait, joyeuse et compacte, couvrant les quais de sa masse et faisant vibrer les halls de sa tapageuse gaîté.

Trois heures après le départ du train impérial de Mürzzuschlag, le chef de cette petite station, qui attendait sa révocation pour le lendemain, recevait un télégramme de service l'informant qu'il était nommé au grade de chevalier dans l'ordre impérial et royal de François-Joseph, et cela sur décision directe du souverain. L'ordre stipulait que l'empereur « avait pu se rendre compte personnellement de l'exactitude et de la discipline que le chef de gare apportait dans ses fonctions délicates et comportant une si grande part de responsabilité ».

Le chef de gare, semble-t-il, étant donnés le caractère et les habitudes de François-Joseph, avait eu simplement la chance, d'abord que l'empereur ait trouvé, sur le parcours de Mürzzuschlag à Vienne, une décisive leçon de choses, ensuite que la scène se fût passée en public.

Il aimait, en effet, à étonner les foules. Longtemps, en chassant seul, sans garde et sans suite, — car il était trop bon chasseur pour affectionner les tueries officielles auxquelles, la plupart du temps, il n'assistait pas, — il se plut à jouer le personnage d'Haroun-al-Raschid. Il se promenait en chasseur, au milieu de paysans, d'ouvriers, de pâtres, de

bûcherons, se faisait passer pour un garde, causait avec eux en langage vulgaire et même argotique, heurtait son verre contre le leur et, brusquement, éblouissait les pauvres gens en révélant sa qualité.

Ce jour-là, avec la décoration du chef de gare, Haroun-al-Raschid, une fois de plus, et différemment, venait d'éblouir la foule.

Avec la chasse, nous l'avons dit, — et aussi avec les exercices militaires, qui représentent ses joies les plus complètes — le théâtre fut la distraction préférée de François-Joseph. A vrai dire, il ne marqua jamais de goût bien défini pour un genre ou pour un autre. Il semble cependant que les comédies françaises — celles de Scribe et de Pailleron surtout — l'aient touché plus et mieux que les ouvrages allemands. Nulle scène allemande, en effet, n'a joué autant de pièces françaises que le théâtre impérial, ou Burgtheater, pour l'appeler par son nom.

Mais si François-Joseph, en dehors des ouvrages français, ne montre point de goût particulier, il témoigna, en revanche, d'agressives répugnances. C'est ainsi que les grands classiques allemands et, entre autres, Schiller le révolutionnaire, n'ont point trouvé grâce devant la critique impériale. Même Grillparzer, le plus grand poète dramatique de l'Autriche, fut longtemps banni, de façon systématique, et par ordre impérial, du Burgtheater. Il est vrai que, dans *Bruderzwizt im Hause Habsburg*, pièce historique qui traite de la vie de l'empereur Rodolphe, il ne s'était pas montré tendre pour les ancêtres de François-Joseph. L'empereur ne le lui pardonna jamais.

Aujourd'hui le Burgtheater est dirigé par un des pionniers les plus libéraux de l'art dramatique, en Allemagne : le Dr Paul Schlenther. Malgré cela, la volonté intransigeante de François-Joseph pèse sur le théâtre d'Empire, et les grands modernes, dès qu'ils choisissent un sujet réaliste ou — *horribile dictu!* — social, en sont brutalement exclus. Ainsi, *Die*

Sklavin, — *Une esclave* — de Ludwig Fulda, traitant des aspirations de la femme moderne et de l'amour libre, fut interdite, au Burgtheater, par ordre exprès de l'empereur, après la première représentation. Le même sort advint, en 1904, à la dernière pièce de Gerhardt Hauptmann, l'auteur des *Tisserands* et de l'*Ascension de Hannelle Mattern*, que tous les Parisiens ont applaudi sur les planches du théâtre Antoine.

Ce ne sont là que deux exemples pris parmi toute une série d'interdictions plus réactionnaires et plus mesquines les unes que les autres et qui ont amené le public à donner un sobriquet significatif au Burgtheater. On l'appelle, à Vienne, *Komtessentheater*, mot dont la traduction littérale ne signifierait rien pour nous, mais qui représente, dans son intention, quelque chose comme théâtre pour jeunes filles du monde ou, si l'on préfère, théâtre blanc.

Et quand on songe que ce théâtre blanc est le théâtre de l'empereur !...

Cet homme libertin, jouisseur, débauché même, exerce lui-même cette censure rigoureuse et qui n'a rien à voir avec l'Anastasie viennoise, laquelle, très dure pourtant, mais infiniment moins sévère que le prude François-Joseph, agit sur tous les théâtres de la capitale autrichienne, à l'exclusion absolue du théâtre impérial.

Le Burgtheater a bien un directeur et un intendant. On les choisit même — le nom du Dr Schlenther en constitue un sûr témoignage — très libéraux et très littéraires. Il n'en est pas moins vrai que les convictions artistiques de ces hautes personnalités doivent disparaître devant la volonté de l'empereur. Celui-ci, d'ailleurs, considère intendants et directeurs de tous les théâtres impériaux, qu'il s'agisse du Burgtheater, de l'Opéra de Vienne, de l'Opéra de Buda-Pest ou du Théâtre-National de la même ville, comme des employés à sa solde, et rien de plus.

Un de ces théâtres, le Burgtheater, dont les frais d'entretien sont prélevés sur la cassette impériale, se trouve régi

par un règlement qui n'est point sans rapport avec celui qui gouverne la Comédie-Française, à ceci près, toutefois, que les artistes n'y sont point groupés en société. Mais, sinon au point de vue de leurs droits, — dont le souverain n'a cure, — du moins quant aux devoirs qu'on leur impose, les comédiens ordinaires de S. M. François-Joseph sont très voisins des comédiens ordinaires de la troisième République. Les artistes du Burgtheater sont divisés en deux catégories : stagiaires et pensionnaires. Les stagiaires signent un contrat de durée limitée. Les pensionnaires s'engagent pour la vie. C'est l'empereur seul qui, en audience spéciale, peut les délier de leur contrat et, encore, à la condition expresse qu'ils ne joueront point sur une autre scène viennoise. François-Joseph s'est intéressé passionnément au Burgtheater. Cette scène, il y a encore une quinzaine d'années était installée dans une aile même de la Hofburg. Le plus grand nombre des liaisons amoureuses de François-Joseph — et on en compte une quantité fort respectable ! — furent conclues avec des artistes du théâtre impérial. Une surtout, une qui dure toujours, domina sa vie : ce fut sa liaison avec Mme Katharina Schratt, artiste remarquable et qui sut, fait mal vraisemblable, retenir le souverain.

Un fait remarquable, pour un homme à femmes, tel que le fut François-Joseph, c'est qu'il ne s'est jamais occupé du corps de ballet. L'Opéra de Vienne, pourtant, a compté de bien jolies ballerines. Jamais l'une d'elles, jamais aucune danseuse ne fut, même en passant, la maîtresse de l'empereur. Comme, en outre, la musique sérieuse le passionne aussi peu que possible, il s'occupe à peine de l'Opéra.

Quand, de temps à autre, l'empereur, jadis, fréquentait le Hofoperntheater il aimait à voir de jolies filles en scène. Et c'est peut-être à raison de mécontentements... esthétiques qu'il délaissa l'Opéra viennois. Dans le cercle de ses intimes, il témoigna maintes fois du désagrément qu'il éprouvait à voir la célèbre cantatrice Wild. Sans doute elle avait une voix superbe, sans doute c'était une incomparable artiste. Mais

elle était exagérément grosse et beaucoup plus près de la laideur que de la beauté. Aussi François-Joseph ne comprenait-il point que le public l'acclamât.

En dehors des théâtres impériaux, où l'empereur a sa grande loge de cour et une petite loge personnelle, tout près de la scène, le souverain fréquentait fort au Theater an der Wien, salle célèbre dans l'histoire de l'opérette viennoise et où furent créées toutes les opérettes de Strauss. Pendant les trente premières années du règne de François-Joseph, le Theater an der Wien réunissait une collection de divettes *di primo cartello*, tant au point de vue du talent que de la beauté et de la perfection des formes. Or, toutes, à de très rares exceptions près, purent se vanter d'avoir obtenu de telles faveurs, que le Theater an der Wien aurait pu ajouter, à ses titres de gloire, celui de fournisseur de l'alcôve impériale. Une d'entre elles, surtout, Marie Geistinger, aussi facilement prodigue de ses faveurs que l'empereur lui-même, ce qui ne l'empêcha point — bien au contraire — d'être l'idole du public viennois devant qui elle interpréta et créa les principaux rôles des opérettes d'Offenbach, de Strauss et de Suppé, Marie Geistinger, d'un esprit vif, primesautier et hardi, ne se gênait guère pour raconter entre amis — et Vienne n'ignore pas qu'ils furent innombrables — les scènes les plus intimes qu'elle avait jouées, hors du Theater an der Wien, en compagnie de l'empereur.

On peut donc se rendre compte que ce que préférait l'empereur dans le théâtre comme dans la chasse — tandis que la triste Elisabeth pleurait plus que de raison dans un appartement déserté par l'époux volage — c'étaient des jouissances physiques et brutales. Il s'armait d'un fusil comme il s'armait d'une lorgnette, dans le but de faire une belle chasse. Et souvent, après une battue particulièrement heureuse, il lui arriva de revenir à Vienne, de passer la soirée au Burgtheater ou au Theater an der Wien et de terminer la journée en inscrivant quelque pièce de choix « au tableau » de cette chasse d'un autre genre...

Phot. Le Cadre.

L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH, D'APRÈS WINTERHALTER

CHAPITRE VII

LA FUITE D'ELISABETH

Etendue sur une chaise longue, près de la fenêtre de sa chambre, Elisabeth avait laissé tomber de ses mains le livre qu'elle lisait et la tête abandonnée sur les coussins, les yeux lointains, évoquait du rêve dans le paysage d'automne que le soleil, tombé sous l'horizon, enveloppait d'une clarté molle et diffuse. Les hautes futaies du parc de Laxenbourg, ouatées de brumes pâles, s'enlevaient en masses incertaines sur l'or atténué du ciel. Un grand silence planait, les oiseaux, dans le soir, laissaient reposer les notes claires de leurs voix, et un léger filet d'eau, en pleurant doucement dans une vasque, devenait un grand tumulte parmi la torpeur des choses.

Un coup discret fut frappé à la porte, si discret qu'Elisabeth appliquée à l'audition incertaine des mille bruits du silence, ne l'entendit pas. On frappa plus fort. Surprise, inquiète aussi, car ce heurt la troublait dans son rêve, Elisabeth allait répondre, quand le vantail tourna sur ses gonds livrant passage, contrairement aux règles de l'étiquette, à l'archiduchesse-mère.

Elisabeth se levait. D'un signe, tout en refermant la porte, l'archiduchesse Sophie signifia à sa bru qu'il était inutile qu'elle se dérangeât. Elle prit un siège, l'approcha de la chaise longue de l'impératrice, s'assit et déclara nettement :

— Je viens, ma fille, causer amicalement avec vous de choses graves.

Obscurément Elisabeth avait senti qu'un combat s'engageait. Mais, bien résolue, cette fois, à tenir tête à la terrible archiduchesse, elle dit, avec, seulement, un tremblement imperceptible dans la voix :

— Je vous écoute, ma mère, de quoi s'agit-il ?

— Voulez-vous me permettre de prendre les choses au début ?

— Je suis à vos ordres.

— Soyez tranquille ; je n'abuserai pas. Donc, voici : après avoir donné naissance à deux filles, la petite Sophie, que nous eûmes la douleur de perdre, et l'archiduchesse Gisèle, âgée aujourd'hui de deux ans et demi...

— Deux ans et trois mois.

— ... Vous avez, enfin, donné le jour à un fils...

— L'archiduc Rodolphe, né, dans ce palais, le 21 août 1858, c'est-à-dire depuis cinquante-quatre jours...

— Vous comptez fort bien ma fille...

Elle avait dit ces mots d'un ton doucereux ; elle ajouta, la voix devenue brusquement cassante :

— Il est regrettable seulement, que, calculant si bien, vous raisonniez si mal.

Elisabeth se dressait, la main crispée sur le dossier de sa chaise longue. Elle déclara contenant l'éclat de sa colère :

— Je ne vous comprends pas, Madame. Que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci : vous avez eu cet après-midi une entrevue avec l'empereur et vous avez obtenu de lui que l'éducation de votre fils vous serait personnellement confiée ?

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, je m'y oppose.

— Mais, Madame, c'est mon fils.

A son tour, l'archiduchesse Sophie s'était dressée :

— Ce n'est pas « votre » fils, c'est l'héritier du trône.

Les deux femmes, toutes droites, face à face, se regardaient au fond des yeux, dont elles devinaient la double hostilité, dans la nuit venue.

— Ainsi, Madame, disait Elisabeth rompant brusquement le rude silence, vous me refusez le droit sacré qu'on respecte chez la dernière des femmes du peuple ? Celle-là guide les premiers pas et les premières pensées de son enfant, et moi...

— Vous, parce que vous êtes impératrice, vous ne pouvez le faire. C'est bien cela. Et puis, ma fille, il faut que je vous le dise, vos idées... libérales seraient néfastes à celui qui, demain, devra monter sur le trône des Habsbourg. Il faut que la tradition soit perpétuée et vos fâcheuses tendances ne sauraient la maintenir dans l'esprit de votre enfant. Aussi, l'ai-je fermement décidé, vous n'élèverez pas votre fils.

— L'empereur, pourtant, m'y autorise.

— Et moi, je ne le veux pas.

Elisabeth s'était laissé tomber sur un fauteuil, les mains croisées entre les genoux, la tête basse, les yeux mouillés de larmes, elle disait :

— Je sais, Madame, quelle est votre influence sur mon mari, je la connais, hélas ! pour l'avoir douloureusement éprouvée. Je ne lutte donc pas, Madame, vous le voyez, je supplie, et, vous le voyez aussi, pour la première fois, devant vous, je m'abaisse jusqu'aux larmes.

— Je sais que vous me haïssez.

— Que vous importe, puisque je m'humilie et que je reconnais votre puissance ? Je ne tenterai plus rien contre vous, Madame, je vous le jure. Mais, je vous en prie, laissez-moi mon enfant, mon cher petit Rodolphe, qui sera la consolation de la vie morne et désolée que vous m'avez créée.

Un rire sec et ironique répondit à cette humble prière.

— Des consolations !... Mais de quoi ? Mais pourquoi ?... Vous devriez être la femme la plus heureuse du monde... Voilà donc votre marotte qui vous reprend, votre marotte de femme incomprise et délaissée? Délaissée, certes, vous mériteriez bien de l'être. Ce serait la juste peine de l'ennui et de la gêne que vous provoquez autour de vous avec votre per-

pétuelle pose de martyre. Allons, quittez cet air d'enterrement, ma fille. Nous sommes seules, ici. Et vous savez bien que ces allures-là ne me touchent guère.

— Vous avez raison, Madame. J'avais pensé un moment qu'une mère pouvait s'adresser, sans crainte, à une autre mère, que peut-être, si éloignées l'une de l'autre que nous fussions, nous allions trouver, dans la maternité, un terrain d'entente. J'avais oublié que votre furieux égoïsme domine tout autre sentiment.

— Ma fille, vous m'insultez.

— Soit. Mais du moins, puisque j'ai la douloureuse occasion de vous dire ce que je pense, j'irai jusqu'au bout, bien qu'il m'en doive coûter.

Et Elisabeth parla. Elle reprocha à l'archiduchesse Sophie la façon abominable dont elle avait élevé son fils et, à la grande indignation de celle-ci, montra une clairvoyance telle que l'archiduchesse-mère en fut effrayée. Il lui semblait que c'était sa conscience qui lui criait ses crimes de lèse-maternité. Aussi, s'étant reprise, coupa-t-elle court à ce réquisitoire en quittant la chambre dont elle referma violemment la porte derrière elle.

Directement, elle se rendit au cabinet de l'empereur et lui raconta, dans une vive agitation, la dernière partie de la scène qu'elle venait d'avoir avec Elisabeth. Bien entendu, elle la rapporta à sa manière, c'est-à-dire en proclamant que la jeune femme avait accusé l'empereur, en termes violents, d'être un mauvais époux et un mauvais souverain et que ses accusations s'étaient manifestées avec force renfort d'insultes à son adresse, à elle, l'archiduchesse-mère. Elle monta si bien son fils contre la malheureuse Elisabeth que, le soir même, l'empereur retirait à sa femme la parole qu'il lui avait donnée et confiait, peu de jours plus tard, le petit archiduc Rodolphe et sa nourrice à une gouvernante choisie par l'archiduchesse Sophie, laquelle, plus tard, poursuivant la mise en œuvre de la méthode employée pour l'éducation de son fils, devait donner au jeune prince, en manière de maréchal

de la cour, le comte Bombelles, fils et digne continuateur du Bombelles qui avait élevé François-Joseph.

On comprendra le désespoir — l'impuissant désespoir — de la pauvre Elisabeth, quand on saura qu'elle avait reporté toutes ses facultés d'aimer sur son fils. Elle avait bien une fille, l'archiduchesse Gisèle, mais, fait étrange chez une créature qui possédait de si grandes qualités affectives, Elisabeth n'aimait point sa fille. On peut même dire que, jamais, elle ne l'aima.

Elisabeth, quand disparut dans la tombe le petit cercueil, tout couvert de roses blanches, de sa première née, avait éprouvé la sensation d'un vide si profond qu'il lui sembla qu'elle n'y pourrait plus retrouver son cœur. La naissance d'une seconde fille — cette fois encore elle avait espéré un fils — lui devint une nouvelle désillusion et ne réussit pas à lui faire retrouver ses facultés de tendresse. Elisabeth continua de pleurer la petite Sophie, morte, et n'aperçut point à côté d'elle le sourire, bien vivant, de la petite Gisèle. La pauvre enfant, qui n'avait point pénétré dans la vie par la porte des caresses, ouverte plus tard à son frère Rodolphe, et, plus tard, encore, à sa sœur, Marie-Valérie, demeura toujours en marge du cœur de sa mère.

La naissance de Rodolphe, au contraire, tira complètement Elisabeth de sa tristesse et, d'un seul coup, la remonta sur le pavois de l'allégresse maternelle.

Cette fois, c'était un fils, le fils tant désiré. Sans doute, elle ne pensa point que la naissance de cet enfant mâle allait lui ramener François-Joseph, mais il lui vint une fierté, une fierté profonde et douce, d'avoir mis au monde l'être qui accéderait au trône impérial et royal d'Autriche-Hongrie et régnerait sur un grand peuple. Elle ne pensa plus qu'à peine au petit cercueil blanc. Elle oublia presque qu'elle avait pleuré sur la tombe de son cœur. La fille morte, le mari détaché d'elle, elle ne les apercevait plus qu'à la lueur de lointains souvenirs. Elle avait un fils. Ce fils serait empereur.

Il allait lui donner toutes les joies d'amour, toutes les joies de fierté.

Seulement cet empereur-là — et elle connaissait l'influence que les mères peuvent exercer sur les souverains comme sur les autres hommes !... — elle le voulait, par elle, sa mère, bon, loyal et juste. Avec quelle ardeur, après lui avoir donné le jour, elle allait s'employer à donner une conscience à son enfant !... Toute sa vie recommençait : du moment où son fils était né, elle naissait, enfin, elle-même au bonheur.

Elle comptait seulement sans sa belle-mère, qui, cruellement, devait lui arracher la pensée de son enfant comme déjà, elle lui avait enlevé le cœur de son mari.

Et dans la nuit, tombée sur les hautes futaies du parc de Laxenbourg, elle pleura les larmes les plus amères peut-être, qu'elle eût jamais versées dans le cours de son existence meurtrie...

Les conséquences de l'éducation néfaste que l'archiduchesse mère fit donner au fils d'Elisabeth, on les connaît. On sait la fin tragiquement volontaire de l'archiduc Rodolphe, à Mayerling, on n'ignore pas davantage dans quels débordements le faible prince vécut. Tout cela, plus tard, au lieu de le reprocher à l'archiduchesse Sophie, on l'imputa à l'impératrice. Il ne manqua point de gens pour déclarer, à la campagne, à la ville et à la cour, que si la souveraine s'était occupée de l'éducation de son enfant, le drame ne se serait point produit, à l'issue d'une existence manquée. Comme bien on pense, Elisabeth fut atteinte, très certainement, par ces propos, car son entourage s'employa tant qu'elle vécut à lui torturer la pensée et le cœur. Du moins ne s'en aperçut-on jamais. Les pires allusions ne lui arrachèrent pas une plainte, et, lorsque la mort terrible de son enfant le plus cher vint l'écarteler vive, elle n'eut que des paroles de consolation pour son mari, à qui, pourtant, elle aurait si bien pu retourner les accusations odieuses que l'on dirigeait contre elle.

Mais nous sommes encore loin, fort loin de cette période

dramatique, qui révéla tant de grandeur d'âme et de généreux stoïcisme chez la fille du duc Maximilien en Bavière.

Pour l'instant, Elisabeth nous apparaît seulement comme une pauvre petite femme, soulevée sous le joug, pour retomber bientôt, brisée par le trop rude effort. Elle n'attendait plus rien de la vie matrimoniale, mais comme sa pensée, depuis le jour de mai où elle avait rencontré François-Joseph dans le parc de Possenhofen, était sevrée de tout roman d'amour, elle aimait encore, tout au fond d'elle-même, le mari qui la faisait tant souffrir. L'année 1859, qui vit la campagne d'Italie, au cours de laquelle l'Autriche devait perdre la Lombardie, une de ses plus belles provinces, fit monter un regain de tendresse et de pitié dans la prairie désolée de son cœur.

François-Joseph, qui affectionnait fort son pays et montrait, on le sait, un goût particulier pour le métier des armes, s'en fut guerroyer avec ses troupes et, sans souci du prix de son existence, risqua sa vie avec une simple et glorieuse intrépidité. Combien de fois, Elisabeth, confinée au fond de la Hofburg, ne trembla-t-elle point devant les visions de la guerre qui lui montraient son mari intrépide jusqu'à la témérité ! Et, très fort, dans une palpitation où se mêlaient la crainte et l'admiration et tout le renouveau de son ancienne offrande, son cœur douloureux bondissait dans sa poitrine.

Un jour, surtout, elle crut défaillir quand elle apprit que la veille, au cours d'un des plus sanglants combats de la campagne d'Italie, François-Joseph s'était mis à la tête d'un bataillon de chasseurs, qu'il avait entraînés dans une charge triomphale avec ces simples mots :

— En avant, mes braves ; moi aussi j'ai à perdre une femme et des enfants...

Vraiment ce jour-là, tremblante et joyeuse à la fois, elle pensa presque trouver, à l'issue de la guerre, un mari repentant et qui lui reviendrait. Aussi, comme, plus tard, elle devait pleurer avec lui la perte de leur fils, se fit-elle consola-

trice et tendre quand il revint et tenta de panser, dans la fierté impériale, le reflet de la blessure qu'avait reçue la patrie.

Sa dernière illusion, son retour d'illusion, plutôt, ne devait pas résister à l'inconsciente férocité que déployait François-Joseph dès que son instinct et son désir se trouvaient en jeu. Pourquoi cette aventure amoureuse devait-elle laisser Elisabeth, plus que les histoires précédentes — souvent même plus brutales — pantelante et brisée ?... C'est, sans doute, que la déception devenait double pour ce qu'elle abîmait une espérance de fraîche date élevée sur les cendres des espoirs consumés de jadis. Et puis le cœur n'est point capable d'une éternelle résistance. La souffrance ne lui fait point des muscles : elle les lui brise, sous des coups trop souvent répétés. Le cœur d'Elisabeth était à bout de forces : il se déchira...

C'est en 1860, alors que la blonde souveraine, dans toute la lumière de son éclatante beauté, venait d'atteindre ses vingt-trois ans, qu'un événement sentimental se produisit, qui ouvrit pour la jeune femme une période de dégoût si définitif que, non divorcée devant la loi des hommes, elle le devint, du moins, devant la loi de sa volonté.

A cette époque, — quelques semaines après le retour de l'empereur, retour qui se manifestait au milieu de troubles intérieurs particulièrement violents, — Vienne vit débuter, au Burgtheater, une actrice, Mme Roll, qui arrivait de province, que personne ne connaissait et qui ne s'imposait point davantage par son talent. Seulement elle était radieusement et complètement belle, autant de corps que de visage. Il semblait difficile de rencontrer une beauté plus merveilleusement accomplie. Ce qui surprenait le plus la capitale autrichienne, c'est que personne ne pouvait découvrir le puissant protecteur qui imposait cette jolie femme sur la scène du théâtre impérial. Evidemment, on avait bien parlé de l'empereur, mais aucune apparence de réalité n'était venue confirmer ce soupçon. Et puis le souverain semblait si affecté de

Phot Le Cadre.

L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH, D'APRÈS WINTERHALTER

la perte de la Lombardie, il se débattait, en outre, dans des troubles d'ordre si graves qu'on ne pouvait point s'arrêter à l'idée que d'aussi frivoles préoccupations l'agitassent.

On continua donc à chercher. Pendant la saison d'hiver de 1860-1861, ce fut la question des salons : « Qui était le protecteur de Mme Roll ? » C'était le « As-tu vu Lambert ? » de Vienne. On s'abordait en soirée, au restaurant, dans la rue par cette question promue à la dignité de scie nationale : « Le connaît-on ? » Mais « on » ne le connaissait toujours point. Le temps des vacances arriva. On apprit que la belle comédienne villégiaturait à Ischl, où résidaient l'empereur et la famille impériale. On se réjouit fort du choix que venait de faire Mme Roll. Ischl est une résidence mondaine de peu d'étendue et dans laquelle tout le monde se connaît. Il devenait donc difficile que la vie intime de Mme Roll échappât au réseau d'informations tissé patiemment autour d'elle. Elle n'échappa point longtemps, en effet. Moins d'une semaine s'était écoulée qu'on apprenait, enfin, parmi la stupéfaction générale, le nom du mystérieux personnage, de l'amoureux-fantôme. On ne dit point le nom : l'étonnement fut tel qu'on le cria. On le cria même si fort que l'écho en retentit jusque dans la chambre close de l'impératrice : le protecteur de Mme Roll, c'était l'empereur.

Sans doute, comme nous l'avons dit, le cœur d'Elisabeth était à bout de résistance, sa volonté à bout de résignation. Elle souffrit si fort que, elle aussi, elle cria. Sans plus tarder, elle s'en fut trouver son mari et lui déclara qu'il devait choisir entre elle et Mme Roll. Si Mme Roll ne quittait pas Ischl dans les vingt-quatre heures, la souveraine laisserait la place à la favorite.

Les passions de François-Joseph, à cette époque où il n'avait pas encore rencontré la femme, — Mme Schratt, — qui devait le fixer, ne poussaient point leurs racines à une telle profondeur qu'elles ne fussent susceptibles de transplantation. Le mari sembla donc céder à la femme courroucée et, le lendemain même, Mme Roll disparaissait de la

ville impériale. Il convient d'ajouter qu'elle ne s'installait pas assez loin pour que l'empereur ne pût lui rendre couramment de tendres visites. Elisabeth ne fut point dupe du subterfuge. Elle ne revint pas, toutefois, sur ce pénible sujet. Elle attendait, avec la patience entêtée que provoque une idée fixe, qu'une occasion nouvelle, où elle n'aurait point, comme ici, le rôle ridicule, lui permît d'affirmer hautement son divorce volontaire d'avec son mari.

Cette occasion, recherchée par l'impératrice, ne devait point tarder à s'offrir. Elle survint au mois de novembre de cette même année 1861.

François-Joseph, certain matin, quittait Vienne, avec quelques gentilshommes de la cour, à destination de Mürzzuschlag, où il devait chasser. La rentrée se trouvait fixée, ainsi que cela se pratiquait d'ordinaire, au soir du même jour, à la suite de la petite orgie traditionnelle dans laquelle des dames, requises spécialement à Vienne, donnaient la réplique aux buveurs impériaux. Le soir tomba. François-Joseph ne revint pas. Le lendemain, à la fin de l'après-midi, les chasseurs impériaux débarquèrent à la Südbahnhof de Vienne, mais l'empereur ne figurait point parmi eux. On donnait des raisons vagues : François-Joseph, fatigué, suivant les uns, souffrant suivant les autres, demeurait un jour de plus au pavillon de Mürzzuschlag pour s'y reposer et se remettre. Un courtisan se montra moins discret que ses compagnons. Après le repas, en tête à tête avec sa femme, fraîchement épousée, la comtesse de K..., il ne résista point au désir de satisfaire la curiosité de la jolie personne qui le questionnait audacieusement.

Voici ce qui s'était passé. En cours de chasse, l'empereur avait rencontré une petite paysanne, — un joli fruit vert, — toute menue, toute fine, quinze ans à peine, et faite à damner un saint. Bien entendu, François-Joseph résistait mal au désir que cette enfant provoquait en lui. Il s'était approché, avait tenu, à la fillette, de galants propos et, comme celle-ci se refusait à les écouter davantage, François-Joseph la faisai

enlever et conduire au pavillon de chasse, où on l'enfermait. Le soir, on avait tout essayé pour apprivoiser la sauvageonne. Amabilités, gentillesses, cadeaux, champagne, rien ne la réduisit. La petite connaissait mal son histoire et prétendait ne point souscrire au droit du seigneur. Le lendemain, de force, l'empereur parvenait à ses fins et priait les courtisans de regagner Vienne sans lui, car il prétendait consacrer vingt-quatre heures à « consoler » l'enfant.

Dès qu'elle fut en possession de ce « potin » de haut choix, la comtesse de K... gagna les appartements de l'impératrice où, ainsi que l'étiquette l'y obligeait, Elisabeth offrait le thé, chaque soir, aux dames de sa cour. Dame d'honneur, la jeune comtesse de K... y possédait naturellement ses entrées. La jolie petite écervelée avait juré à son mari de ne rien révéler de ce qu'il lui apprenait. Mais, confier un secret n'est-ce point donner l'exemple de l'indiscrétion ?... Et Mme de K... suivit ponctuellement l'exemple que venait de lui donner son mari.

Au centre d'un groupe qu'elle s'arrangea pour former non loin de l'impératrice, elle rapporta, en l'enjolivant, la scabreuse anecdote, parmi les rires étouffés et les exclamations retenues de ses frivoles amies. Elle fit si bien que la souveraine, qui devisait dans un cercle voisin, ne perdit pas un mot du récit. La petite comtesse escomptait une protestation, un cri et — que savait-on ? — peut-être, joie suprême, une syncope de la souveraine. Elisabeth pâlit imperceptiblement. Ce fut tout. Quand le récit scandaleux fut achevé, elle s'approcha de la comtesse de K..., s'entretint avec elle de choses indifférentes et finit par déclarer, sur le ton le plus naturel du monde :

— Vous m'excuserez, mesdames, d'abréger quelque peu la durée de ma réception, ce soir, mais je me sens fatiguée et je désire prendre du repos.

Le baise-main eut lieu, comme de coutume, et les doigts de l'impératrice ne tremblèrent pas sous les lèvres de la comtesse de K... Mais à peine la [illegible] fut-elle retombée sur

la dernière invitée que la souveraine, la voix changée, les yeux brusquement cernés sous l'impression d'une violente angoisse appela la vieille nourrice qui l'avait élevée et qu'elle avait amenée de Possenhofen.

— Prends un sac de voyage, lui dit-elle, mets-y les objets les plus indispensables et tiens-toi prête à sortir. Nous partons.

— Ce soir ?

— Ce soir.

— Pour... longtemps ?

— Pour toujours.

— Lisbeth !...

— Va et fais ce que je te dis.

Un quart d'heure plus tard, sans avoir éveillé les soupçons, les deux femmes sortaient de la Hofburg, hélaient une voiture, se faisaient conduire à la gare du Midi et prenaient, au hasard, le premier train qui passait.

Le lendemain seulement, la femme de chambre de la reine avisa l'archiduchesse-mère que l'impératrice n'avait point passé la nuit dans ses appartements. L'archiduchesse Sophie mena une enquête rapide, apprit l'incartade de la comtesse de K..., et, ne doutant point que la « petite oie bavaroise » se fût enfuie, avertit sans retard le chef de la police. Une heure ne s'était pas écoulée que l'archiduchesse Sophie apprenait le départ de l'impératrice, par la voie de la Südbahn, soit pour le château de Miramare, soit pour prendre, à Trieste, où mouillait le yacht impérial, une direction plus lointaine. Une dépêche fut lancée sur Trieste afin d'interrompre à tout prix le voyage de l'impératrice et d'empêcher le yacht de prendre la mer. En même temps on chauffait un train spécial, qui emmenait, vers Trieste, un haut fonctionnaire de la cour. C'est bien là que se trouvait l'impératrice. Immédiatement, elle avait voulu monter à bord et partir pour n'importe quelle exotique destination. Prévenu, le commandant prétextait une avarie légère dans la machinerie pour gagner

une journée, ainsi que l'archiduchesse-mère le lui prescrivait.

C'est à bord, pourtant, que, dans le port de Trieste, le fonctionnaire de la Hofburg trouva l'impératrice. Que se passa-t-il entre elle et lui ? La chronique demeure muette sur ce point. Il est probable qu'il tenta de la détourner de sa décision en lui montrant quel scandale allait rejaillir jusque sur elle — surtout sur elle qui ne serait pas là pour se défendre — d'une telle aventure. Si ces propos furent tenus, comme on peut le supposer, ils durent mal toucher une femme convaincue de son bon droit et dédaigneuse, autant qu'elle l'était, du qu'en dira-t-on. Il semblerait plutôt qu'elle craignît que l'on imputât sa fuite à la crainte d'une explication avec son mari et avec sa belle-mère.

Bref, le lendemain, sans qu'on eût ébruité son départ, elle rentrait à la Hofburg. Une scène terrible se déroula entre les trois personnages du drame : le mari, la femme, la belle-mère. On affirme que François-Joseph, reconnaissant ses torts, mais craignant surtout le scandale, se traîna aux genoux d'Elisabeth, implorant peureusement son pardon et, comme un enfant, promettant qu'il ne recommencerait plus. Même, dit-on, il osa, pour la première fois, affronter la colère de sa mère, lui reprochant sa dureté, son injustice envers Elisabeth, et s'accusant, lui-même, de faiblesse et de lâcheté. Rien ne put ébranler la ferme résolution d'Elisabeth. Tout ce qu'elle consentit fut que l'on donnât une apparence officielle à son départ, car elle se refusait, à présent, même à jouer le rôle d'impératrice devant une cour qu'elle méprisait autant que celle-ci l'avait martyrisée.

Dans la nuit même, un médecin de grand renom, professeur à la Faculté de Vienne, le Dr Skoda, fut appelé à la Hofburg. Malgré la répugnance qu'il montrait pour l'exécution de la volonté impériale et malgré la résistance qu'il lui opposa, il se décida, après une longue discussion, à signer un bulletin de santé déclarant que l'impératrice, atteinte

d'une affection pulmonaire, devait quitter Vienne au plus tôt pour un pays moins rigoureux dans son climat.

Le lendemain même, Elisabeth, accompagnée à la gare par les hauts dignitaires de la cour, quittait sa capitale, pour gagner Anvers où un yacht l'attendait, sous pression, prêt à la conduire vers le soleil des îles Madère. Dans le train impérial, François-Joseph monta avec l'impératrice. Il ne devait la quitter qu'à Bamberg, en Bavière.

Quand il eut pris congé d'elle, Elisabeth colla son front contre la vitre et regarda passer, dans la nuit tombante, un paysage d'automne tout ouaté par les brumes du couchant. C'étaient les forêts de Bavière, des forêts toutes pareilles à celle de Possenhofen, à cette forêt qui avait vu naître son rêve, aujourd'hui brisé, et qui défilaient devant elle par un crépuscule d'automne, tout semblable au soir de Laxenburg qui lui avait vu prendre son enfant.

Et tandis que, respectueuse du silence de la triste fille qu'elle avait élevée, la vieille nourrice se tenait immobile dans un angle du wagon-salon, l'impératrice d'Autriche, reine de Hongrie, doucement, tout doucement, avec dans la gorge d'imperceptibles sanglots, pleura sur sa vie perdue...

CHAPITRE VIII

L'IMPÉRATRICE ERRANTE

— A moins de rechercher la mort, Madame, je ne pense point que personne, à présent, tente jamais de monter ce cheval vicieux que je conserve uniquement à titre de curiosité.

— Qui sait ?... En tous les cas, mon cher comte, souvenez-vous que je tiens à voir de près ce sujet remarquable et que, demain, à deux heures, je me rendrai à votre haras.

— Je n'aurais garde d'oublier une aussi aimable promesse, Madame, et je n'ai pas besoin de dire que Votre Majesté sera la bienvenue.

Derrière le dos de l'impératrice Elisabeth, assise dans la salle à manger de son château préféré — le château de Gœdœllœ, en Hongrie, — la dame de compagnie de la souveraine télégraphiait au comte Festetics qu'il eût à cesser une telle conversation. Plusieurs fois, le comte avait tenté d'arrêter son récit, — dans lequel il était question d'un cheval de trois ans qu'il possédait et qui non seulement avait fendu la tête à un cavalier, mais encore tué, d'un coup de pied, un valet d'écurie qui avait eu l'audace de l'approcher, — l'impératrice, à chaque interruption, s'était arrangée de telle sorte que le comte Festetics, un grand propriétaire de haras du voisinage, avait dû poursuivre la narration des exploits de l'indomptable animal, que personne, jusqu'à ce

jour, n'avait pu monter ni même seller, sans courir le risque de laisser sa vie dans l'entreprise.

On était alors à la fin de l'été de 1863. Il y avait donc près de deux ans que, par un après-midi d'automne, Elisabeth d'Autriche quittait la Hofburg dans l'intention de n'y plus jamais revenir. Et, de fait, on ne l'y revit guère, sauf dans la seconde partie de l'année 1867, temps où elle reprit même la vie matrimoniale, puisque le 31 juillet 1868, à Ischl, elle donnait naissance à son quatrième et dernier enfant — sa troisième fille — l'archiduchesse Marie-Valérie. Mais ce fut là un intermède seulement — un long intermède il est vrai — parmi les étapes de sa vie, qui fut véritablement celle d'une impératrice errante et désolée.

En quittant Vienne, elle gagna Madère où elle demeura peu. Vite dégoûtée des paysages, car l'ennui était en elle et non dans ce qui l'entourait, elle partait bientôt pour une croisière fantasque sur le yacht impérial, mis à sa disposition. Elle visita les côtes de Norvège, puis mit le cap sur Corfou, en pleine Méditerranée et enfin gagna l'Adriatique et Venise. Là, trouvant à satisfaire ses goûts artistiques, singulièrement accrus au cours de son existence solitaire et vagabonde, elle se fixa pour un temps, et c'est à Venise que, en mai 1862, la trouva François-Joseph, qui venait la chercher, pour sauver ce qui demeurait d'apparences et la ramener à Vienne, temporairement. De fait, elle ne séjourna que peu de jours à la Hofburg. Elle ne s'enfuit pas tout de suite très loin, se contentant de s'organiser un intérieur invraisemblablement luxueux, d'un goût original et raffiné, et de dessiner un parc féerique dans le rendez-vous de chasse de Lainz qu'elle avait adopté, et que jusqu'alors on utilisait surtout pour l'élevage des cerfs et des sangliers. Elle engloutit là, en quelques semaines, des sommes fabuleuses, car, en même temps qu'un besoin continuel de changement, elle avait contracté un effréné désir de dépenses. Quand Lainz fut définitivement installé, elle découvrit que ce château était trop voisin de Vienne et n'eut plus qu'une ambi-

Phot. Hutin.

L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE A UNE FÊTE MILITAIRE ET RELIGIEUSE EN HONGRIE

tion : quitter sa nouvelle résidence pour une autre, — au hasard. Afin d'user ses nerfs, toutefois, en attendant l'exode résolu dans son esprit, elle s'employa à un grand débours de forces physiques. Elle fit d'abord de la gymnastique, au scandale de la cour de Vienne, puis, dans son amour effréné pour les chevaux, exprima la volonté de prendre des leçons de haute-école. Le premier piqueur de la cour, un Français, nommé Gebhardt, fut son professeur, — bien avant qu'elle rencontrât l'écuyère dont elle devait devenir l'amie intime, la fameuse Elisa Renz.

Dans cet art difficile, Gebhardt possédait une renommée européenne. Ce fut sans enthousiasme qu'il se prêta, dans le début, à ce qu'il appelait un « caprice d'amateur ». Il ne devait point tarder à faire amende honorable et à reconnaître, dans son élève, un « sujet » invraisemblablement doué. Non seulement elle parvenait, en très peu de temps, à une perfection que lui eussent enviée maintes écuyères applaudies dans les cirques, mais elle possédait, — c'était un fait, — une influence mystérieuse qui domptait les plus rétifs parmi les animaux. Dans son entourage, à ce moment, on l'appela même « Madame Orphée », afin de témoigner à quel point elle savait plier, sous sa volonté, les chevaux les plus vicieux, et presque par la seule intervention de la parole. Elle devenait si sûre d'elle qu'elle ne redoutait aucun danger. Même on eût dit qu'elle recherchait vraiment les plus évidents périls. Et, maintes fois, apeuré et désolé, son entourage trembla devant les folles équipées qu'elle accomplissait à cheval.

On comprend donc l'émoi que causait à la dame de compagnie d'Elisabeth le récit tentateur du comte Festetics et l'évocation, devant la téméraire centauresse, — devant « Madame Orphée » ! — de ce coursier indomptable... et indompté, de ce coursier qui donnait la mort !...

L'impératrice, alors, ayant quitté son château de Lainz, venait de faire installer une autre résidence, le château de Gœdœllœ, en Hongrie, pays de chevaux et de cavaliers entre

tous, — pays chevaleresque, aussi, et qui, par ce point, encore, séduisait l'imagination hardie et romanesque de la souveraine errante.

Le lendemain du jour où la terrifiante conversation se déroulait dans la salle à manger de Gœdœllœ, l'impératrice à l'heure dite, se présentait au haras du comte Festetics.

Prévenu par un des proches de la souveraine, celui-ci était bien résolu à ne pas lui montrer le fougueux animal. Il se hâtait si peu de la mener aux écuries qu'Elisabeth réclama :

— Eh bien ! nous n'allons pas voir ce terrible coursier ?... Vous savez, mon cher comte, que je suis venue, aujourd'hui, tout exprès pour lui...

— Excusez-moi, madame, mais on va vous l'amener... J'ai jugé inutile de promener Votre Majesté dans les écuries.

— Comme vous voudrez, dit simplement Elisabeth.

On amena le cheval — ou plutôt « un cheval » à l'impératrice.

— C'est là, dit-elle en souriant, ce fameux destrier qui donne la mort à qui ose l'approcher ?

— C'est lui-même, madame.

— Comment se fait-il qu'on ait pu, aujourd'hui seulement, dompter ce farouche animal et l'amener jusqu'ici.

— Je vais vous dire, madame...

— J'entends, j'entends... C'est un mauvais cheval de selle mais c'est un bon courtisan...

Et, comme le propriétaire faisait une figure longue d'une aune, elle ajouta en éclatant de rire :

— Allons, mon cher comte, ne me donnez point en spectacle un si triste visage... Vous feriez un mauvais homme de cour : vous ne savez pas mentir... Menez-moi donc vers le cheval dont, hier, vous m'avez parlé. Cela vaudra mieux...

— Mais, madame...

Elisabeth prit son ton autoritaire et déclara, sans cependant élever la voix :

— Je le veux.

Il n'y avait qu'à s'incliner. Et la petite caravane se mit en marche du côté des écuries.

Sans crainte aucune, résolument et simplement, avec, seulement, une petite lueur inquiétante au fond des yeux, l'impératrice entra dans le box et s'approcha du cheval. L'animal, une bête superbe, nerveuse et frémissante, trembla de tout son corps. Alors, l'impératrice parla. Elle dit des mots doux, d'une voix musicale, et — miracle ! — le cheval ne broncha plus. Même, de la petite main d'Elisabeth, il daigna accepter du sucre.

En quittant le comte Festetics, ce jour-là, elle lui dit, ironique et grave à la fois, car il y avait une vague solennité au fond de sa voix frondeuse :

— Dans une semaine, mon cher comte, je monterai le cheval qui tue tous ses cavaliers.

— Je supplie Votre Majesté de renoncer à son projet. C'est un jeu par trop dangereux...

— Allons donc !... Il tuait aussi ceux qui l'approchaient... Or, je l'ai approché, j'imagine ?

— Certes, madame.

— Je ne pense pourtant pas qu'il m'ait tuée !

A mi-voix, plus pour elle-même que pour ses auditeurs, elle ajouta :

— Et puis, on ne meurt qu'une fois... Et ce ne serait pas une mort banale...

Pendant toute une semaine, quotidiennement, elle revint quelques minutes auprès du cheval. Le huitième jour, elle le sellait de ses propres mains, l'amenait hors de son box, lui faisait quitter l'écurie et, prestement, se mettait en selle. L'animal hennit, secoua la tête, piaffa, se cabra, puis, brusquement, prit le galop. Quand il revint, toujours monté par l'impériale écuyère, qui, tout en parlant, lui caressait l'encolure, le cheval indomptable allait paisiblement au pas.

C'est sur le dos de l'animal dompté qu'elle regagna, ce jour-là, Gœdœllœ, car, fière de sa miraculeuse conquête,

elle avait demandé au comte Festetics de lui donner le terrible destrier.

On aurait pu croire, vraiment, et la petite cour de Gœdœllœ, qui comprenait sa responsabilité, en contractait de la terreur, que l'impératrice recherchait les plus violents dangers, non seulement pour l'émotion qu'ils provoquent, mais encore dans un but inavoué. Il suffisait qu'une chose fût réputée impossible pour que, sans plus tarder, dès que cette réputation venait à sa connaissance, elle la tentât. Telle fut son excursion à la chapelle montagnarde de Mariazell, excursion qui faillit lui coûter la vie.

Mariazell est un point perdu dans les Alpes de Styrie et presque inaccessible. On a élevé, là, jadis, une petite chapelle à quelque Vierge miraculeuse. Les montagnards du pays s'y rendent une fois l'an, en pèlerinage, et à pied, — difficilement. C'est à peine si quelques-uns, à demi impotents, s'y font mener sur le dos de mulets de montagne et accompagnés d'un guide. Jamais un cheval n'y est monté.

Pendant un séjour qu'elle accomplissait dans la région, Elisabeth apprit cette particularité. Le lendemain matin, suivie d'un piqueur chevauchant un mulet, l'impératrice, à la stupéfaction des gens du pays, partait à cheval pour Mariazell. Sur une partie de son tracé, le vague chemin de chèvres qui y conduit emprunte des troncs d'arbres, mal équarris et sans garde-fous, pour traverser un précipice de plusieurs centaines de mètres et au fond duquel gronde un torrent. Malgré la résistance de l'animal, Elisabeth poussa son cheval. Il se prit un pied de derrière entre les deux poutres. Apeuré, troublé déjà par le fracas du torrent, il se cabra. La situation devenait d'autant plus périlleuse que, à raison de l'étroitesse du pont improvisé, Elisabeth ne pouvait sauter à bas de sa monture. A ce moment, elle se sentit enlever violemment de sa selle et transporter sur la rive qu'elle venait de quitter, tandis que le cheval roulait dans le ravin. C'était le valet de pied qui, voyant sa souveraine en danger, l'arrachait ainsi à la mort. Le pauvre homme avait éprouvé une telle émotion

que, l'impératrice déposée par lui sur le sol, il pâlit affreusement et s'évanouit. Ce fut Elisabeth qui, très calme, indifférente qu'elle était aux plus effrayants dangers, donna des soins à son écuyer, — Sancho Pança héroïque de cette belle Mme don Quichotte, et dont le mulet, paisiblement, broutait quelques herbes rares, poussées entre les cailloux du chemin.

Rentrée à Gœdœllœ, à la suite de cette excursion dans les Alpes, et avant d'aller se fixer temporairement en Normandie, la souveraine errante reprit ses travaux de haute-école. Elle les abandonna bientôt pour une raison futile, mais que son inaltérable bonté l'empêcha d'éluder. Pour « travailler », il lui fallait de la musique. A défaut d'orchestre, on se contentait d'un piano. A chaque séance, une dame d'honneur se précipitait pour accompagner les exercices de sa souveraine. La pauvre dame jouait si cruellement faux que l'oreille musicale d'Elisabeth s'en trouvait offensée. Elle aurait pu remplacer, par une autre, la pianiste aux notes injurieuses, mais l'inharmonique personne en eût contracté de la peine... La souveraine préféra donc abandonner son plaisir favori. Elle s'en consola en fréquentant les Czikos. Les Czikos sont des pâtres hongrois, les pâtres d'innombrables troupeaux de chevaux, semblables à ceux que l'on rencontre en Bolivie ou dans les Pampas. Comme les Indiens et les Patagons, les Czikos, pour ramener leurs chevaux, jettent merveilleusement le lasso. Cet exercice passionna l'impératrice et, avec son invraisemblable aptitude d'assimilation, elle ne tarda pas à devenir de première force dans ce difficile exercice.

C'est à ce moment qu'elle quitta la Hongrie pour la Normandie. Elle avait loué, d'un M. Perquer, dans les environs des Petites-Dalles, un chalet confortable — le chalet Sostot — qu'on appelait « le château » dans le pays. Elle y vivait fort retirée, sous le nom de comtesse Hohenembs, et les habitants de la région ignoraient que la dame en noir, qu'ils rencontraient chaque jour à cheval, portât, sur son front pâle, un diadème plus lourd que la lourde couronne d'or de ses

cheveux tressés. Toujours à cause de son étrange témérité, elle faillit ne point revenir de cette région où, en sautant un mur de séparation, dans les champs, son cheval buta et la projeta avec tant de violence sur un sol pierreux qu'elle y demeura évanouie. Des pêcheurs la relevèrent et, sans qu'elle eût repris ses sens, la ramenèrent à ses gens. Les habitants du pays apprirent seulement ce jour-là qui était la dame étrangère qu'ils avaient appris à respecter et que tous les bambins de la côte aimaient, tant elle se montrait douce et tendre, mère privée de son fils, avec les enfants des autres.

Partout, d'ailleurs, où elle apparut, dans son éternelle robe noire, au cours de ses pérégrinations, la « comtesse Hohenembs » a laissé un souvenir de fée bienfaisante. Il n'est point jusqu'aux Arabes, peu disposés pourtant à reconnaître aux femmes d'autres qualités que celles de bêtes à plaisir, qui se laissèrent prendre à son charme mystérieux. En Algérie, où elle séjourna presque longtemps et à différentes reprises, elle s'était acquis une réputation surhumaine parmi les populations indigènes. Les Arabes, qui admiraient l'art incomparable qu'elle possédait de dompter les chevaux, et aussi la perfection avec laquelle elle parlait leur langue, se sentaient en si grande confiance avec Elisabeth — la blanche Elisabeth aux cheveux de soleil — qu'ils avaient contracté l'habitude de la considérer comme une sorte de juge de paix. Par ses manières douces et fermes, par ses propos simples et raisonnés, par la rectitude et la finesse de son jugement, elle arrivait infiniment mieux que quiconque à réconcilier les plaideurs qui venaient lui soumettre leur cas. Le charme que dégageait cette femme exceptionnellement douée était si manifeste qu'elle gagna la confiance d'une race, plus dédaigneuse encore de la femme que les Arabes et, plus que les Arabes, aussi, hostile aux Européens : les Tziganes. Presque tous la connaissaient, sans savoir, pour la plupart, qui elle était réellement, et tous, comme les pêcheurs et les bambins normands, la respectaient et l'aimaient. Elle se plaisait à pénétrer dans les tribus, à aller de

tente en tente et, maintes fois, elle a réglé amicalement des différends qui risquaient d'entraîner de sanglantes complications. Elle-même, dans plusieurs circonstances, a risqué sa vie, et toute autre qu'elle ne serait pas revenue de certaines expéditions qu'elle accomplit en toute sérénité.

L'impératrice, à présent qu'elle n'était plus sous le contrôle de la cour et ne vivait pas davantage sous le despotisme cruel de l'archiduchesse Sophie, pouvait se livrer à tous les sports qui lui convenaient. On sait que la marche — le *footing* — faisait partie de ces exercices naguère prohibés. Or, au cours d'une de ses lointaines excursions dans le fond de la Hongrie, elle se reposait, à l'orée d'un bois, ayant déjà parcouru, à pied, un nombre appréciable de kilomètres. Venant de la forêt, elle entendit des gémissements à peine perceptibles, qui ne tardaient pas à se transformer en cris, puis en véritables hurlements de douleur. Ramassant, dans ses mains, sa courte robe noire, elle courut vers l'endroit d'où provenaient les cris. Dans une clairière, toute une tribu de tziganes étaient assis en demi-cercle, sur le sol, avec, au milieu d'eux, le chef et la « grand'mère de la tribu ».

La « grand'mère », ici, est la plus âgée des femmes de la bande. C'est le seul représentant du sexe faible que l'on respecte, chez les Tziganes, mais son pouvoir, en revanche, se trouve plus élevé que celui du chef même.

Au centre de la clairière, une femme nue, l'échine en sang, se tordait dans les liens qui la fixaient à un arbre. Graves, calmes, solennels, deux hommes, rythmiquement, la flagellaient avec des verges fraîches. Sans réfléchir qu'elle commettait un véritable sacrilège, en se mêlant à un acte de la vie des Tziganes, sans songer davantage que cette audace elle la pouvait payer de son existence, Elisabeth se précipita vers la femme, se mit entre elle et ses bourreaux et, nettement donna l'ordre d'arrêter la sauvage exécution. Tout de suite la « grand'mère », qui connaissait la souveraine, la prit sous sa protection. Elle voulut l'écarter doucement. Mais Elisabeth tint bon et fit si bien qu'elle obtint la grâce de la femme ·

une femme adultère qui subissait la peine qu'infligent toujours les Tziganes aux malheureuses qui, maltraitées chez elles, cherchent ailleurs un peu de consolation ou d'oubli.

La souveraine errante visita également la Grande-Bretagne, où elle comptait de nombreux amis parmi l'aristocratie. Là, encore, c'est un sport qui l'attirait : la chasse au renard. Il lui advint même, au cours de l'une de ces chasses, qui exigent de rudes chevauchées, une aventure au moins pittoresque. Elle poursuivait un renard aux environs de Maynooth-College. Brusquement le renard, qui se dirigeait vers cet établissement, disparut dans un trou existant dans le mur du collège et traversa, à toutes pattes, une partie de foot-ball. Presque aussitôt, un cheval bondissait par-dessus la muraille, portant une femme dont les vêtements ruisselaient. A la poursuite du renard, Elisabeth avait traversé une rivière et, toujours à la poursuite du même renard, elle venait de sauter — un joli saut d'un mètre vingt — le mur de Maynooth-College.

Le directeur s'empressa et, n'ayant rien de mieux à lui offrir, donna à la souveraine un manteau de docteur de l'Université pour remplacer les vêtements mouillés. Elisabeth demanda l'autorisation de conserver ce vêtement et elle ajouta, car elle était infiniment aimable dans ses propos, qu'elle regrettait de ne pouvoir acquérir, avec la robe, la science des élèves de Maynooth-College.

A vrai dire, ce n'était point là qu'une gracieuse boutade, car Elisabeth, toute sa vie, éprouva frénétiquement le désir de s'instruire toujours davantage. C'est ainsi que jusqu'à sa mort elle se perfectionna dans la connaissance de la langue des nombreux pays qu'elle avait visités et dans lesquels elle persistait à se rendre. Elle parlait, d'une façon absolument pure : l'allemand, le français, l'anglais, l'italien, le grec, l'arabe et le hongrois, pour ne citer que les idiômes qu'elle connaissait jusque dans leurs finesses les plus cachées.

Comme elle cherchait, dans les sports, une dépense physique qui la détournât un peu de ses constantes inquiétudes,

Phot. Jos. Albert.

LE « ROI FOU » LOUIS II DE BAVIÈRE
COUSIN GERMAIN DE L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH

elle cherchait, dans le labeur cérébral, une dépense morale qui l'aidât à atteindre au même but.

Ses facilités étaient telles que les différents professeurs qu'elle se donna furent toujours surpris de la rapidité de ses progrès. Son professeur de grec, le docteur Christomanos, le proclama hautement et, plus encore son professeur de hongrois, le docteur Max Falk, aujourd'hui rédacteur en chef du *Pester Lloyd*. C'est que le hongrois, entre toutes les langues, est, peut-être, la plus difficile à apprendre pour ce qu'elle ne révèle nul point de contact avec aucune autre. Elle cultiva, en outre, et avec succès, les sciences mathématiques, la philosophie et la poésie. On n'ignore point le culte qu'elle avait voué à Henri Heine. Jusqu'au jour où elle tomba sous le poignard d'un assassin, elle ne manquait point d'envoyer, chaque année, un bouquet de roses blanches sur la tombe du poète. Elle fit elle-même maints pèlerinages solitaires au cimetière Montmartre, où Henri Heine dort son dernier sommeil.

Ce qui semble le plus curieux, c'est que Elisabeth — si malheureuse et si triste — ne pouvait comprendre le pessimisme de Schopenhauer qu'elle tenait pour contradictoire quant à la beauté et à la bonté de la nature. Sans doute, elle n'aimait point qu'on l'enfonçât davantage dans le deuil de pensées où elle se débattait... On en peut dégager, en outre, que cette femme supérieure conserva, dans sa tristesse, la force de ne point conclure du particulier au général et de ne point considérer que la vie était forcément mauvaise parce qu'elle lui avait été cruelle.

Cette raison compte vraisemblablement parmi celles qui l'empêchèrent de répondre à la tentation du suicide, tentation qui, certainement, l'a hantée. Elle s'exposa si fréquemment, si indifféremment, si volontairement à la mort, qu'il en faut bien conclure qu'elle la recherchait. Un propos qu'elle tenait couramment explique pourquoi elle ne s'est point tuée.

— Mourir disait-elle volontiers, c'est s'éteindre, et il faut

s'éteindre en toute sérénité. La beauté ne va pas sans la sérénité et l'on doit mourir en beauté.

Le suicide, le suicide brutal lui paraissait laid. Mais le suicide « en beauté » ! Un soir, en Bretagne, elle crut bien le tenir et ce n'est point par sa faute qu'il lui échappa.

Elle avait loué, à la limite du Finistère et du Morbihan, sur un point solitaire de la côte, battue par l'Océan et par les vents, un vieux château en ruines qui séduisit son esprit romanesque parce qu'il portait cette devise au-dessus du portail :

Un chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut et parler bas.

On avait restauré vaguement et hâtivement aménagé le castel branlant, et, pour la belle saison, après y avoir dépensé beaucoup d'argent, on pouvait lui livrer une ruine à peu près présentable.

Elle y passa des jours et des soirs d'extase, dans une solitude presque complète, avec un entourage réduit à son strict minimum. Une nuit, elle fut réveillée par une mugissante colère de l'Océan, — une colère comme il sait en montrer sur cette côte, où se creuse la Baie des Trépassés !... Elisabeth se leva et, accompagnée de deux dames d'honneur, descendit vers la côte. Tout le village y était assemblé, pour apercevoir, à la lueur de l'aube grise, qui montait dans le ciel d'ombre déchevelée, un navire en perdition, échoué sur un récif.

Tout espoir de sauver les malheureux, dont on distinguait à peine les signaux, était perdu. Muette, très pâle, les yeux allumés de la même flamme étrange qui les animait quand elle s'était approchée du cheval meurtrier du comte Festetics, Elisabeth, brusquement, dans un geste sublime et vain, se jeta à la mer.

Elle fut sauvée par une de ses dames d'honneur, la comtesse C..., excellente nageuse, qui ne put la ramener à la côte qu'après une véritable lutte.

Ce jour-là, comme jadis, au haras de Festetics, la douloureuse Elisabeth avait espéré mourir en beauté...

CHAPITRE IX

DE LA TRAGÉDIE AU VAUDEVILLE

Dans certains grands théâtres de petites villes provinciales, on a coutume de faire représenter, par la même troupe, des œuvres disparates et copieuses, telles par exemple que la *Tour de Nesle* et le *Chapeau de paille d'Italie* ou, pour citer des ouvrages moins désuets, les *Deux Orphelines* et la *Dame de chez Maxim's*. On allie volontiers le plaisant au sévère et la comédie, pendant sept à huit heures consécutives, alterne avec le drame sur les planches de ces établissements, où, pour la plus grande joie du public, évoluent de véritables forçats de l'art dramatique.

Il semble que la famille de François-Joseph ait donné, ainsi, un spectacle divers constant et lamentable au public qui se pressait sur les gradins de son théâtre intime : la tragédie et le vaudeville s'y succédèrent pendant toute la moitié du XIXe siècle, de manière ininterrompue et cruelle, provoquant, tour à tour, les quolibets et l'émotion des spectateurs. Quelques-uns de ces ouvrages, à représentation unique, furent donnés, en partie, devant la foule, mais la plupart ne rencontrèrent qu'un public restreint et, si l'on peut ainsi dire, de privilégiés.

Considérons d'abord la tragédie.

Le drame, dans la maison des Habsbourg, provient de la raison d'Etat, laquelle, ici, se trouve intimement liée à la question religieuse. L'Autriche, empire catholique, ne pou-

vait trouver d'alliance pour les rejetons de ses souverains que parmi les familles régnantes catholiques, toutes — comme les Habsbourg, et pour les mêmes causes — dégénérées et tarées. Les mariages, en effet, se devaient contracter entre proches puisque cinq familles régnantes seulement entraient dans le giron de l'Eglise catholique, apostolique et romaine : les Habsbourg, d'Autriche ; les Wittelsbach, de Bavière ; les Bourbons, d'Espagne ; les Savoie, d'Italie ; enfin les Saxe, de la ligne Albertine. Il y avait bien encore les Cobourg, de Belgique, mais, à raison de leurs origines moins pures que celles des autres maisons royales catholiques, on répugnait, dans la fière lignée des Habsbourg, à toute union avec la famille de Léopold. Il convient de dire, car ces choses puériles représentent, pour des gens qui en vivent, une grosse importance, que les Cobourg, de Belgique, se contentent de trouver le début de leur fortune avec Léopold Ier, qui monta sur le trône en 1831, alors que les Habsbourg font remonter leur origine à Everard III, qui régna sur le comté de Nordgau, en Basse-Alsace, dès l'an de pillage, de viol et de meurtre 898. De plus, pour des raisons politiques, aucune union ne put être conclue depuis plus d'un siècle entre les maisons de Habsbourg et de Savoie. Les deux maisons les plus touchées par la dégénérescence, parce que les membres de ces familles se sont le plus souvent unis les uns aux autres, à travers les siècles, sont les maisons de Habsbourg et de Wittelsbach, celles-là mêmes auxquelles appartenaient, d'une part, François-Joseph et, d'autre part, Elisabeth. Les unions se conclurent avec une telle persistance entre ces deux maisons que le mariage de l'empereur d'Autriche et de la fille du duc Maximilien en Bavière peut être considéré comme une manière d'inceste, tant les liens du sang devenaient nombreux entre eux. François-Joseph et Elisabeth apportaient chacun, en offrande, un joli cadeau dans leur propre corbeille de noces : celle-ci, par hérédité, la folie ; celui-là, de même manière, l'épilepsie. On a mal élucidé le point de connaître si, pendant son dernier séjour à Corfou,

l'impératrice Elisabeth ne fut pas atteinte d'aliénation mentale, mais il est nettement prouvé que l'empereur François-Joseph est épileptique, comme le furent et l'empereur Joseph II et le propre grand-père de François-Joseph, S. M. François Ier. Il importe d'ajouter, pour clore, temporairement ce cycle lamentable, que l'empereur actuel d'Autriche-Hongrie avait transmis son mal à son fils, le malheureux prince Rodolphe, et que sa fille cadette, l'archiduchesse Marie-Valérie, mariée elle aussi à un de ses cousins, François-Salvator, archiduc d'Autriche-Toscane, est épileptique, comme l'était son frère, comme l'est son père et comme le furent deux de ses aïeux.

On conçoit, dans ces conditions, les soucis que sa propre famille causa au souverain. En exceptant même le pire de tous les drames, celui de Mayerling, dans lequel le prince-héritier, Rodolphe, trouva la mort, les incidents tragiques apparaissent nombreux au cours de l'existence agitée de l'empereur. L'un de ceux qui la troubla le plus, du fait surtout de la terreur ineffaçable que l'impératrice en conçut, fut la mort mystérieuse de Louis II de Bavière, cousin de l'impératrice, un Wittelsbach, et, par cela même, représentant la plus dégénérée de toutes les cours catholiques d'Europe.

Ce qui rend le drame de Berg plus particulièrement effroyable, c'est qu'il semble à peu près certain que non seulement Louis II se donna la mort, mais encore qu'il commit un meurtre avant de se tuer. A la suite des excentricités auxquelles il se livrait, on dut bien constater que le détenteur de la couronne royale de Bavière se trouvait atteint d'aliénation mentale. Même, il fallut admettre que sa folie apparaissait d'un ordre tel qu'elle pouvait devenir dangereuse aux autres et qu'il devenait urgent d'interner le souverain. Sans doute on ne le mena point dans une maison d'aliénés. Ainsi qu'il se produit dans de semblables occurrences, on installa, successivement, le roi Louis dans ses châteaux favoris où, en manière de chambellans et de gentilshommes de la chambre, on l'entoura d'un aliéniste réputé,

le professeur von Gudden, et d'un certain nombre d'infirmiers. Même les infirmiers, afin de donner le change au royal interné, revêtirent une livrée de valets de pied. On arrivait mal, toutefois, à tromper Louis II, on y parvenait même si peu que, pour éviter qu'il s'enfuît, — désir qui atteignit chez lui aux proportions de l'idée fixe, tant il avait conscience de son emprisonnement, — on se voyait dans l'obligation de le garder de très près. Jamais il ne sortait, bien que le parc de ses châteaux lui demeurât libre d'accès, sans se voir suivi par deux infirmiers, vêtus en laquais, et pourvus de muscles respectables. Le roi Louis II rêvait, en effet, de se rendre soit en France, soit en Suisse, après s'être évadé de sa prison qui revêtait l'aspect d'une cour.

Chaque soir, au cours de la belle saison, il accomplissait, après le dîner, une promenade hygiénique, en compagnie du professeur von Gudden, que suivaient deux valets-infirmiers. Certain soir, — le lendemain même de son arrivée au château de Berg, — qu'il se montrait plus calme encore qu'à l'ordinaire, il se plaignit, non de la surveillance, — les fous ne commettent point de ces fautes de logique et de bon sens !... — mais de la présence des deux valets de pied.

— Ces hommes me gênent, — dit-il de telle façon que ceux-ci l'entendissent, — pour admirer tranquillement la nature. Ne pensez-vous pas que nous pourrions dédaigner, pour un soir, le protocole qui les attache à notre personne et les renvoyer au château ?

— J'avouerai, Sire, que je n'y songeais guère et qu'ils ne me troublent nullement.

— Eh bien ! moi, ils m'ennuient et je vous prie de leur transmettre mon désir.

Le roi Louis II était d'une rare force musculaire, mais le professeur von Gudden passait, non sans motif, pour un véritable athlète. Confiant dans ses biceps, il acquiesça donc au désir de son royal pensionnaire et renvoya les deux infirmiers.

Ceux-ci, le docteur leur en ayant intimé l'ordre, revinrent

au château de Berg, mais, malgré la dureté des journées de surveillance, ils ne se couchèrent point, car la folie du roi s'était accrue depuis peu. Un quart d'heure passa, puis une demi-heure. Les deux promeneurs ne rentraient pas. Les infirmiers conçurent quelque inquiétude et décidèrent de retourner vers l'endroit où ils avaient quitté le roi et le médecin.

A quelques mètres dudit lieu, sur la berge du lac, ils aperçurent quatre jambes d'hommes qui, allongées sur l'herbe, sortaient de l'eau. Ils se précipitèrent, tirèrent les corps. C'étaient, morts, et morts noyés, côte à côte, le roi fou, Louis II, de Bavière, et le médecin aliéniste, professeur von Gudden. Le corps de Louis II était calme dans son attitude dernière, alors que les membres du médecin apparaissaient désespérément convulsés. Le docteur, aussitôt après le départ des infirmiers, avait dû se trouver saisi traîtreusement par l'aliéné et jeté à l'eau avant qu'il pût proférer un cri, car les deux gardes l'eussent certainement entendu. Là, et les convulsions de son corps en témoignaient, Louis II lui maintenait la tête dans l'eau jusqu'à ce que syncope s'ensuivit. Le fou se couchait alors à côté du docteur et, avec l'énergie fantastique que savent déployer les seuls aliénés, se noyait à son tour dans moins de cinquante centimètres d'eau !...

Quand elle fut connue à la cour de Vienne, cette mort sauvage provoqua une forte émotion et l'empereur en éprouva un trouble profond. Mais c'est l'impératrice, la calme impératrice, qui s'en trouva le plus terriblement agitée.

Elle ne pouvait oublier, en effet, devant ce drame, qu'elle était, comme Louis II, une Wittelsbach, et qu'elle se trouvait menacée comme lui, soit dans son cerveau, soit dans celui de sa descendance. Aussi, bien qu'elle n'eût jamais aimé son cousin, tomba-t-elle sérieusement malade à la suite de la mort de celui-ci. D'ailleurs, — et c'est là un fait qui n'a rien de plus surprenant que les manifestations de télégraphie ou de téléphonie sans fil, bien que le principe des ondes soit, ici, différent et moins connu, — il semble qu'elle ait été

avertie de cette mort, au temps même où l'événement se produisait. L'impératrice errante séjournait alors sur la rive du lac de Starnberg, près de Possenhoffen, en un endroit diamétralement opposé au château de Berg. Le soir du drame elle se couchait de bonne heure et s'endormait aussitôt. Tout de suite elle rêva. Dans son sommeil, Louis II lui apparut, les traits ravagés, les cheveux collés aux tempes, les lèvres violacées, les yeux glauques, les vêtements en désordre et mouillés, mouillés au point de laisser couler dans la pièce une telle quantité d'eau que cette eau gagnait tout le plancher et rapidement montait entre les murs de la chambre impériale. Devant ce noyé de cauchemar qui apportait avec lui la mort — la même mort que la sienne propre ! — Elisabeth se réveilla en sursaut et jeta un cri si terrifié que ses femmes de chambre accoururent, cependant que, toute tremblante, elle leur rapportait le songe qu'elle venait de subir. On eut du mal à la calmer. Dans l'état de veille indécise qui succède au sommeil, elle mêlait le songe à la réalité, et il fallut, ce soir-là, que sa femme de chambre favorite lui tînt la main, ainsi qu'on fait à un enfant peureux, pour qu'elle parvînt à trouver le repos.

Le lendemain, elle apprenait que son cousin, la veille au soir, périssait noyé.

Elisabeth demanda une barque. A grands coups d'avirons, un marinier lui fit traverser le lac et l'amena au château de Berg où, de toute sa famille, elle arrivait la première auprès du mort royal que, depuis de nombreuses années, elle n'avait point revu. Entre son château et le château funèbre, tandis que la barque glissait silencieusement sur la surface immobile du lac, Elisabeth, penchée sur l'onde homicide, cueillit des nénuphars. A Berg, elle déposa ces fleurs d'eau sur le corps du noyé. Ce soin pris, elle demanda qu'on la laissât seule en présence du cadavre. Quand on revint, une grande heure plus tard, on trouva Elisabeth, les bras en croix, le visage contre le sol, profondément évanouie. Quand, après maintes tentatives infructueuses pour la tirer de cette syn-

Phot. Le Cadre.

MAXIMILIEN, EMPEREUR DU MEXIQUE, D'APRÈS WINTERHALTER

cope, elle reprit enfin ses sens, elle jeta un regard épouvanté sur les gens et sur les choses, puis, avec un tremblement nerveux de tout le corps, elle s'écria sur un ton d'incommensurable effroi :

— Emportez-le, emportez-le... vite..., il n'est pas mort. Il s'est dressé tout à l'heure... Il m'a dit qu'il faisait semblant d'être mort... pour qu'on ne le torture pas... plus longtemps.

Et la cousine de Louis II s'évanouit à nouveau...

Elisabeth, on le sait, n'aimait guère son parent. C'est qu'il avait joué, autrefois, un fort mauvais tour à la sœur de la souveraine, sa sœur aînée, destinée à François-Joseph par l'archiduchesse-mère et qui, depuis, épousa le duc d'Alençon.

Louis II courtisait alors sa cousine et désirait vivement lui donner à partager la couronne de Bavière. En attendant, il lui offrait une bague qu'il lui faisait jurer de porter toujours. Louis II, qui était jaloux, n'en était pas moins, en dehors de ses fiançailles, fort épris, déjà, d'une ancienne actrice, qui désirait que son royal ami ne se mariât point. Connaissant sa jalousie maladive, elle imagina un plan hardi et l'exécuta avec non moins d'audace. Elle avait réussi à pénétrer dans les bonnes grâces de la fiancée de Louis II. Elle déroba à celle-ci la bague que le roi de Bavière lui avait offerte et la donna à un jeune officier, très casse-cœurs, de la maison du roi. Louis II vit la bague au doigt de son officier. Il ne dit rien, mais, le jour même, il rompait les fiançailles engagées. Quelques mois plus tard, alors que, au clair de lune, il se promenait sur un lac profond, costumé en Lohengrin, aux côtés de l'ex-comédienne, celle-ci lui avoua, par on ne sait quel besoin de puérile et dangereuse gloriole, l'acte qu'elle avait commis et qui, alors, cassait le mariage projeté entre Louis II et sa cousine Sophie. Lohengrin bondit sur Elsa et, sereinement, la précipita dans le lac. Un des rameurs se jeta à l'eau derrière elle, et réussit à ramener l'actrice trop bavarde vers la rive.

Chez cet homme violent et indomptable, jaloux et inconsidéré, la folie du meurtre et, particulièrement, la hantise de

la noyade, existait donc dès longtemps. Comme tous les aliénés, du reste, ce Wittelsbach était un fou-né, — car on ne devient pas fou, on naît fou, — et la Wittelsbach qu'était Elisabeth redouta constamment, depuis le jour où mourut Louis II, de plier, elle aussi, quelque jour, sous le faix du mal héréditaire.

Ce ne fut là ni le seul, ni le premier drame qui agita le ménage, déjà si troublé, des souverains autrichiens. Un fou noyé fut le protagoniste du drame le plus mystérieux, une jeune phtisique, périssant dans les flammes, fut le personnage de la première tragédie. Cette douloureuse héroïne était fille unique du vainqueur de Custozza, — l'archiduc Albrecht, oncle de François-Joseph et auteur responsable de la Révolution de 1848, — et petite-fille de l'archiduc Charles, celui-là même qui infligea la défaite à Napoléon Ier, constamment victorieux jusqu'alors. Soldat de la vieille école, grand seigneur féodal, propriétaire foncier le plus riche de l'Europe, l'archiduc Albrecht traitait ses paysans, comme ses soldats, comme le peuple de Vienne en 48, avec une extrême dureté, mais, parfois, avec quelque justice. Même sous de rudes dehors, il sut témoigner, à l'occasion, qu'un cœur presque généreux battait dans sa poitrine de guerrier. Il fut le seul, de toute la famille de Habsbourg, qui, dès le début de l'union de son impérial neveu, prit nettement le parti de la pauvre Elisabeth, si nettement, même, qu'il se brouilla, de ce fait, avec sa belle-sœur, l'archiduchesse Sophie. Ce porc-épic sentimental adorait sa fille, bien que, dans son for intérieur, le vieux soldat eût préféré un fils, qui aurait continué sa lignée. Mais il n'avait qu'une fille et reportait sur sa fragilité toute l'inavouée tendresse d'un cœur aux palpitations bourrues. Malheureusement la jeune archiduchesse qui, comme les autres Habsbourg, se trouvait touchée par une des tares familiales, ne présentait point une forte complexion et montrait surtout une évidente faiblesse des bronches et des poumons. On entourait la jeune fille de soins minutieux et tous les moyens climatériques, hygiéniques et thérapeutiques se com-

binaient pour enrayer la phtisie menaçante. Moins attentive que son entourage à sa propre santé, la jeune fille nourrissait une réelle passion pour la cigarette, passion dangereuse étant donné l'état de ses voies respiratoires. Aussi, ne fumait-elle qu'en cachette.

Par un beau soir d'été, à Schœnbrunn, accoudée à sa fenêtre et penchée, toute frêle, dans la nuit diaphane, elle ajoutait, plus près du sol, l'étoile rouge de sa cigarette aux feux cillants du ciel. Elle jouissait délicieusement, à peine vêtue d'un peignoir de gaze blanche et de dentelles, de la tiédeur de la nuit et de la saveur du plaisir interdit. Elle entendit craquer le gravier d'une allée. Prudemment elle mit la main devant la petite étoile rouge. Une ombre s'approcha de la fenêtre et s'arrêta. La petite étoile rouge disparut derrière la robe blanche. L'archiduc Albrecht, possesseur de l'ombre terrorisante, causait depuis un moment avec sa fille quand il aperçut de la fumée qui s'élevait derrière elle, Avant qu'il eût le temps de la prévenir, la malheureuse enfant se trouvait entourée de flammes : la cigarette avait mis le feu à la robe de gaze. Elle s'enfuit, en criant, par les couloirs du château, le feu s'aviva dans le courant d'air que provoquait la course et quand on releva la pauvre archiduchesse, écroulée dans la petite cendre de ses dentelles, de ses linons et de ses batistes, son corps apparut couvert de plaies horribles. On l'immergea dans une baignoire remplie d'huile et, dans cet équipage anormal, on la ramena à Vienne. Là, malgré tous les soins que lui prodiguèrent les plus renommés parmi les professeurs de la Faculté, l'imprudente périt, peu de jours après, dans des souffrances qui ne lui laissèrent ni trêve, ni repos.

Signalons encore le cas du fils de l'archiduc Joseph, l'archiduc Laszlo, mort accidentellement d'un coup de fusil de chasse et nous arrivons au drame du Mexique.

Il importe, ici, de résumer, sommairement, quelques pages d'histoire contemporaine.

Vers 1860, la République du Mexique, qui avait contracté

des obligations vis-à-vis d'un certain nombre de pays européens et plus particulièrement de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, ne semblait guère s'en soucier. Aussi, le 30 octobre 1861, les trois Etats précités passaient-ils une convention destinée à contraindre le Mexique à tenir ses engagements. Au début de janvier 1862, une note collective des trois pays réclamait du gouvernement mexicain, réparation des dommages causés à leurs nationaux, dont les propriétés et les biens s'étaient vus mal respectés. Le 9 février suivant, les troupes alliées débarquaient sur le territoire de la République, conduites par le général Prim. A partir du 14 avril suivant, les Etats-Unis voyant cette action d'un mauvais œil, l'Espagne et l'Angleterre retiraient leurs troupes et la France continuait seule l'action militaire entreprise deux mois auparavant.

A ce moment, l'idée de mettre un Habsbourg sur le trône restauré de l'empire mexicain existait dans le cerveau de Mgr La Bastida, ancien archevêque de Mexico, que la République avait chassé et dépouillé de ses biens de mainmorte, représentant une valeur de cinq cent millions de francs.

Le gouvernement français entra dans les vues de l'archevêque, avec l'espoir d'y rencontrer un bénéfice sérieux, et les pourparlers s'engagèrent entre les Tuileries et Miramare, où résidait alors le beau-frère de François-Joseph, l'archiduc Maximilien, et sa femme, l'archiduchesse Charlotte. Il ne fallut pas moins de huit mois pour décider l'archiduc Maximilien à accepter le trône lointain qu'on lui offrait. Pourtant, Bazaine, qui avait pris le gouvernement militaire, en remplacement du général Forey, parvenait à rétablir un peu d'ordre dans le pays. A la faveur de cette pacification apparente, et en garantissant au prince autrichien qu'elle le soutiendrait « de sa garantie morale et matérielle sur terre et sur mer », la France obtenait enfin de Maximilien qu'il s'embarquât pour rejoindre son nouvel empire.

Maximilien, séduit par les mirages qu'on avait fait monter en décor prestigieux sous ses regards, arrivait là dans le

sentiment d'y découvrir un grand rayonnement d'or, dans une explosion de joie populaire. L'or était surtout destiné aux Tuileries et aux prêtres mexicains. Quant à la joie populaire, elle se traduisit sous forme de cris, sans doute, mais de cris hostiles au couple impérial qui débarquait à la Vera-Cruz, le 24 mai 1864.

Le règne impérial dura trois ans. Il s'écroula sous le poids du budget qui avait si fort ébloui Maximilien, au fond de son palais de Miramare. Bazaine avait vaincu temporairement les mauvais instincts des Mexicains et dominé, par la crainte, les sentiments de trahison qui constituent le fonds de leur caractère. Les allures débonnaires de Maximilien leur donnèrent, à nouveau, libre essor. Il fallait, aux Mexicains, un Louis XI ou un Cromwell. C'est un Louis XVI qu'ils trouvèrent. Et, comme Louis XVI, Maximilien devait tomber victime et des circonstances et de sa faiblesse. On peut ajouter que le gouvernement de Napoléon III, par son attitude, ne manqua point de contribuer à l'éclosion de la catastrophe. En dépit de ses promesses et de ses engagements, en effet, le souverain des Tuileries ne donna point d'appui moral au souverain de Mexico, et même, à la fin de l'année 1866, devant les menaces plus précises des Etats-Unis, lui retira l'appui matériel que représentait l'occupation militaire.

Le gouvernement français avait commis une faute en entraînant l'archiduc Maximilien à accepter le trône du Mexique, il commit une déloyauté en rappelant les troupes qui devaient soutenir le malheureux empereur.

Déjà, l'impératrice Charlotte était revenue en Europe. On savait que les choses allaient de mal en pis au Mexique et que la révolution s'armait contre le souverain. Charlotte, désespérément, rappela Maximilien. Celui-ci allait répondre à l'appel de sa compagne et s'embarquer à Orizaba, quand, trompé par les cléricaux qui, avec ce départ, voyaient s'enfuir leurs problématiques espoirs, il accepta une offre trompeuse de soldats et de millions lui permettant de combattre

le mouvement national et républicain. Napoléon III aurait pu, aurait dû, à ce moment-là, intervenir et sauver de vive force le compagnon d'une fortune devenue mauvaise. Il ne le fit pas. Et le drame trouva son épilogue. Indécis, sans décision qui se substituât à la sienne, faible, sans force qui l'étayât, Maximilien marcha inconsciemment à la mort. Le 15 juin 1867, sur le Cerro de la Campana, qui domine Queretaro, l'empereur infortuné périt misérablement, abandonné de tous et de ceux-là même qui l'avaient attiré dans la tragique aventure. A neuf heures du matin, par la lumière ardente d'un clair soleil, il tomba sous les balles de la Révolution qui fusillèrent, avec lui, ses généraux Miramon et Mijia. Il périssait, victime du décret d'octobre 1865, signé et paraphé par lui-même, lequel édictait la peine de mort contre quiconque serait pris les armes à la main.

En frappant le corps de Maximilien, les balles des fusilleurs avaient frappé la raison de sa triste compagne.

Depuis ce jour, cachant son mal au fond d'un château de désolation et de douleur, l'impératrice est folle.

Sur ce drame douloureux, qui témoigne de la faiblesse d'un homme et de la lâcheté de la raison d'Etat, nous en avons fini — si nous exceptons le mystère de Mayerling — avec les tragédies de la maison impériale.

Avant de fournir le compte rendu des vaudevilles, point révisés par la censure, qui se manifestèrent sur le théâtre familial des Habsbourg, nous allons passer en revue les mélodrames et les comédies dramatiques qui s'y virent représenter.

Voici, d'abord, ce que nous pourrons appeler — et ceci constitue un titre presque classique de mélo — l'*Affaire Jean Orth*. Il s'agit de l'archiduc Jean, de la branche de Toscane et personnage infiniment plus recommandable que la majorité de ses cousins. Naturellement, l'archiduc Jean suivait la carrière des armes. Colonel à vingt-quatre ans, général de brigade à vingt-six, général de division à vingt-sept, il convient de proclamer que cet avancement, commun

à tous les personnages de sa caste, fut moins scandaleux quant à lui que pour les autres archiducs. Il montrait, en effet, beaucoup d'application, des qualités solides et une véritable compréhension de la science militaire. Son tort, — ce qui le perdit, du moins, — fut de joindre, à ces qualités requises, un remarquable esprit critique et une absolue loyauté. Ces défauts..., pour un archiduc, l'amenèrent à publier, en 1883, une brochure de critique précise et acerbe relative aux institutions régissant l'armée austro-hongroise. Cette brochure parut sous ce titre : *Dressage ou Education?* suscription qui suffit à en indiquer les tendances libérales. L'empereur fit venir l'archiduc Jean, le tança vertement et le bannit de la cour, où il séjournait alors, pour l'envoyer commander la division de Linz, dans la Haute-Autriche. A ce moment, le prince Alexandre de Bulgarie ayant abdiqué, le gouvernement de ce pays cherchait un prince de bonne volonté. L'archiduc Jean, à qui l'oisiveté militaire pesait, se jeta à cette occasion, dans la politique et proposa le prince Ferdinand de Cobourg, lequel accepta et fut accepté, malgré l'opposition formelle de la cour de Vienne. Par dépêche, l'empereur relevait l'archiduc Jean de son commandement à Linz. Par dépêche, l'archiduc Jean ripostait en adressant à l'empereur sa démission d'officier. Il se prit, dès lors, d'un grand goût pour la navigation commerciale, suivit des cours dans ce sens et passa bientôt, non sans succès, à Hambourg, son examen de capitaine au long cours. En octobre 1889, il résignait son titre archiducal, avec tous les droits et apanages afférents audit titre, et prenait simplement le nom de Jean Orth, d'après celui d'un château que sa mère possédait au bord du lac de Gmunden. Peu de mois plus tard, il partait, uni librement à une jolie actrice qu'il aimait, Mlle Marguerite Stuebel, sur un voilier qu'il baptisait *Sainte-Marguerite*, du nom de son amie, puis mettait, à Hambourg, le cap sur Buenos-Ayres. Il y toucha barre, gagna Valparaiso et remit une troisième fois à la voile. De ce moment on n'entendit plus parler de Jean Orth. Une légende, ainsi qu'il convenait qu'on

s'y attendît, s'est formée autour de lui et de sa mystérieuse odyssée. On le représente volontiers sous l'aspect d'un *gentleman-farmer* vivant bourgeoisement sa vie dans quelque sierra de l'Amérique du Sud. Ce qui vient controuver cette hypothèse c'est que sa mère, qu'il adorait par-dessus tout, n'a jamais reçu la moindre nouvelle de lui. Or, à elle, au moins, il eût donné signe de vie. Il semblerait donc plus vraisemblable que, capitaine inexpérimenté, il dut toucher un récif, en doublant le cap Horn et que la *Sainte-Marguerite*, malgré l'égide amoureuse et dévote de son joli nom, s'est perdue là corps et biens. C'est moins mystérieux, moins romanesque, moins attrayant que l'aventure hypothétique du *gentleman-farmer*, mais tout de même, c'est, malheureusement, beaucoup plus probable.

Faut-il parler, à présent, des scandales plus récents qui se manifestèrent dans la famille de Toscane ? On n'a point oublié la fuite retentissante de S. A. R. Louise de Saxe, fille de Ferdinand IV, grand-duc de Toscane, laquelle avait épousé le prince héritier de Saxe, devenu roi depuis son accident conjugal, à la suite du décès de son oncle, Albert, mort sans descendance. On sait que la princesse Louise quitta la cour de Dresde en compagnie du précepteur de ses enfants, un jeune Belge, nommé Giron et qu'elle se réfugia à Genève. En même temps, le frère de Louise de Saxe enlevait une actrice dont le talent fut sans retentissement et s'installait avec elle sur la rive droite du lac Léman, à Lucerne. Habituée à jouer les seconds rôles au théâtre, elle continua de tenir cet emploi jusque dans la vie sentimentale, car les proportions éclatantes du scandale provoqué par la fuite de la princesse Louise laissèrent loin derrière elles le scandale de second plan provoqué par le départ du prince et de la chanteuse.

Le rideau se lève, à présent, sur la troisième partie du spectacle : la comédie légère et le gros vaudeville. Les principaux interprètes de cette fin de soirée sont deux des frères et l'un des neveux de François-Joseph.

Voici, par ordre d'ancienneté, Charles-Louis, archiduc

Phot. Le Cadre.

CHARLOTTE, IMPÉRATRICE DU MEXIQUE, D'APRÈS WINTERHALTER

d'Autriche, troisième frère de l'empereur. C'est le Barbe-Bleue de la famille. Il s'est marié trois fois, d'abord avec Marguerite de Saxe, à Dresde, le 4 novembre 1856 ; ensuite avec Annonciade de Bourbon-Sicile qu'il épousa par procuration, à Rome, puis, en personne, à Venise, le 16 et le 21 octobre 1862 ; enfin, avec Marie-Thérèse de Bragance, au château de Henbach, le 23 juillet 1873. Il en avait tué deux sous lui. Seule, la troisième, plus résistante, sans doute, lui survécut. Il ne semble pas, au reste, que cette fureur matrimoniale ait suffi à dépenser les réserves inépuisables de... galanterie que possédait l'archiduc Charles-Louis. Les aventures de ce digne frère de François-Joseph apparaissent sans nombre. Il en est une, toutefois, dans la quantité qui témoigne au moins que les procédés amoureux de ce grand seigneur ne furent pas toujours marqués au coin de la plus exquise délicatesse, et qui vaut, par là, de se voir rapportée.

Une jeune personne aux yeux bleus, blonde dans sa chevelure, élégante dans sa démarche, simple dans sa mise, rentrait à son domicile, situé au cœur du quartier latin de la capitale autrichienne. Un homme l'aborda, la moustache relevée, la taille maintenue dans une redingote évidemment baleinée, le talon sonore, bref présentant toutes les caractéristiques de l'officier de cavalerie. Le colloque habituel s'engagea, audacieux de la part de l'homme, rétif quant à la jeune personne. Elle le congédia fort nettement en lui prouvant qu' « il se trompait ».

Le lendemain on sonnait à la porte du logement occupé par l'inconnue aux yeux bleus. Sans méfiance, elle alla ouvrir. Sur le palier, elle découvrit l' « officier de cavalerie » de la veille, toujours redingoté. Elle allait repousser l'huis. Il ne lui en laissa point le temps.

— Ne me mettez point dehors, mademoiselle, je vous en prie, car je suis porteur d'un message important.

— Je n'ai pas de message à recevoir de vous.

— Recevez-le toujours. Cela ne vous engage à rien. Et je vous assure que vous regretteriez de ne pas m'avoir écouté.

Il entra, d'un pas délibéré, dans l'appartement et déclara à la jeune fille qu'elle avait séduit, par sa grâce et sa beauté, l'un des personnages les plus importants de l'empire et que ce personnage était tout disposé à mettre, aux pieds de la jolie blonde, son amour avec tous les bénéfices qui, nécessairement, s'ensuivraient.

La jeune personne ne se trouva nullement éblouie par ce soleil d'or montant à l'horizon de sa fraîche jeunesse.

— Je suis, dit-elle, l'amie d'un étudiant en médecine, M. L..., il m'aime, je l'adore et n'ai nulle envie de le tromper.

— Réfléchissez, mademoiselle, c'est la fortune que vous repoussez.

— Merci. Je me trouve heureuse. Je suis sans désir de changer ma vie. Je ne vous en sais pas moins gré, monsieur, de vos excellentes intentions à mon égard... Et je pense à présent que nous n'avons rien de plus à nous dire.

Deux jours plus tard, le « monsieur » se présentait à nouveau chez la maîtresse de l'étudiant. Cette fois il avait revêtu la tenue de colonel de hussards. Tout de suite il découvrit le nom de son mandant : l'archiduc Charles-Louis, propre frère du souverain. Il pensait obtenir un effet immédiat. Il l'obtint : sans autre forme de procès la jolie fille lui ferma la porte au nez.

Le résultat de cette brusquerie ne se fit guère attendre. Le lendemain matin, la jeune personne était mandée à la police. On lui expliqua qu'elle vivait de prostitution clandestine et, comme elle était étrangère, on lui signifia qu'elle eût à quitter Vienne et l'Autriche dans les vingt-quatre heures. Avant que midi sonnât, M. L..., qu'on n'avait point mandé, lui, pénétrait à son tour dans le bureau du *Polizeirat*, ou conseiller de police. Il expliqua que la personne qu'on venait d'expulser était sa fiancée et qu'il souhaitait qu'on la laissât en repos. Le *Polizeirat* le prit de très haut, mais l'étudiant ne s'intimida point et proclama qu'il n'entendait pas se séparer de son amie, sous le prétexte qu'elle avait excité les désirs séniles du frère de l'empereur. Il ajouta, en termes sensiblement plus

concis, que l'archiduc Charles-Louis lui paraissait assimilable à un de ces animaux qui se complaisent, en pays périgourdin, à rechercher des tubercules de luxe, et il ne redouta point de conclure que s'il lui apparaissait que l'archiduc était un de ces animaux, il était en outre sans jeunesse. Tout cela exprimé en deux mots et trois syllabes ne donna point au *Polizeirat* l'impression d'un compliment adressé au frère de l'empereur. Il mit donc, sans retard, l'étudiant en état d'arrestation. Celui-ci ne s'émut point. Le sourire sur les lèvres, il déclara simplement, avec la plus grande politesse :

— Fort bien, monsieur le conseiller de police, je suis votre prisonnier et ne ferai rien pour m'évader, je vous en donne ma parole. Je crois, toutefois, devoir vous prévenir que l'ambassadeur des Etats-Unis est avisé. Si, à quatre heures de l'après-midi, aujourd'hui même, je ne me suis point, par un hasard fâcheux, présenté devant lui et cela en compagnie de ma fiancée, il saura où me retrouver. Je vous avise, en outre, monsieur le conseiller de police, que l'ambassade se montrera peut-être, après quatre heures, moins discrète que je ne l'eusse été si l'affaire qui nous divise s'était arrangée avant midi.

A ce petit discours, tenu d'une voix douce, le *Polizeirat* répliqua par une interrogation :

— Vous êtes sujet américain, monsieur ?

— On se plaît généralement à le reconnaître.

— Dans ces conditions, votre cas est tout différent.

— Je le pensais, monsieur le conseiller de police, et j'imaginais bien qu'entre gens du monde nous finirions par nous entendre.

Inutile de dire que l'arrestation de M. L... ne fut point maintenue et que, le soir même, l'arrêté d'expulsion pris contre son amie se voyait rapporté, ce qui tendrait à prouver que, à Vienne, lorsqu'on possède une jolie maîtresse et qu'un archiduc daigne la remarquer, il n'est point nuisible d'être sujet américain...

Il importe de considérer, toutefois, que les manières de

l'archiduc Charles-Louis semblent empruntées au *Manuel de la civilité puérile et honnête* si on les compare aux procédés chers au fils de celui-ci, S. A. I. et R. l'archiduc Othon-François, major général autrichien, commandant la 10e brigade de cavalerie de l'armée austro-hongroise. Ce brillant officier, qui atteignait, en avril 1905, l'âge de quarante ans, fut l'un des plus malpropres noceurs de la famille des Habsbourg. Marié à l'âge de vingt-un ans, à une princesse de Saxe, Marie-Josèphe, laide et bigote, il était alors colonel du régiment de dragons, caserné à Enns, dans la Haute-Autriche. Ce régiment passe pour le plus « chic » de tous les régiments de cavalerie et nul n'ignore que la cavalerie est la plus « chic » de toutes les armes, dans tous les pays. C'est dire la vie d'oisiveté, de fêtes et d'orgies que mènent les officiers de dragons à Enns !... L'archiduc Othon était bien le colonel qui convenait à cette brillante cohorte de guerriers. Et s'il fut, comme tout colonel qui se respecte, le « Père du régiment », il en fut le « Père l'Impudeur ». Les faits contrôlés, que l'on rapporte à son sujet, sont plus nombreux que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer. Faire un choix semble difficile, car elles sont toutes plus galantes et plus aimables les unes que les autres. Il faut donc piquer au hasard dans ce ragoût savoureux.

Certain soir que la bande joyeuse avait bu presque autant que de coutume, dans un restaurant d'Enns, on décida de « changer de café ». Pendant le trajet entre les établissements, deux heures de la nuit sonnèrent. Quand les gentilshommes arrivèrent devant la maison qu'ils avaient élue, dans leur cœur, pour y casser la verrerie, les portes étaient closes en vertu du règlement municipal. On heurta le vantail... Silence. Ces messieurs alors s'emparèrent de menus cailloux et se mirent en devoir de les introduire dans la demeure... à travers les vitres. Le bruit, toutefois, leur sembla trop discret et ils ne tardèrent pas à remplacer les pierres par les balles de leurs revolvers. Quand il ne resta plus un carreau intact, les braves cavaliers, ayant toujours leur colonel en tête, se mirent en

devoir d'incendier l'immeuble. C'est alors qu'intervint le poste du quartier de cavalerie, mandé par le cafetier, qui ne savait point quels assaillants de choix l'honoraient de leur présence. Ce fut alors, seulement, que l'on constata que les soldats étaient appelés pour arrêter leurs chefs...

Peu de temps après que l'on eut étouffé cet incident, le fier colonel, accompagné des meilleurs parmi ses officiers, excursionnait à cheval dans les environs d'Enns. La cavalcade croisa l'enterrement d'un paysan. L'archiduc paria alors, avec ses subordonnés, qu'il franchirait, sur le dos de sa monture, le cercueil porté à bras. Pari tenu. L'archiduc sauta, à la grande terreur des quatre porteurs, lesquels, dans leur effroi, lâchèrent le pauvre cercueil. Cette fois l'opinion se révolta. Elle se révolta même si fort que l'écho de sa colère parvint à traverser la moleskine des portes du cabinet impérial. L'empereur, blessé dans ses sentiments religieux, fit venir son neveu et, pris d'un mouvement d'emportement, le gifla. De plus, il le rappela à Vienne. Il est bon de constater qu'il l'y rappela avec de l'avancement, puisqu'il fut promu général.

A Vienne, le jeune officier trouva mieux encore à manifester ses qualités originales. Il eut une de ses plus jolies trouvailles après une beuverie nocturne chez Sacher — qui est le Café de Paris de Vienne. L'archiduc résidait alors au Augarten, parc impérial comprenant un château qui lui était affecté. Entraînant la bande d'ivrognes qui l'avaient secondé dans son orgie, il se rendit à son palais. Là il résolut d'entrer, avec tous ses amis, dans la chambre de l'archiduchesse Marie-Josèphe, on n'ose dire dans quel but. Entre l'archiduc et le seuil conjugal, un vieux serviteur se dressa et déclara que son maître ne passerait pas sans l'avoir tué d'abord. L'archiduc dégaîna et, dans sa fureur alcoolique, allait pousser son sabre dans la poitrine du vieux valet de chambre quand un des officiers de la suite, moins ivre que les autres, empêcha l'exécution de ce criminel dessein.

Si énormes qu'elles paraissent, ces « anecdotes » sont rigou-

reusement authentiques. On en peut trouver le témoignage dans un discours que prononça le député Pernerstorfer, à la tribune du Parlement lors d'un débat public relatif à la liste civile. Il est vrai que quarante-huit heures plus tard, en rentrant chez lui, dans la nuit, le député Pernerstorfer fut attaqué par des hommes masqués et si fort maltraité par eux qu'il dut garder le lit pendant plusieurs semaines.

Le dernier exploit de l'archiduc remonte à 1904. Les couloirs de Sacher en furent témoins. Dans un salon où il se trouvait en galante compagnie, l'archiduc, que la soif avait poursuivi toute la soirée, bien qu'il s'employât consciencieusement à l'apaiser, considéra que la température autorisait une tenue légère ; aussi ne conservait-il, pour tout costume, que son shako, son ceinturon et son sabre. Une dame, moins vêtue encore que le joyeux Othon, ouvrit la porte et poussa l'archiduc qui, s'embarrassant les jambes dans son sabre, vint « se plaquer » au beau milieu du couloir. Il se relevait quand, à l'extrémité du corridor, apparut l'ambassadeur d'Angleterre, sa femme et ses deux filles !...

L'incident fut si grave qu'il dut être réglé par voie diplomatique.

Certes, ces quelques représentations données par la troupe des Habsbourg n'allèrent point sans intérêt. Il y a mieux pourtant, avec l'entrée en scène du quatrième frère de l'empereur, l'archiduc Louis-Victor, vieil homme qui détient vraisemblablement, dans la famille, le record du scandale et de l'inconscience. Un fait suffira pour le démontrer...

Mais c'est ici que l'auteur s'embarrasse, attendu que, sans le secours du latin, qui brave l'honnêteté, il devient difficile de rapporter cette pittoresque aventure.

A Vienne existe une manière de Hammam, des bains fort élégants, dénommés *Centralbad*. L'archiduc Louis-Victor y fréquentait assidument. Il y rencontrait parfois des jeunes hommes, lecteurs assidus des œuvres poétiques d'Oscar Wilde, poète préféré de l'archiduc. Les mêmes goûts littéraires fondent très rapidement la glace entre artistes. L'ar-

chiduc causait avec ces fervents d'un culte qui était le sien, et il arrivait souvent que la conversation se terminât de façon plus intime. Or, il advint que, certain jour de l'an 1903, l'archiduc se trompa et s'adressa à un personnage qui n'admirait point le poète anglais, si spécial. Louis-Victor pourtant insista et — ce qui donnerait à penser que la poésie, à l'encontre de la musique, n'adoucit point les mœurs, — le monsieur, qui n'aimait point à se voir contrarié dans ses opinions littéraires, administra une maîtresse paire de gifles au trop persuasif archiduc. Tous les antiwildistes, pris d'une grande fureur, profitèrent de l'occasion pour offrir au frère de l'empereur une correction telle qu'on dut le transporter chez lui, à moitié évanoui.

L'empereur, qui n'aime guère, paraît-il, ce genre de discussions littéraires, a assigné à son frère, depuis lors, la résidence de Meran, petite localité du sud du Tyrol où Louis-Victor n'a plus guère occasion de parler poésie ou littérature.

Telle est la famille de François-Joseph, qui se produit depuis plus d'un demi-siècle sur la scène du monde. On peut avouer que, au point de vue de la variété des spectacles fournis par elle, quelquefois au peuple et, plus fréquemment, à ses intimes, cette troupe impériale a su montrer plus de virtuosité encore que les troupes de province, lesquelles dans la même soirée interprètent tour à tour les *Deux Orphelines* et le *Chapeau de paille d'Italie*, et y ajoutent même, parfois, une audition de la *Favorite* ou de *Richard Cœur-de-Lion*.

CHAPITRE X

LE PRINCE HÉRITIER

Chétif, malingre, abusivement nerveux, tel apparaît, dès sa petite enfance, le prince héritier du trône d'Autriche-Hongrie, fils de l'épileptique François-Joseph et d'Elisabeth, rameau d'un arbre généalogique où montait la sève de la folie. Le petit Rodolphe, en outre, en raison peut-être de sa pauvreté physique, représentait le type le plus parfait de l'enfant gâté. Sa grand'mère, l'archiduchesse Sophie, qui s'était chargée de son éducation, dans des circonstances que l'on a apprises, lui donnait, depuis neuf années, une éducation physique et une éducation morale aussi désastreuses l'une que l'autre. L'enfant devenait à la fois, et chaque jour davantage, un pauvre être en même temps qu'un être insupportable. C'est alors que le souverain, qui souffrait, d'ailleurs, de la séparation d'avec sa femme, eut l'idée de la faire revenir à Hofburg pour lui confier la direction de son fils. Sans doute il éprouvait peu de peine sentimentale de l'absence de sa femme, mais il supportait mal le mauvais effet causé par la vie en partie double du mariage impérial. Et puis l'attitude d'Elisabeth se montrait si digne, si inattaquable, en dépit de méchants bruits que certains fidèles de l'archiduchesse-mère s'étaient plu à répandre, sans jamais pouvoir rien prouver, qu'une notable partie de l'aristocratie viennoise, qui se fût vraisemblablement acharnée contre l'im-

Phot. Red.

JEAN ORTH

L'ARCHIDUC CHARLES-LOUIS

Phot. Bertel.

L'ARCHIDUC LOUIS-VICTOR

pératrice présente, commençait à témoigner d'une platonique sympathie pour l'impératrice lointaine.

François-Joseph jugea donc le moment opportun pour rappeler Elisabeth à la cour. Evidemment, elle n'aurait point répondu à l'appel du mari, non plus qu'à l'injonction de l'empereur, mais il espérait qu'elle entendrait la prière du père. Et c'est au nom du petit Rodolphe, à qui, disait-il, manquaient les soins maternels, qu'il supplia la mère de venir reprendre sa place aux côtés de son enfant. François-Joseph ne se trompait pas dans ses calculs. Bien qu'elle eût juré de ne plus reprendre la vie conjugale, elle y revint si bien que, rentrée en 1867, à la Hofburg, elle donnait le jour, le 22 avril 1868, à Buda-Pest, à son quatrième et dernier enfant, l'archiduchesse Marie-Valérie. Elle devait, dès lors, jusqu'en 1874, époque de la majorité de son fils, passer la plus grande partie de son temps dans les palais impériaux.

Le retour pourtant — le retour maternel — n'apparut ni joyeux, ni facile, dans son début, car c'est un enfant point seulement indifférent à une mère inconnue, mais encore hostile à une mère méconnue, qui se dressa devant elle. Une fois de plus l'archiduchesse Sophie, déclinante et proche déjà du tombeau puisqu'elle mourut cinq ans plus tard, le 28 mai 1872, avait accompli son œuvre néfaste. Cette fois, ce ne fut pas un sentiment égoïste et altier qui poussa l'archiduchesse-mère, ainsi qu'elle faisait jadis pour son propre fils, à mal élever l'enfant qu'elle ne pouvait voir la couronne au front. Mais elle subit l'action non moins détestable de la jalousie. Elle n'aurait nul profit personnel à fausser l'esprit de Rodolphe, elle arriverait seulement à le détacher de sa mère. Tout d'abord, elle se plut, dans ce terrain trop bien préparé, à semer les graines d'un autoritarisme maladif. Elle favorisa l'enfant jusque dans les plus répréhensibles de ses caprices, expliquant volontiers que tout désir, quel qu'il fût, devenait légitime pour un prince destiné à régner sur l'un des plus vastes empires du monde. Elle s'excusait, par ailleurs, en proclamant, qu'il ne fallait pas contrarier un être

aussi maladif et aussi nerveux. Quand le petit Rodolphe, enfant mal élevé, mais fort attaché à sa grand'mère, pliée sous sa petite volonté, fut ainsi disposé à croire tout ce que celle-ci lui disait, l'archiduchesse Sophie pénétra dans le vif de son sujet. Elle s'employa, du mieux qu'elle put, et elle pouvait beaucoup dans ce sens, à calomnier Elisabeth absente, la présentant au petit comme une mère indifférente et attachée à la satisfaction de ses seuls désirs. Puis, plus habile encore, quand elle sentit que son influence vieillissait, comme sa personne, aux yeux de François-Joseph, et qu'on tendait vers le retour de l' « autre », elle déclara à l'enfant que si sa mère revenait quelque jour, ce serait fini pour lui des jeux, de la liberté et de la bonne vie amusante, facile et volontaire que lui avait faite sa grand'mère. Il faudrait filer doux. Bref, aux yeux prévenus de l'enfant, sa maman, qui, souvent, pleurait, au cours de sa vie errante et désolée, en songeant au petit, sa douce maman se révélait sous l'aspect d'une manière de monstre et d'épouvantail.

Pour Elisabeth, un espoir, encore, mettait une étoile brillante dans le ciel gris de son cœur, quand elle franchit le seuil de la Hofburg, pour y retrouver, avec ses droits, la libre dépense des trésors inoccupés de son amour maternel.

Le cœur battant à grands coups, les larmes prêtes à jaillir, les lèvres toutes gonflées de baisers, les mains frémissantes de caresses contenues, elle tendit les bras à Rodolphe, en criant, plutôt qu'elle ne dit :

— Embrasse-moi, mon chéri. Cette fois, ta maman te revient tout à fait.

Elle imaginait benoîtement qu'une clameur d'allégresse allait répondre à ce tendre propos.

L'enfant, froidement, le front rembruni, les yeux murés, la bouche close, s'avança vers sa mère et ne lui rendit même point les baisers qu'elle lui donna. Tout de suite, elle sentit d'où partait le coup. Elle en éprouva une grande peine, mais ne céda pas au désespoir. Elle était revenue : elle resterait,

et, puisque c'était la lutte, elle lutterait jusqu'à la victoire ou jusqu'au bout de ses forces.

Un élément, qu'elle ne soupçonnait point, devait la servir, avec une rare puissance, dans ce combat qu'elle entreprenait.

Rodolphe, qui, dès son enfance, marquait un penchant très vif pour la beauté féminine et se plaisait, mieux que partout ailleurs, dans la compagnie des jolies femmes, se trouva séduit par la beauté de sa mère. Malgré tous les chagrins qu'avait subis l'impératrice, ses trente ans de blonde savoureuse s'épanouissaient alors dans une rare magnificence et il ne semble pas qu'elle ait jamais été plus belle qu'alors. Cette splendeur physique séduisit l'enfant plus qu'on ne saurait dire et il ne tarda point à se faire le chevalier servant de la beauté de sa mère. Il se mêla très certainement — ce qui, du reste, est beaucoup plus fréquent qu'on ne veut l'avouer par je ne sais quelle puérile pudeur — un peu d'amour physique dans la passion nerveuse que le petit Rodolphe voua à sa mère, mais le fait est qu'il ne tarda point à lui revenir, autant, toutefois, que son caractère heurté et variable lui permettait de se livrer à quelqu'un.

Aussi bien, la mère qui, obscurément, avait compris cette sorte d'impalpable affection physique que son fils lui vouait, ne s'en montrait point gênée, elle y découvrait une manière d'hommage rendu à ses qualités de femme et consolidait, sur cet appui matériel, tout le grand amour moral qu'elle éprouvait pour son enfant.

Et ce sentiment n'était pas plus différent de celui des autres mères, que l'affection de Rodolphe n'était différente de celle des autres fils. Tous deux subissaient, simplement, une loi de nature.

L'enfant, toutefois, volontaire et capricieux, gâté et mal élevé, se trouva souvent en opposition avec Elisabeth. Il était d'une sensibilité morbide et ses sautes d'humeur se manifestaient de façon désespérante. Parfois, un raisonnement, poussé à l'extrême, le jetait dans un état d'esprit déterminé

dont le sortait, cinq minutes plus tard, une sensation de petit animal nerveux.

Un des témoignages les plus probants de cette manière d'être résulte d'un incident léger que la souveraine se plaisait à raconter à ses intimes.

Elle était à Ischl, dans son boudoir, où elle lisait. Brusquement, suivi, avec moins de fougue, par sa sœur aînée, Gisèle, — enfant qu'Elisabeth, on le sait, n'aimait point — Rodolphe fit irruption dans la pièce. Chacun des enfants avait cueilli un bouquet de fleurs des champs et tous deux venaient apporter la moisson diaprée à leur mère.

Elisabeth embrassa les deux petits pour les remercier, Rodolphe, avec passion, Gisèle, avec plus de calme.

— Maman, dit alors le jeune prince, comment se fait-il que je sois plus aimé que ma sœur?

La mère sursauta. Elle s'écria :

— Et par qui donc?

— Mais par tout le monde.

— Veux-tu bien ne pas dire de ces choses, Rudi, on ne t'aime pas plus que ta sœur.

— Oh! mais si... Ne penses-tu pas que je suis plus agréable que Gisèle?

Elisabeth, mieux pour donner une leçon à son fils que par élan spontané, attirait Gisèle dans ses bras et la baisait au front. Rodolphe secoua la tête d'un air entendu et, avant que sa mère eût répliqué à sa dernière question, il ajouta :

— Tu auras beau faire, personne ne croira jamais que tu ne préfères pas ton Rudi à Gisèle.

L'impératrice déclara sur un ton moitié grave, moitié plaisant :

— Mon Rudi me paraît un petit bonhomme bien vaniteux. C'est un très vilain défaut et le bon Dieu n'aime pas les enfants orgueilleux.

— Ah! s'écria l'enfant, pour ça, je suis bien sûr que le bon Dieu m'aime. Moi, je l'aime bien, sans le voir. Lui, qui me voit, il ne peut pas faire autrement que de m'aimer.

— Et s'il te voit capricieux, désobéissant, méchant comme tu l'es quelquefois, crois-tu vraiment, Rudi, que le bon Dieu puisse t'aimer?

Plein de morgue, l'œil mauvais, le front plissé, le petit se planta devant sa mère et, calé sur ses jambes, les mains enfoncées dans les poches de sa petite culotte, il dit d'une voix tranchante :

— C'est le bon Dieu qui m'a fait comme je suis. Il faut bien qu'il se contente de ce qu'il a fait.

Et rageur, offensé par le portrait que sa mère venait de faire de lui, il se retira.

Quelques minutes plus tard, sans s'occuper de lui davantage, Elisabeth se mit au piano et, de sa belle voix, douce, profonde et harmonieuse, chanta lentement un air grave de Schubert. C'est dans la musique qu'elle tentait, presque toujours, de trouver l'oubli d'une pensée qui la troublait.

Pendant qu'elle chantait, l'enfant frémit sensuellement. Quand les dernières sonorités s'éteignirent dans sa voix, elle aperçut le petit près d'elle, ses grands yeux ardents tout pleins de larmes. Il lui saisit le bras passionnément.

— Je te demande pardon, maman, dit-il. Je regrette...

Il y avait encore, chez le petit animal charmé, un reste de la rébellion du petit homme orgueilleux.

Elisabeth insista, et de sa voix prenante :

— Que regrettes-tu, Rudi?

— Ce que j'ai dit... Tu sais, quand tu chantes, eh! bien, il me semble que je deviens meilleur.

Ayant exprimé ainsi tout le fond de sa petite sensualité attendrie, il se jeta au cou de sa mère et la couvrit de baisers...

L'influence de la grand'mère, à travers ces bouderies violentes, ces effusions passionnées, toutes ces ardentes sautes d'humeur, n'en persistait pas moins à se manifester. La dominante, en effet, quant au caractère de Rodolphe, résidait dans l'importance qu'il attachait à sa petite personne, aux droits que lui conférait son rang et aux honneurs qu'on lui devait.

Tout jeune, il était renseigné, aussi bien que quiconque, à la cour, sur les règles de l'étiquette et les manifestations protocolaires. Jusque dans ses yeux, le constant souci de sa dignité de futur empereur le poursuivait.

Dans le parc de Schœnbrunn, par un bel après-midi d'été, Rodolphe et sa sœur, Gisèle, jouaient « au mariage » avec de petits amis et de petites amies, tous fils et filles de personnages de la cour. Rodolphe, bien entendu, car il se réservait toujours la part du lion, décréta qu'il serait le fiancé. De cette prétention que, une fois affirmée, il ne songea même point à abandonner, naquit une grave difficulté.

— Qui vais-je choisir comme fiancée? demanda-t-il.

Dix petites voix fraîches clamèrent en bataille :

— Moi... moi... moi...

Rodolphe réfléchissait. Avec la plus entière gravité, il murmura :

— Je ne vois guère, ici, que Gisèle qui soit digne de moi, puisque aucune des autres n'est de sang royal.

Il ajouta, s'adressant à Gisèle :

— Et je ne peux pas t'épouser, Gisèle, puisque tu es ma sœur.

— Qu'est-ce que ça fait, disait la fillette, on joue.

— Il y a des choses qu'on ne fait pas, même en jouant.

— Alors, prends-en une autre.

— Puisque je te dis qu'elles ne sont pas de sang royal.

Gisèle insista, revenant à sa première idée :

— Mais on joue, Rudi.

— C'est impossible.

Et on ne joua pas « au mariage », ce jour-là, dans le parc de Schœnbrunn.

L'impératrice souffrait cruellement de cette tournure d'esprit qui supprimait, chez Rodolphe, toute la grâce ingénue et toute la naïveté spontanée de l'enfance. Et puis cela cadrait si mal avec les idées libérales qu'elle professait, avec l'ardeur raisonnée qu'elle apportait dans toutes choses. Elle

travaillait donc à donner un pli nouveau à l'imagination de son fils. Il faut déclarer que, si persistante que fût son application dans ce sens, elle n'obtint que de bien médiocres résultats, résultats même qui, dans la plupart des cas, se manifestèrent à l'encontre des efforts dépensés. Si elle avait su conquérir le cœur de l'enfant en charmant ses yeux, elle ne parvenait point à changer l'objectif de sa volonté en domptant son esprit.

Elle n'employait point que la parole, elle agissait encore en mettant son fils dans des milieux tout différents de ceux qui constituaient son centre d'évolutions coutumier. C'est ainsi que Rodolphe, excipant d'un goût violent — comme tous ses goûts, du reste — pour l'horticulture, elle lui fit donner un coin de jardin, insistant pour qu'il le cultivât lui-même, et lui adjoignant, comme professeur et comme aide, le petit garçon, déférent et bien élevé, d'un valet d'écurie du château de Schœnbrunn. Elle veilla personnellement à ce que Rodolphe traitât le petit Jean, non comme un laquais, mais comme un camarade. On ne saurait dire, sans altérer la vérité, qu'elle y parvînt pleinement. Sur ce point, le kronprinz se montrait intraitable et, à cet essai de suppression des castes, l'impératrice gagna seulement ceci que le pauvre petit Jean se vit fort malmené par son élève. Rodolphe donnait des ordres, Jean travaillait ; il travaillait tout le jour et Rodolphe détruisait volontiers, le lendemain matin, tout le travail de Jean. C'est ainsi qu'ayant planté à grand'peine une importante série de rosiers, Jean trouva, quelques heures plus tard, ses rosiers arrachés et jetés pêle-mêle dans un coin. C'était un procédé de Rodolphe pour constater si le plant prenait racines. Le petit prince n'en était pas moins fier de ce qu'il appelait « son » jardin. Il y entraînait souvent sa mère. Et lorsque celle-ci constatait que « tout cela serait certainement beaucoup mieux encore s'il y régnait un peu plus d'ordre », Rodolphe frappait du pied, comme, autrefois, le faisait son père, et s'écriait :

— C'est la faute de Jean... Tu ne peux t'imaginer quelle

peine j'éprouve à remettre mon jardin en état dès que Jean y a posé le pied.

Et Rodolphe, inconsciemment, — on veut l'espérer, du moins, — tançait d'importance le pauvre Jean, qui ne disait mot et renfonçait ses larmes.

Ces boutades enfantines expliquent, d'ailleurs, le caractère de Rodolphe qui, dans la vie, accusa toujours les autres ou, à leur défaut, le Destin de tous ses déboires comme de toutes ses fautes et ne rechercha jamais l'origine du mal où elle se trouvait, c'est-à-dire en lui-même.

Cette expérience fâcheuse, comme maintes autres du même ordre et non moins infructueuses, ne découragea pourtant point le zèle maternel de l'impératrice, bien que ces échecs la fissent violemment souffrir.

Noël lui devint l'occasion, à la Hofburg, d'une tentative de démocratisation quant à l'esprit de son fils. Elle réunit au palais impérial un grand nombre d'enfants du peuple, cinquante filles et cinquante garçons, non seulement parce qu'elle adorait les enfants, mais surtout pour obliger Rodolphe, Gisèle et la petite Marie-Valérie, alors âgée de trois ans, à prendre contact avec les humbles.

On avait placé, dans la salle des fêtes de la Hofburg, un immense sapin, qui atteignait presque la haute voûte de bois sculpté. Ce sapin, tout orné de bougies multicolores, de flots de rubans et de guirlandes fleuries, trônait entre des tables chargées de cadeaux variés unissant l'utile à l'agréable : chauds vêtements, joujoux et douceurs. Les enfants furent introduits avec leurs parents, et la fête commença. Malgré la répugnance manifestée par Rodolphe, qui déclarait que ces gens « sentaient mauvais », Elisabeth l'obligea, ainsi que les archiduchesses Gisèle et Marie-Valérie, à distribuer les cadeaux aux petits malheureux. Ensuite, dans la salle voisine, où se trouvait dressé le buffet, garni des plats de tartines, de viandes froides, de « gügelhupf » et de fruits rares que l'impératrice avait fait venir, à grands frais, du Midi de

L'ARCHIDUC RODOLPHE, UNIQUE FILS DE L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH ET DE L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH, A QUINZE ANS

la France et de l'Algérie, elle tint à ce qu'une seconde distribution, celle des friandises, fût faite, comme la première, par ses trois enfants. Du coup, la glace se rompit. Des cris aigus et des rires clairs emplirent la salle à manger, cependant que Rodolphe, indigné, témoignait d'un irrésistible dégoût.

Cette fois encore, la pauvre Elisabeth réussissait mal, d'autant plus mal que tout Vienne se gaussa, avec l'archiduchesse-mère, des « folies démocratiques de la petite oie bavaroise », tandis que, dans le peuple, tous les enfants n'ayant pu se trouver invités, on accusait ouvertement l'impératrice d'affectation et de pose.

Mais la souveraine qui, décidément, tenait à son idée, ne se considéra pas comme battue. Au contraire, son esprit de contradiction s'aiguisait dans la lutte et elle résolut de braver l'opinion publique.

A l'exposition qui eut lieu à Vienne, en 1873, — un an après la mort de l'archiduchesse-mère — l'Egypte exposait une « maison du Caire », gardée par un jeune garçon arabe. Cette exacte reconstitution, qui obtint le plus vif succès, fut offerte, avec son jeune gardien, à l'impératrice Elisabeth par le khédive Ismaïl-Pacha, après la clôture de l'Exposition. La souveraine, depuis ses séjours répétés en Algérie, tenait les Arabes en particulière estime. Elle se prit d'une vive affection pour l'enfant africain et le soigna même personnellement au cours d'une longue maladie qu'il contracta. La convalescence achevée, elle le donna pour camarade de jeux à la petite archiduchesse Marie-Valérie. Ces relations enfantines de princesse à esclave scandalisèrent vivement la « société » de Vienne. Lorsque l'impératrice en fut avisée, elle s'en fut, avec Marie-Valérie et le petit Arabe, chez un photographe en renom et fit photographier les deux enfants bras dessus bras dessous. De plus, elle autorisa l'opérateur à mettre l'image dans sa vitrine et à en vendre des reproductions aux marchands d'estampes de la capitale de l'Empire. On jasa ferme, comme il convenait. On ne parla même que

de cela. Si bien qu'une gravure parodiée parut : on y voyait, de dos et dans le plus simple appareil, un petit garçon noir et une petite fille blanche, jouant ensemble, près d'une cabine de bains. L'empereur se mit dans une grande colère, fit saisir la gravure et retira la photographie initiale des vitrines publiques.

Ce fut le dernier acte de l'influence maternelle d'Elisabeth. Un an plus tard, le 21 août 1874, le prince héritier atteignait seize ans, c'est-à-dire sa majorité, suivant les règles de la maison de Habsbourg ; on en profita pour retirer, une fois de plus, et définitivement, les enfants impériaux à leur mère. Peu de temps après, l'impératrice, qui, depuis sept années, s'était presque fixée, allait reprendre son existence errante.

Tout de suite le kronprinz recevait une cour personnelle, ce qui lui plut infiniment. Ce qui lui plut moins, en revanche, ce fut, par ordre impérial, de se voir affecter, après quelques mois, au 36e régiment de ligne, en qualité de lieutenant. Il trouva là un avancement rapide puisque, dès l'année 1880, il était promu général.

Si la mère avait souffert des manières hautaines et de la terrible vanité de son fils, le père souffrit fort, lui, qui ne vivait que pour l'armée, du détachement que Rodolphe témoignait aux choses militaires.

De même qu'Elisabeth avait essayé, sans succès, de démocratiser l'esprit orgueilleux de l'enfant, François-Joseph tenta vainement de transformer le jeune homme en soldat. Pour cela, lui aussi s'employa à la mise en œuvre de vains procédés.

Lors de son voyage à Prague, au début de 1880, l'empereur fut reçu, à la gare, par les officiers de la garnison dont son fils faisait alors partie en qualité de colonel. Rodolphe n'avait pas vu son père depuis plusieurs mois. Il imaginait donc que celui-ci allait immédiatement l'appeler auprès de lui. Or, François-Joseph parut ignorer la présence de son fils. Il reçut d'abord le rapport du commandant de place, passa ensuite

la revue du piquet d'honneur et se fit enfin présenter les officiers supérieurs par ordre de promotion. Quand Rodolphe, à son tour, arriva devant lui, il lui dit, avec une raideur toute militaire, qui calma l'effusion latente :

— A vous, monsieur le colonel, je n'ai rien à dire pour le moment. Avez-vous quelque rapport à m'adresser?

Et, sur la réponse négative du colonel-archiduc, il le laissa partir sans que rien témoignât, dans son attitude, qu'il venait de parler à son fils.

Ces procédés ne firent point naître l'amour de l'armée dans le cœur de Rodolphe, ils ne le provoquèrent pas plus que la cérémonie de Noël, à la Hofburg, n'avait suscité, en lui, la moindre tendresse pour le peuple « qui sentait mauvais ».

La discipline, les règles et les cérémonies du métier des armes lui devenaient de plus en plus odieuses. Il acceptait sa charge comme une corvée qu'il ne pouvait refuser d'accomplir, et rien de plus. Sur son jeune esprit, comme sur celui d'Elisabeth, les sciences exerçaient un attrait tout spécial, et aussi, il possédait, profond et ardent, le goût des voyages. Dès que ses devoirs militaires le lui permettaient, et même davantage, il s'enfuyait, loin des casernes, à travers le monde. Ses lettres de voyage, adressées à sa mère, et publiées depuis, partiellement, expriment, dans un style exalté et poétique, des sensations très vives ressenties devant les grands spectacles de la nature. Cet amour des paysages le menait plus loin encore qu'il ne conduisait sa mère. Pour elle c'était un besoin de sensations. Pour lui, si on l'eût laissé agir à sa guise, il fût devenu explorateur. Il éprouvait un tel besoin d'expansion que, non content d'écrire de longues lettres, il publia différents ouvrages, notamment, en 1883, une forte plaquette d'impressions et d'étude, intitulée : *Quinze jours sur le Danube*, et, en 1884, un gros volume illustré de photographies prises par lui en cours de route : *Un Voyage en Orient*. Il y est grandement question de sa science favorite, l'ornithologie. Un autre ouvrage, d'un ordre

tout différent, et qui ne se termina qu'après la mort de Rodolphe, fut inspiré par lui et il y travailla même activement. C'est un véritable monument que cette œuvre sur la *Monarchie austro-hongroise en paroles et en images* à laquelle, sous la direction de l'archiduc Rodolphe, les plus grands écrivains et les plus grands savants de son pays ont collaboré. A ce propos, il entretint des relations suivies avec le monde scientifique, le monde des lettres, le monde des arts, l'Université, et aussi — mot terrible en Autriche — avec la presse. Il apprit là que les savants et les professeurs n'étaient point tous pédants ; que les écrivains et les artistes n'étaient point tous bohèmes ; et, enfin, que les journalistes — contrairement à l'opinion de Bismarck, opinion adoptée aussi bien par la société de Vienne que par celle de Berlin. — n'étaient point tous ratés.

De ces fréquentations nouvelles du jeune prince naquit une transformation dans l'aspect des réceptions de la cour. On y vit un monde moins brillant dans ses dehors, mais d'intellectualité infiniment supérieure à celui qu'on avait jusqu'alors accoutumé d'y rencontrer. Et ce ne fut point un spectacle ordinaire que de considérer des savants, à l'esprit avancé, comme Brehm et Homeyer, coudoyant des courtisans dorés et bornés. Les courtisans, bien entendu, voyaient d'un œil courroucé l'invasion de ces nouveaux venus et des « mots » s'ensuivirent, qui ne tournèrent point toujours à l'avantage des gens de cour. C'est à Brehm que l'un de ces derniers disait un soir, sur un ton ironique, à la suite de je ne sais quelle négligence de protocole :

— J'ignorais que les hommes de science fussent si bien renseignés sur l'étiquette.

Il s'attira cette verte réponse formulée sur un ton de rare courtoisie :

— Je n'ignorais pas que les hommes de cour fussent si mal renseignés sur la politesse.

Finalement, c'est aux courtisans que la place resta. On fit

demeure nette. L'empereur interdit même à son fils de continuer à fréquenter certains savants, tels que Brehm, dont on jugeait dangereuses, pour le futur empereur, les idées élevées et largement humaines.

On peut admettre, toutefois, que les apparences libérales que montra quelquefois le fils du militaire François-Joseph, quand il lui fut donné d'exprimer certaines opinions politiques, viennent, d'une part, de la persistance de sa mère à dompter sa vanité d'enfant, et, d'autre part, de la fréquentation des savants et des écrivains qu'il groupa autour de sa personne. Il n'en faudrait point conclure que Rodolphe possédât un esprit vraiment libéral. Ce fut bien plutôt, chez lui, une manière d'élégance intellectuelle, presque du snobisme. On peut être assuré, en effet, que ce prétendu libéralisme, dont on se plaît à le parer, aujourd'hui qu'il est mort, n'eût rien changé à la politique de l'Empire si Rodolphe eût régné. La raison la plus sûre de ces tendances avancées du kronprinz résidait dans les idées conservatrices outrancières de l'empereur. C'est une loi presque fatale que les princes héritiers, souverains de demain, mais, dans l'instant, princes oisifs et sans autorité, se donnent des allures d'action en faisant de l'opposition à la politique du monarque en place. Sans parler d'Edouard VII, qui suivit une politique si différente de la politique de sa mère, — comme prince de Galles, — on peut citer Frédéric, libéral, comme kronprinz, — alors que Guillaume Ier était conservateur, — et même Guillaume II, conservateur, comme fils du prince héritier, alors que Frédéric était libéral.

Ce sont là petits jeux de cour. On peut les noter, parce qu'ils sont symptomatiques. Il conviendrait moins que l'on s'y arrêtât.

Du reste, l'existence de l'archiduc Rodolphe est là pour montrer que ses idées de liberté et de justice ne furent jamais que des idées de parade, encore qu'il fût d'une intellectualité supérieure à celle de François-Joseph, grand seigneur féodal ankylosé dans la cangue étroite des préjugés de sa caste.

Avant tout, et suivant, ici, l'exemple paternel, Rodolphe fut, en dehors de ses fugues, à travers la République des idées, un « joyeux viveur ». Seulement, l'enfant chétif qu'il avait été, le jeune homme débile qu'il était, l'homme alcoolique, morphinomane et neurasthénique qu'il devint, succomba lamentablement là où le père, épileptique mais robuste, avait résisté.

CHAPITRE XI

LE MARIAGE DE RODOLPHE

Par esprit héréditaire, avec le désir de voir, de son vivant, se perpétuer sa race dans une lignée de descendance directe, l'empereur François-Joseph se fit de bonne heure le courtier matrimonial de son fils unique. Le sentiment, qu'il affirmait, de se découvrir rapidement grand-père ne dictait point seul ses agissements. S'il voulait marier Rodolphe et le marier sans retard, c'est surtout parce qu'il redoutait que la vie de débauches que celui-ci mena de fort bonne heure — grâce à la complicité de son ami et maréchal de la cour, le comte Charles Bombelles — ne devînt préjudiciable, chez cet être dégénéré, aux sources mêmes de la reproduction.

Une fois de plus la difficulté, qui présidait, moins de vingt années auparavant, au choix d'une impériale épouse, pour François-Joseph, se dressait aujourd'hui, quant à la découverte d'une fiancée princière, pour l'archiduc Rodolphe. Il semblait que, par une malchance particulière, les princesses catholiques, de sang royal et mariables, chômassent au moment où la cour d'Autriche en réclamait une pour l'élever au rang de kronprinzessin. Le choix apparaissait des plus maigres et la vitrine d'exposition aussi mal pourvue que possible. Il restait bien encore des Wittelsbach disponibles, car il y en avait toujours sur le marché, mais l'impératrice Elisabeth, à qui les craintes qui la torturaient suffisaient

amplement, n'entendait point, par une nouvelle union des Habsbourg avec sa famille d'origine, les accroître bénévolement. Pourtant ses seules craintes et sa seule volonté n'eussent point suffi, sans doute, à détourner l'empereur de l'idée d'un de ces mariages presque incestueux, si Rodolphe, prévenu et conquis par sa mère, ne s'y était opposé lui-même, et très catégoriquement.

François-Joseph parla alors, au prince héritier, de Mathilde de Saxe. Les tournées conjugales du jeune homme allaient commencer. Docilement, il se rendit à Dresde, afin de juger, en vingt-quatre heures, s'il lui semblait que la demoiselle proposée remplît bien toutes les conditions requises pour lui assurer du bonheur jusqu'à la mort. Une première entrevue suffit à lui prouver le contraire. Une bigoterie telle régnait à la cour de Dresde, entre le prince Georges de Saxe et sa femme, l'Espagnole Marie-Anne, qu'il en éprouva tout de suite un évident malaise. Si cette odeur de sacristie ne satisfit point son odorat intellectuel, épris de senteurs de plein air, la petite princesse, niaise et grasse, qu'on lui montra, dressée sur un fond de robes de prêtres, ne le séduisit pas davantage. Lui qui, dans son culte, presque cynique, pour la beauté d'Elisabeth, déclarait que le type svelte et fin de sa mère était le seul vraiment aimable, ne pouvait guère éprouver de désir pour cette petite femme dodue, potelée et bien en chair.

Mathilde de Saxe fut son premier laissé pour compte.

Revenu de Dresde à Vienne, il fut dirigé, par son père, vers le marché matrimonial de Madrid. Là, deux sujets allaient se disputer la clientèle de la future Majesté apostolique. Mais la Majesté ne sortit point le moindre contrat de sa poche pour acquérir, soit l'infante Maria de la Paz, soit l'infante Eulalie Francesca, toutes deux filles de la reine Isabelle, et qu'on proposait de lui céder, au choix. La reine Isabelle, on le sait, n'était ni jolie, ni gracieuse, ni bien faite, ni distinguée. Or, les deux infantes ressemblaient précisément à leur mère, et il imagina facilement, en regardant la reine

Phot. Pflanz.

L'archiduchesse Valérie, son mari, l'archiduc François-Salvator et leurs enfants

Phot. Baumann.

L'archiduchesse Gisèle

Phot. Dittmar.

Léopold de Bavière

Isabelle, l'aspect que présenterait quelques années plus tard, la fiancée — l'une ou l'autre — qu'on lui proposait. Il frémit d'épouvante et reprit le train à destination de la capitale autrichienne.

François-Joseph avait-il décidé de forcer son fils, comme, chasseur ardent, il forçait une compagnie de perdrix en la poursuivant sans trêve ni repos? A peine le laissa-t-il se poser à la Hofburg. Il le levait, à nouveau, et l'obligeait à diriger son troisième vol vers Bruxelles. Le triple déchet de la cour de Saxe et de celle d'Espagne, l'écart volontaire de la cour de Bavière ne laissaient plus de princesses disponibles, dans l'instant, en dehors de la cour de Belgique. Sans doute, les Cobourg étaient de bien médiocre origine, en regard des Habsbourg, mais on n'avait pas le choix et puis il n'existait pas de crainte, au moins, de mêler, ici, deux sangs trop fréquemment alliés, bien que Marie-Henriette, femme de Léopold II, fût une archiduchesse autrichienne.

Le prince Rodolphe partit donc pour Bruxelles. Là on lui montra la princesse Stéphanie. Ses seize ans, pas encore éclos, ne faisaient guère prévoir les vingt-cinq ans somptueux où elle devait s'épanouir glorieusement. Longue, mince, poussée en asperge, d'une pâleur chlorotique, les paupières rouges, les lèvres blanches, les cheveux d'un blond filasse, les mouvements gauches, maladroits et disgracieux, timide et sans esprit, elle déplut pleinement à Rodolphe, mais, du moins, le fit sourire. Il avoua au comte Bombelles que, en apercevant cette longue fille, lisse et droite comme un manche à balai, il avait songé à la première de ses fiancées éventuelles, la petite Mathilde de Saxe, toute ronde, et que l'image d'un bilboquet s'était présentée à ses yeux, un bilboquet où Mathilde jouait le rôle de la boule et Stéphanie, celui du manche.

Une troisième fois, il revint donc à Vienne, bien décidé à demeurer temporairement célibataire. Mais il vit son père si affecté par cette résolution, on l'incita tellement au mariage,

qu'il finit par se laisser faire. Celle-là ou une autre, après tout, peu lui importait. Il n'émettait point la prétention d'accomplir un mariage sentimental, — l'union de son père et de sa mère, aussi bien, ne constituait guère un exemple digne de l'inciter à une telle détermination, — il eût désiré seulement posséder une femme jolie, mais puisqu'il n'en existait pas dans les cours catholiques — les seules cours qui lui fussent conjugalement accessibles par raison d'Etat — il épouserait donc au hasard. Et, bien décidé à continuer, après le mariage, sa vie de débauches et d'orgies, il jeta son dévolu, d'un cœur léger, sur la princesse Stéphanie.

Les fiançailles furent célébrées le 7 mars 1880, à Bruxelles.

C'est avec joie que la nouvelle en fut reçue en Autriche. Le peuple, dans l'empire des Habsbourg, est si profondément imbu de l'esprit monarchique qu'il prend presque aussi à cœur que les siennes propres, les affaires de la famille impériale.

Quant à l'empereur, il rayonnait.

Mais si la joie séjournait dans le cœur du peuple comme dans la pensée impériale, une personne, du moins, ne partagea-t-elle guère l'allégresse générale. Ce fut l'impératrice Elisabeth.

Ce jour, en effet, ce septième jour de mars de l'année 1880, marque, pour elle, le premier pas dans la voie douloureuse d'un nouveau calvaire. D'abord, la fiancée, qu'elle savait inintelligente, têtue, sournoise, jalouse, coquette et vaine ne pouvait plaire à son esprit ouvert, loyal et clair. Et puis, ne médisant point des mariages d'amour, car elle connaissait que la ruine du sien venait d'une femme descendue au tombeau depuis huit ans, — l'archiduchesse Sophie, — elle eût désiré, pour son fils — car elle aurait aidé sa bru, une bru de son choix, à conserver Rodolphe — une union où la tendresse eût apporté quelque garantie de bonheur. Et de l'amertume séjournait au fond du calice de son cœur. Les événements, qui allaient lui fournir le plus âpre de tous les

breuvages, devaient faire déborder le vase de sa tristesse éperdue.

Le premier heurt brutal lui vint de l'inconscience de François-Joseph. On frémit en songeant que, devant Elisabeth, il osa prononcer l'allocution suivante, en réponse aux compliments que lui apportait une députation de la ville de Vienne à l'occasion des fiançailles du prince héritier :

« Les fiançailles de notre fils remplissent notre cœur d'une joie d'autant plus grande qu'il ne s'agit nullement, ici, d'un acte politique, mais d'un véritable choix du cœur. Or, c'est dans l'amour, et dans l'amour seul, qu'il faut chercher la base de tout bonheur matrimonial. »

Ce fut avec une sorte d'épouvante qu'Elisabeth entendit ces paroles. Elle avait eu, parfois, des accès de haine, des crises de dégoût aussi pour François-Joseph, mais elle n'avait point cessé tout à fait de l'aimer. Ce jour-là, il paracheva son œuvre de destruction en se montrant, aux yeux de sa femme, sous un aspect encore inconnu d'elle. Elisabeth le méprisa. Ce mépris s'augmenta d'une colère qu'elle ne pouvait malheureusement exprimer, car il importait qu'elle demeurât calme et digne, quand l'empereur ajouta ces mots mensongers à son speech trompeur :

« Notre épouse, Sa Majesté l'impératrice, connaît la fiancée, et comme nous, elle se montre enchantée de cette touchante union de deux jeunes cœurs épris. »

La colère contenue d'Elisabeth fut d'autant plus vive que, le matin de ce même jour, elle écrivait les lignes suivantes à son fils :

« Mon fils, mon pauvre cher fils,

« Je vois avec terreur que tu ne comprends pas quelle misère affreuse te réserve ce mariage que tu vas accomplir si légèrement et sans que le moindre sentiment d'amour te guide. Ton père désire que tu te maries. C'est dans son rôle de souverain d'un grand empire qu'il envisage, surtout dans

une telle aventure, le côté politique qu'elle comporte. Mais moi, mon cher enfant, moi, ta mère, tout simplement ta mère, j'ai bien le droit de considérer une aussi grave question que ton mariage sous un jour différent. Ce que je vois dans le mariage de mon fils, c'est quelle vie il assurera à son ménage, quelles conditions de bonheur il comporte, quel avenir il réserve à mon cher Rudi. Et je suis obligée de conclure, après avoir mûrement réfléchi, que Stéphanie n'est point la femme qu'il te faut et ne la deviendra jamais. »

Elisabeth se montrait si profondément et, il faut l'avouer, si justement convaincue que ce mariage ferait le malheur de son fils, sans pour cela rendre heureuse la jeune fiancée, qu'elle s'employa de toutes ses forces à le rompre.

Au mois de mai de l'an de grâce 1881, S. A. R. Stéphanie, princesse de Belgique, n'en mettait pas moins officiellement le pied sur le territoire austro-hongrois. C'est à Salzbourg qu'elle fut reçue par son fiancé, à la même frontière qu'elle devait repasser plus tard au bras d'un autre homme, fiancé celui-là, de son cœur : le comte Lonyay. Les plus petits faits ne vont point, parfois, sans grande ironie. C'est ainsi que, à Salzbourg, le premier arc-de-triomphe qu'elle rencontra sur le territoire autrichien, portait cette inscription : *Tu felix Austria nube*, alors qu'il n'y eut jamais de félicité, ni pour elle, ni pour l'Autriche, dans ces suites de l'acte nuptial qu'elle se préparait à accomplir. A Schœnbrunn, elle fut reçue par l'empereur, qui ne la connaissait pas, et le jour même, un grand bal de cour était donné en son honneur.

C'est le lendemain que l'une des plus dures stations du calvaire effectif d'Elisabeth devait se manifester.

L'entrée officielle dans Vienne eut lieu par le pont Elisabeth, celui-là même que, dans des circonstances identiques, la malheureuse impératrice, seulement fiancée impériale, ce jour-là, recevait en don de joyeuses noces, le 24 avril 1854, de la municipalité de Vienne... Elisabeth, au fond d'un carrosse de gala, traîné par huit chevaux, repassait donc sa

vie, aux côtés de Stéphanie, fiancée de son fils. Même, l'épreuve de l'arrêt ne lui fut pas épargnée. Au milieu même de ce pont qui portait son nom, le carrosse stoppa et elle entendit, adressées à une autre, les paroles qu'on lui avait adressées vingt-six ans plus tôt, à elle, au seuil d'une vie matrimoniale qu'elle espérait toute chaude d'un grand feu d'amour, et sur laquelle, en se retournant, elle n'apercevait plus qu'un manteau de cendres grises et froides. Autour d'elle les oriflammes claquaient dans la brise, les chevaux piaffaient, l'or des costumes et des caparaçons brillait au soleil, et les sonneries des fanfares montaient sous le ciel bleu. Elle ferma les yeux pour cacher ses larmes et les tint clos encore après que le cortège se fut ébranlé. A présent, le défilé gagnait la ville impériale et la Hofburg. Devant marchaient la garde magnifique des trabans impériaux et les fonctionnaires de la cour, en grande tenue et à cheval. Venaient ensuite la garde autrichienne, puis la garde hongroise avec deux peaux de panthères par cavalier : une sur le dos du cheval, l'autre sur l'épaule de l'homme. Enfin apparaissaient les carrosses de gala et le grand carrosse impérial, le carrosse de Charles VI, père de Marie-Thérèse, tout de cristal et d'or, et décoré, à l'extérieur comme à l'intérieur, de peintures exécutées par les artistes les plus célèbres du temps.

Quand le cortège s'arrêta à la Hofburg, les canons tonnaient, les cloches sonnaient, les acclamations populaires éclataient de toutes parts.

Un peu surprise, mais flattée dans sa vanité, Stéphanie gagna la grande salle des cérémonies où l'attendait l'empereur, entouré d'un groupe d'officiers revêtus d'uniformes magnifiques.

Cette journée s'était faite rude pour la pauvre Elisabeth. Celle du lendemain, 10 mai, devait se montrer plus cruelle encore. A midi, en effet, elle pénétrait, toutes cloches carillonnantes, dans l'église des Augustins et s'agenouillait, avec

François-Joseph, là où, vingt-six ans auparavant, elle s'était agenouillée en la compagnie du même homme, pour la célébration de son propre mariage. Qu'elle était confiante alors et comme sa jeune pensée, curieuse de la vie, jetait un regard assuré sur l'avenir ! Mais quelle désillusion, aujourd'hui, montait de son cœur meurtri à sa pensée trop vive ! Ces vingt-six années qui lui semblaient, dans leur aube, tout illuminées d'un grand soleil de joie, lui apparaissaient tristes, douloureuses, mornes et mortes, au temps où la cloche de l'élévation sonna, ce jour-là, l'*Angelus* de leur crépuscule. Et puis le spectacle des deux êtres qui se tenaient là, devant l'autel, n'était point pour provoquer de la gaîté dans son cœur mélancolique, car elle les sentait distants, tragiquement, l'un de l'autre, et redoutait, non sans raison, les lendemains de ce mariage sans amour. Aussi, quand les deux jeunes gens s'inclinèrent pour recevoir la bénédiction du prince Schwarzenberg, archevêque de Prague, qui officiait, la pauvre Elisabeth fondit-elle en larmes, tandis que l'empereur, au lieu de tâcher à la consoler, manifestait une violente impatience. Rodolphe tourna son visage ennuyé du côté de sa mère et Stéphanie, qui ressemblait, dans son attitude, à une victime que l'on mène au bourreau, devint encore plus pâle qu'elle ne l'était déjà.

On n'en fit pas moins largesse. Vingt-deux bourses de dix mille florins furent données, par l'empereur, aux écoles polytechniques. Il y ajouta dix bourses de dix mille florins également, pour les lycées de filles d'officiers, et destina, en outre, vingt mille florins aux pauvres de la ville de Vienne.

Enfin, à la nouvelle stupeur d'Elisabeth, il mit le faîte à son monument de cynisme serein en adressant à son ami, le comte Taaffe, un ordre du jour où se trouvait cette phrase mémorable :

« Le trésor d'amour et de fidélité que Nous avons transmis, ainsi que S. M. l'impératrice, à Nos enfants bien-aimés, leur

sera un gage de bonheur. Ils travailleront certainement à conserver ce patrimoine de tendresse conjugale, que Nous leur léguons et qui ne saurait être qu'un présage heureux au seuil de leur vie nouvelle que Nous prions le Ciel de leur rendre douce et bonne. »

Elisabeth n'était point superstitieuse. Il lui sembla pourtant que François-Joseph venait de tenter le sort. Et elle eut peur...

La lune de miel que les jeunes époux passèrent au château de Laxenburg fut de courte durée. Rodolphe ne tarda pas à s'apercevoir que sa mère avait raison lorsque, au mois de mars 1880, elle lui écrivait que Stéphanie n'était nullement la femme qui lui convenait. Il essaya, en effet, à la prière d'Elisabeth, de devenir un mari possible. Il l'essaya, au moins pendant les premiers mois de son mariage. Rodolphe reprenait ses études d'histoire naturelle et s'intéressait, de nouveau, à la littérature. Il espéra, à défaut d'autre chose, créer un lien entre Stéphanie et lui en s'efforçant de l'intéresser à ses recherches, à ses travaux, à ses écrits. Vains efforts. Stéphanie et Rodolphe ne parlaient point la même langue. Là, où il parlait sciences, arts, philosophie, littérature, voyages, elle répondait bals, soirées, dîners, fêtes mondaines, chiffons. Le prince héritier, espérant quand même amener sa femme à des sentiments d'une moins banale frivolité, attira, à Laxenburg, des savants, des artistes et des écrivains. Stéphanie témoigna seulement de sa répugnance pour « ces roturiers ». Pas plus qu'elle ne s'intéressait aux travaux de son mari, elle ne trouva d'attrait aux conversations élevées qui s'échangeaient dans son salon. De son côté, Rodolphe ne pouvait éprouver le moindre plaisir à écouter les propos de sa femme et il refusait de transformer son logis au point où l'eût désiré Stéphanie, qui l'entendait, dans son rêve, tout sonore de fêtes bruyantes.

Stéphanie réclama et bouda. Rodolphe ne dit rien, mais s'éloigna. La chasse l'avait toujours attiré, il y revint, préfé-

rant séjourner pendant des semaines dans son petit château de Mayerling plutôt que de rentrer à Laxenburg, qu'il abandonnait aux goûts mondains de l'étrangère de son foyer. Peu à peu, il reprit complètement sa vie de célibataire. Quand il rentra à Vienne, avec Stéphanie, ce fut pour y séjourner fort peu de temps. Presque aussitôt il partait en voyage de chasse, pour les régions giboyeuses de Styrie puis de Hongrie. Pendant le temps intermédiaire qu'il passait à Vienne, il sortait chaque jour pour aller jouer aux cartes au Jockey-Club, ou bien s'enfermait dans son cabinet de travail afin de travailler à quelque ouvrage ou de tenir des propos inaccessibles à Stéphanie, avec certains de ses intimes. De son côté, Stéphanie vivait sa vie. Le « manche de bilboquet », avec trois années de plus, était devenu une femme savoureuse et désirable, aux formes pleines, à la chair blanche, à la taille ronde : superbe fruit de volupté. Elle se savait jolie et adorait qu'on le lui dît. Son unique préoccupation résidait, d'abord, dans sa parure. Une fois parée, elle voulait se montrer. Se montrant, il lui devenait indispensable qu'on la courtisât. Les galants se montraient nombreux et Stéphanie rayonnait dans un cercle béat de fidèles adorateurs. Ainsi chacun des époux menait une existence différente, et leurs vies s'organisaient distantes et parallèles, sans aucune chance, à présent de se rencontrer jamais.

Aucun accord n'était intervenu, mais nulle querelle, non plus, n'éclatait. Et tout alla relativement pour le mieux jusqu'au jour où, après deux années de mariage, Stéphanie devint mère d'une enfant, à laquelle on donna le nom d'Elisabeth. Pendant sa convalescence, Stéphanie, que ses succès mondains rendaient ambitieuse, imagina, sans doute par ennui, de conquérir son mari. Sa tentative échoua. Elle s'en montra fort dépitée. Mais comme elle ne possédait point assez d'intelligence pour reconnaître ses propres torts, elle imputa aux circonstances l'échec qu'elle essuyait. En outre, se plaisant à tout concréter, elle accusa la chasse de lui enlever son époux, alors que la chasse n'était qu'une consé-

FRANÇOIS-JOSEPH GRAND-PÈRE

quence du détachement préalable de Rodolphe. Aussi, chaque fois qu'il partait pour Mayerling, Stéphanie, diplomate malhabile, s'employait-elle à mener des scènes bruyantes contre son mari. Si elle ignorait l'art de se maîtriser, Rodolphe, de son côté, brillait mal par la patience. Et des mots désobligeants furent échangés entre eux. Quand elle voyait Rodolphe revenir de la chasse, au lieu d'atténuer l'effet de ces disputes par une attitude conciliante, elle boudait pendant des jours entiers et s'attachait à montrer à Rodolphe — lequel déjà trouvait peu d'attrait dans sa compagnie — un visage maussade, hostile et renfrogné.

C'est alors que la pauvre Stéphanie eut, entre toutes, la plus fâcheuse idée. Pour punir son mari, elle imagina — se croyant la plus désirable de toutes les femmes — de lui fermer la porte de la chambre nuptiale. On eût dit que Rodolphe n'attendait que ce signal pour donner la liberté la plus complète à ses désirs de chair, refrénés depuis des mois.

Il ne brisa point la porte de sa femme : il ouvrit la porte de la rue.

Et Rodolphe, reprenant tout à fait son existence de célibataire, s'en fut, d'un pas délibéré, vers des alcôves plus souriantes.

Stéphanie n'éprouva, de ce fait, nulle peine de cœur. A cette époque, elle n'était guère capable d'amour, non plus, d'ailleurs, que de chagrin sentimental. Mais la femme vaniteuse qu'elle était se trouva blessée dans son orgueil. Une jalousie furieuse, la pire et la plus basse de toutes, puisqu'elle n'avait point l'amour pour motif, gronda en elle et se manifesta en violence, insupportable et vulgaire dans ses éclats. Rodolphe ne pouvait plus faire un pas, causer avec une autre femme, ou même, risquer un regard vers quelque joli visage, sans se voir menacé de scènes tumultueuses.

Jamais, malgré toutes ses douleurs intimes ; jamais, malgré tout le sacrifice de son pauvre amour ; jamais, malgré les

faiblesses de François-Joseph et les férocités de l'archiduchesse Sophie, subies depuis près de trente années, l'épouse impériale n'avait fait retentir la Hofburg de ses récriminations. Elisabeth, qui avait mené une existence de martyre, n'éleva pas la voix, publiquement, contre son bourreau.

Stéphanie, épouse sans amour, jalouse par orgueil, et furieuse par médiocrité d'esprit, n'observa point la même discrétion. Le vieux palais frémit, jusque parmi ses couloirs, de retentissantes imprécations ; les gardes entendirent des mots vulgaires sortir des lèvres ardentes de la kronprinzessin ; les valets de chambre, enfin, ramassèrent, maintes fois, au matin, dans les salons réservés au prince héritier et à sa femme, des débris de vases de prix et de fins bibelots, victimes innocentes de la jalousie forcenée de la belle Stéphanie. La pauvre femme allait ainsi à l'encontre de ses intérêts. Plus elle se montrait violente, et plus Rodolphe trouvait, dans ces manières, la justification d'infidélités... à venir. De plus la raison de famille et d'Etat qui aurait pu retenir vaguement le prince héritier auprès de sa femme n'existait plus. Les médecins, en effet, déclaraient, après la naissance de la petite archiduchesse Elisabeth, que tout espoir de maternité nouvelle devait se voir abandonné. Stéphanie devenait inapte à la perpétuation de la lignée mâle des Habsbourg, et, de ce fait, apparaissait comme un fonctionnaire manquant à sa fonction. Le mari, déjà, s'était désintéressé de sa femme, le Habsbourg se désintéressait à présent de la continuatrice infidèle de son nom.

Aussi, malgré les cris de rage qui réveillaient les échos endormis de la Hofburg, malgré les débris de vieux Chine et de Saxe élégants qui jonchaient les tapis de son appartement, le kronprinz continua-t-il à rechercher, au dehors, et jusque dans le palais impérial, toutes les occasions d'amour qui satisfaisaient aux caprices de son esprit libertin. Enumérer toutes les... occasions qui se succèdent de façon ininterrompue, au cours de ses sept années de mariage, serait

dresser une liste qui risquerait d'envahir un grand nombre de pages. Il cherchait — et trouvait — n'importe qui et n'importe où. C'est ainsi que la femme de son cocher succéda à la femme du directeur d'une des plus grandes compagnies de navigation autrichiennes, laquelle avait pris la place de la fille d'un garde forestier, qui la tenait elle-même d'une princesse de sang royal.

Tandis que François-Joseph travaillait, un matin, dans son cabinet de la Hofburg, la porte s'ouvrit et l'huissier avisa :

— Son Altesse l'archiduchesse Stéphanie demande si elle peut parler à Votre Majesté.

François-Joseph fronça les sourcils. Un geste las des épaules et des bras vint ensuite, puis il dit d'une voix fatiguée :

— Faites entrer.

Stéphanie pénétra en coup de vent, bruyante et désordonnée. Elle allait parler. François-Joseph lui indiqua un siège près de son bureau et déclara :

— Je vous serais reconnaissant, ma fille, de montrer un peu plus de réserve dans vos manières devant les gens de service.

— Il s'agit bien de cela, éclata Stéphanie.

— Il s'agit toujours de cela, avant tout. Et vous m'obligeriez, ma fille, en ne l'oubliant pas si fréquemment. Voyons, qu'y a-t-il? Est-ce encore une incartade de mon fils qui vous amène?

— Certes. Et, cette fois, la mesure est comble.

— Il me semble que je connais cette formule-là. Où donc l'ai-je entendue déjà?

Les traits de Stéphanie se contractèrent. Elle siffla plutôt qu'elle ne dit :

— Ne raillez pas, mon père. Cette fois, c'est sérieux. Je vous assure que les agissements de votre fils...

— Pardon, de votre mari.

— Oh! si peu... Enfin, je ne puis plus supporter de tels

affronts. Imaginez-vous qu'il est actuellement à Abazzia, où il se montre avec Mme K...

— Qui est Mme K... ?

— La femme du directeur de la Compagnie de navigation de F..... Si encore elle était jolie !... Mais elle est grosse, vieille, laide, plâtrée comme un mur en réparation, et couverte de toutes les peintures de la terre... Et il s'affiche avec elle. On les voit partout : à la promenade, sur la plage. Ils prennent même leurs repas dans la salle à manger de l'hôtel... Et savez-vous quel hôtel ils ont osé choisir ?

— Pas encore, mais je sens que je vais le savoir.

Au comble de l'indignation, l'archiduchesse jeta le nom :

— L'hôtel Stéphanie!...

L'empereur dit simplement :

— C'est le meilleur.

— Soit, mais il porte mon nom. Le mari de l'archiduchesse Stéphanie à l'Hôtel Stéphanie, avec sa maîtresse! Imaginez-vous chose pareille!...

Elle se prit à crier en frappant le bureau du poing ;

— J'en ai assez, j'en ai assez, j'en ai assez!...

L'empereur posa sa main sur celle de sa belle-fille, la maintint immobile, et dit :

— Oui, je sais, la coupe est pleine. Eh! bien, ma fille, je vous prie instamment de la laisser déborder avec moins de bruit et, surtout, sans m'inviter.

— A qui voulez-vous que je m'adresse?

— A qui vous voudrez, mais pas à moi. D'ailleurs, les confidences que vous me faites, vous les partagez entre votre femme de chambre, vos valets de pied, n'importe qui, et... moi. Je vous en dispense donc, à l'avenir... Notez que, depuis quinze jours, c'est le troisième assaut de cette sorte que je subis. C'est trop. J'ai sermonné mon fils. C'est tout ce que je pouvais faire. Je ne puis le maintenir de force dans la chambre conjugale, n'est-ce pas? C'est affaire à la femme et non au père. J'ajouterai qu'il n'y a rien, en dehors d'un

amour que vous n'avez pas su lui inspirer, qui le retienne auprès de vous, puisque nous n'avons plus l'espoir de vous voir jamais perpétuer notre race.

Abattue, cette fois, Stéphanie murmurait :

— Est-ce ma faute?

— Ce n'est certes pas la mienne, répliquait l'empereur. Et puis, il ne s'agit pas de savoir si c'est une faute ou non. C'est un fait. Et on ne peut aller contre les faits. Bref, ma fille, je vous prie formellement de m'épargner tous les « potins » que vous colportez jusqu'ici contre mon fils. Je ne vous écouterai plus, je vous en avertis, à moins que vous ne m'apportiez un fait, un fait grave et définitif.

Furieuse, dans sa sottise, de la leçon que venait de lui donner François-Joseph, elle écrivit immédiatement à son père, le roi Léopold II, pour lui demander l'autorisation de réintégrer la cour de Bruxelles.

Elle reçut, en réponse à sa lettre, le télégramme suivant, laconique et précis :

« C'est votre devoir de rester auprès de votre mari. »

Léopold II, qui n'a jamais compris le sentiment... chez les autres, ne pouvait guère soutenir sa fille dans de telles conjonctures, car il prévoyait la réponse peu agréable que son gendre lui aurait opposée si, lui, le vieux coureur de cotillons, avait eu l'audace de faire entendre la moindre réprimande sur le chapitre féminin.

Mais Stéphanie, qui ne vit jamais bien loin devant elle, rêvait aux dernières paroles de son beau-père : « Je ne vous accueillerai plus à moins que vous ne m'apportiez un fait grave et définitif. » Et Stéphanie, qui, décidément, s'acharnait à détruire, les uns après les autres, toutes les chances de rapprochement entre elle et son mari, imagina de prendre celui-ci en flagrant délit.

Esprit vulgaire, elle ne pouvait agir sans vulgarité. Elle acheta donc les domestiques de son mari, en même temps qu'elle s'adressait à une agence de renseignements et de « police privée » pour faire « filer » Rodolphe.

Le prince héritier, revenu à la Hofburg, entretenait une liaison, à Vienne, avec une demoiselle H..., divette d'une petite scène de la capitale, bien chantante et remarquablement jolie. Souvent Rodolphe dînait avec elle chez Sacher, puis l'accompagnait au théâtre dans un de ces « fiacres » privilégiés à deux chevaux — attelages superbes dont Vienne a le secret — et que conduisait son cocher favori, Bratfisch, nom singulier, qui signifie « poisson grillé ». Il se rendait ensuite au Jockey-Club, où il passait trois ou quatre heures, et se dirigeait enfin vers le domicile de son amie.

Stéphanie fut mise au courant de ces habitudes par l'agence de police privée à laquelle elle s'était adressée. Donc, certaine nuit, sachant que Rodolphe se trouvait chez la divette, elle fit atteler, vers une heure, un carrosse de la cour, avec cocher et valet de pied en grande tenue, et se fit conduire au domicile de Mlle H... Là, elle abandonna le carrosse, donna l'ordre à la livrée d'attendre le prince héritier, monta dans un fiacre et rentra au palais. Lorsque, le jour tout à fait venu, Rodolphe quitta la demeure de son amie, il trouva devant la porte le carrosse impérial et, tout autour, une véritable foule — passants et gens du quartier — qui le salua respectueusement, au moins dans les apparences, car on connaissait bien la maison de la demoiselle. Rodolphe entra dans une colère affreuse, colère qui ne fit qu'augmenter, quand l'empereur, obligé de tenir la parole qu'il avait donnée à Stéphanie, le fit venir et l'admonesta. Une scène violente s'ensuivit dans le ménage du prince héritier : l'abîme, l'abîme que rien, désormais, ne pouvait plus combler, s'ouvrait, insondable, entre les deux époux, qui devenaient deux ennemis.

Cela n'empêcha point Stéphanie de continuer ses manœuvres d'espionnage.

Aussitôt après l'aventure du carrosse, Rodolphe, qui ne retournait plus chez Mlle H..., car il l'avait promis à son père, — et il possédait intensément le respect de la parole donnée

— se mit à soupirer dans le sillage d'une ravissante jeune fille de dix-neuf ans, la princesse A..... A..... Malgré le nom de la personne et la situation de la famille, l'une des premières de l'empire, on ne croyait guère que cette passion fût toute platonique, bien que Rodolphe l'affirmât.

Comme il s'absentait constamment pour aller à Mayerling et que Stéphanie avait la certitude que les rendez-vous se donnaient dans ce château de chasse, elle fit suivre le prince et la jeune fille, et entoura Mayerling de ses agents. Un beau jour, l'un de ceux-ci vint la prévenir que la jolie princesse venait de partir pour Mayerling. Elle se jeta aussitôt en voiture et fila vers le même but. A son arrivée au château, les domestiques, qui ne la reconnaissaient point, sous l'épaisse voilette qui lui cachait le visage, refusèrent de la laisser pénétrer. Une discussion s'engagea, au cours de laquelle intervint le valet de chambre personnel de l'archiduc. L'archiduchesse se fit alors connaître. On dut la laisser entrer.

Quand elle pénétra dans la chambre de son mari, celui-ci, près du lit défait, se trouvait seul. Elle se précipita à la fenêtre. Vainement ! La princesse A..... avait eu le temps de fuir.

Alors, comme une furie, elle s'avança vers Rodolphe, et, sans souci du scandale, les domestiques étant massés dans l'antichambre voisine, elle hurla :

— Tu étais ici avec une femme.

Rodolphe se contenta de hausser les épaules. Rageuse, elle saccageait le lit, à présent.

— Tiens, tiens, on voit encore la trace de son corps et les draps sont chauds de sa chair et de la tienne.

— Vous êtes folle.

— Et je sais qui est cette fille.

— Je vous dis que vous êtes folle.

— C'est la princesse A.....

Rodolphe pâlit. Instinctivement il leva la main sur Sté-

phanie. Mais il la laissa retomber le long de son corps, et dit, la voix tremblante :

— Vous mentez.

— Je mens, je mens, allons donc. Je te dis que c'est cette fille, cette fille...

Il la prit par le bras, qu'il meurtrit, et, la poussant brutalement dehors, il dit, d'une voix de crime :

— Sortez.

Et il rejeta la porte sur elle.

La vie devint effroyable dans le ménage princier. Stéphanie ne désarmait point. Chacun cherchait constamment à blesser l'autre le plus cruellement possible. C'est alors qu'un événement, qui devait avoir les plus désastreuses conséquences, se produisit dans la vie de Rodolphe, excédé. Il fut atteint d'un rhumatisme aigu contracté à la chasse. Le médecin, qui le soignait, lui fit des injections de morphine. Rodolphe qui, non seulement, y trouva l'apaisement de sa souffrance, mais encore l'oubli, continua les injections après sa guérison et ne tarda point à devenir morphinomane.

De ce jour, déjà neurasthénique et furieusement épuisé, Rodolphe, morphinomane puis bientôt éthéromane et alcoolique, était définitivement condamné.

Une année plus tard, l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie devenait l'ombre de lui-même. Souffrant, dès lors, physiquement, car la morphine ne l'apaisait plus, et moralement, attendu qu'il se rendait compte de l'impasse où il se trouvait engagé, il se jeta dans une vie de folies, espérant y découvrir l'engourdissement de sa pensée morbide. Les deux dernières années de sa vie ne présentent qu'une suite de laides débauches. La petite métairie de Kriau, qui joue, au Prater de Vienne, le rôle du Pré-Catelan au Bois de Boulogne, et maints autres petits restaurants élégants des environs de Vienne conservent le souvenir des orgies auxquelles se livrèrent le prince et ses amis, notamment son grand-maître de la cour, le comte Charles Bombelles ; le duc de Bragance ; le comte Hoyos ; enfin le prince Philippe de Cobourg, beau-frère

Phot. Koller.

LA DERNIÈRE VISITE DE L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH ET DE L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH A BUDA-PEST

de Rodolphe, celui-là même qui fit, dans la suite, interner sa femme parce que la malheureuse préférait l'amour délicat du lieutenant Mattachich à la poursuite brutale que lui imposait l'ivrogne répugnant qu'était son mari.

Ils quittaient Vienne, pour ce genre de fêtes, dans des fiacres à deux chevaux. Le fiacre de Bratfisch en était toujours, et tous les cochers faisaient la fête avec le prince, les gentilshommes et les filles, le plus souvent de très basse prostitution, que ces messieurs appelaient à l'honneur de les distraire. Il faut dire que ces cochers de « fiacres » ou voitures de louage d'un tarif très élevé — ce que nous appelons « fiacre », à Paris, se nomme « confortable » à Vienne — sont souvent de véritables artistes — siffleurs, chanteurs, exécutants et improvisateurs, — et qu'il en est même qui se sont créé, là-bas, un renom comparable à celui que possèdent, ici, les chansonniers montmartrois. Rodolphe avait un penchant pour ces types essentiellement viennois. Il partait volontiers, dirigé par eux, pour ses expéditions nocturnes et se grisait abominablement, en leur compagnie, soit avec du champagne, soit, de préférence, lors de la saison, avec du *Heurigen* ou vin nouveau. Aussi bien n'était-ce là que le côté le plus innocent de ses escapades. Plusieurs fois, la nuit, aux abords de la Kriau, les arbres du Prater virent entre leurs troncs vénérables des sarabandes folles de princes, de nobles seigneurs, de cochers de fiacres et de filles de ruisseau, évoluant en costumes plus que primitifs sous la conduite de l'archiduc Rodolphe. Les gens de la bande, leur danse achevée, rentraient, titubants et hoquetants, dans la petite salle de la Kriau et considéraient alors le vieux piano comme un meuble d'usage tout intime qu'ils purifiaient volontiers, ensuite, sous des flots de champagne.

Ces répugnantes orgies se répétaient plusieurs fois par semaine. On conçoit qu'elles aient complètement délabré une constitution aussi faible que celle de l'archiduc Rodolphe. Le malheureux ne pouvait plus se maintenir qu'en s'injectant de la morphine plusieurs fois par jour, en respirant des quan-

tités invraisemblables d'éther et en buvant de l'alcool dans des proportions effrayantes, car le champagne ne lui faisait plus aucun effet et il prenait, à présent, les cognacs et les alcools les plus corsés dans des verres à pied.

La lignée mâle des Habsbourg, la descendance directe de S. M. épileptique François-Joseph, sombrait dans la débauche, l'alcoolisme et la folie...

CHAPITRE XII

LE MYSTÈRE DE MAYERLING

Elisabeth, dont l'esprit, d'une sensibilité maladive, apercevait, par-dessus les années, que le mariage de son fils tournerait mal, voyait ses pessimistes prévisions dépassées par la réalité. Ce fils, — son Rudi! — auprès de qui elle goûtait un peu de tranquillité morale, au milieu de sa perpétuelle et douloureuse agitation, lui devenait aujourd'hui un sujet d'alarmes nouvelles.

Pour son fils, même marié, elle conservait des habitudes de « petite maman », et lui parlait volontiers comme au temps où, enfant sensuel, il se pelotonnait près d'elle, les yeux tout humides de larmes ardentes quand elle chantait du Schubert. D'ailleurs, ne redevenait-il point, vis-à-vis de sa mère, une manière de petit enfant dans sa détresse morale et dans sa misère physique ?

Fatigué, souffrant, les yeux agrandis par le cercle de bistre qu'y ajoutait la fièvre, il se préparait, un soir de carnaval, en 1887, pour aller au bal.

Doucement, sa mère lui fit de tendres remontrances :

— Comment, Rudi, tu sors encore ce soir? Tu as tort, mon enfant ; regarde-toi dans le miroir et tu penseras avec moi qu'il est peu raisonnable d'aller s'amuser quand on possède un visage tel que le tien.

— Je le sais, mère, et mon miroir m'a déjà renvoyé l'image cruelle de mes traits. Mais n'importe, je dois sortir.

— Encore des folies, sans doute.

— Non, service commandé !... Je vais, par ordre impérial, représenter la famille au bal des Polonais.

— Tu aurais dû demander à l'empereur de te faire remplacer. Je ne sais pourquoi, mon pauvre enfant, mais j'ai peur de quelque chose...

Rodolphe sourit et, faisant allusion à deux légendes, présages de mort pour les Habsbourg, il questionna ironiquement :

— Eh! là, ma pauvre mère, auriez-vous rencontré la Dame Blanche dans les couloirs du palais, ou bien quelque vol de corbeaux a-t-il plané sur la Hofburg?

Elisabeth baisa son fils au front et s'en fut, mélancolique, vers ses appartements.

Une fois de plus, les prévisions de la voyante couronnée devaient découvrir, malheureusement, leur contrôle dans les faits. A ce bal des Polonais, le plus élégant de la saison carnavalesque, à Vienne, et auquel l'empereur se fait toujours représenter, Rodolphe vit, pour la première fois, une jeune fille vers laquelle il se sentit invinciblement attiré. Grande, svelte, la taille onduleuse, les reins cambrés, la gorge provocante, elle avait dans un fin visage, mat et ambré, deux yeux profonds, longs, sombres et voluptueux, ombragés par un casque de cheveux de nuit, si soyeux et si noirs qu'ils paraissaient presque bleus sous la lumière des lustres. Elle avait l'éclat d'une femme de vingt-cinq ans, mais conservait la fraîcheur printanière de ses dix-huit années. Rodolphe se fit présenter par le prince Philippe de Cobourg, qui connaissait la radieuse inconnue. Pendant toute la soirée, au mépris de la plus élémentaire bienséance, et sous les yeux furibonds de l'archiduchesse Stéphanie, Rodolphe dansa avec la jolie fille et, quand il quitta le bal, il avait, pour le lendemain, la promesse d'un rendez-vous.

Il emportait, avec cette promesse, sa condamnation à mort et, aussi, celle de l'inconnue : la fille aux cheveux de nuit

était la future héroïne du drame de Mayerling, la baronne Marie Vetschera.

Le grand-père de cette merveilleuse créature, un financier grec du nom de Baltazzi, avait débuté, dans la finance, par un séjour à la maison de banque Laffitte, de Paris. De là, ayant réalisé une petite fortune, il partit pour Constantinople, où il parvint rapidement à une grosse situation. Sa fortune, qui montait à vingt-cinq millions, se trouvait partagée, à sa mort, entre deux fils, Hector et Aristide, et une fille, veuve d'un diplomate autrichien, le baron de Vetschera. Les deux frères et la sœur vinrent se fixer à Vienne, dans le but de forcer les portes des salons de cette société fermée. Très riche, portant un nom aristocratique et fréquentant le turf, la baronne de Vetschera, flanquée de ses frères, se créa, sans retard, des relations dans le monde élégant de Vienne et manœuvra si bien qu'elle finit par recevoir des invitations de la plus réservée des aristocraties d'Europe. C'est alors que, le siège fait, la place ayant capitulé, la baronne de Vetschera disparut pendant plusieurs mois. Un beau jour on la vit reparaître avec deux filles superbes, âgées de vingt et de dix-huit ans. C'étaient ses enfants, qu'elle ramenait de Constantinople, afin de les lancer à travers les salons viennois, en quête d'aventures matrimoniales et de productives combinaisons.

Ces Orientaux, dont le père, parti de rien, laissait vingt-cinq millions en mourant à ses enfants, ces roturiers qui, déjà, avaient forcé, dans ses retranchements, la haute société viennoise, ces aventuriers dorés ne connaissaient point de limites à leur ambition. Le soir du bal des Polonais, après la présentation de l'archiduc Rodolphe, la belle Marie Vetschera s'était repliée vers sa mère et vers ses oncles et un conciliabule se tenait sans retard. La décision fut prompte. Marie revenait vers Rodolphe et, de toute la soirée, ne quittait plus les bras de l'impérial valseur.

Quel projet les Baltazzi et la Vetschera formaient-ils ? Ils connaissaient les dissentiments qui agitaient le ménage du

prince héritier. Peut-être rêvaient-ils, sûrs de l'irrésistible attrait de la jolie fille, de rompre l'union de Rodolphe et de Stéphanie, et de mettre, plus tard, au front de la baronne Marie, petite-fille du va-nu-pieds Baltazzi, la lourde couronne de l'Empire. Ils pouvaient l'espérer, d'autant plus que Rodolphe, épuisé par tous les excès, devait devenir un jouet docile aux mains d'une femme jeune, jolie et que l'on saurait rendre rapidement experte aux choses de l'amour.

Quoi qu'il en soit, le rendez-vous promis se réalisait, le lendemain, chez une ancienne amie de Rodolphe et, peu de jours plus tard, Marie Vetschera devenait la maîtresse du prince héritier. Bien que la jolie personne et sa famille fussent, dans l'occurence, d'une rare discrétion, la liaison ne tarda guère à se trouver connue de tout Vienne, car l'archiduc, poursuivant, dans cette aventure comme dans toutes les autres, ses façons sans délicatesse, afficha ouvertement sa nouvelle conquête : une conquête qui, cette fois, le conquérait.

Jamais une telle passion n'avait agité ses nerfs surexcités. Pendant les derniers mois de sa vie, sous l'action de cet attachement, presque sénile, malgré que Rodolphe n'eût pas trente ans, il donne l'impression d'un homme atteint d'aliénation mentale. Il commet, d'ailleurs, les pires excentricités.

Aux grandes manœuvres de Prusse, auxquelles il est invité à l'instigation de son ami intime, le prince Wilhelm, — aujourd'hui l'empereur Guillaume II, — il a une altercation des plus vives avec le grand-duc Vladimir, représentant son père, le tsar Alexandre III. L'empereur Guillaume Ier et le kronprinz Frédéric durent intervenir, en personne, pour éviter une rencontre armée entre les deux Altesses et expliquer l'attitude de l'archiduc par une sorte de transport au cerveau.

Un peu plus tard, aux obsèques de Guillaume Ier, une nouvelle querelle éclate entre un autre grand-duc de Russie et l'archiduc héritier, querelle provoquée par celui-ci. On dut faire comprendre à Rodolphe que toute suite à ce scandale,

déjà désolant, attristerait le malheureux empereur Frédéric, si malade, pour obtenir de lui qu'il présentât des excuses au grand-duc qu'il avait grossièrement insulté.

Le kronprinz Guillaume, à quelque temps de là, écrit à son ami, sur la prière de François-Joseph, pour lui adresser quelques amicales remontrances quant à la vie de débauches énervante qu'il mène. Mais Rodolphe, chien couchant aux pieds de la Vetschera, n'admettait plus un mot de n'importe qui, en dehors d'elle. Il le prit donc de très haut, envoya une lettre insolente à Guillaume, et, de ce jour, cessa toutes relations avec son ami d'enfance, de cinq mois plus jeune que lui.

Nous arrivons à l'époque du jubilé de la reine Victoria. L'empereur désigna le prince Rodolphe et l'archiduchesse Stéphanie pour le représenter à Londres. Rodolphe qui, à la coutume, s'insurgeait contre de telles corvées, accepta celle-là avec un plaisir manifeste. Stéphanie, à qui sa jalousie, toujours en éveil, tenait lieu de flair et d'intelligence... quand elle ne lui faisait point commettre les pires bévues, s'inquiéta de la belle humeur de son mari et apprit que la Vetschera les avait précédés dans la capitale du royaume britannique.

— C'est bien, dit Stéphanie, je ne pars point. Je ne tiens pas à servir de chaperon à mon mari pour lui permettre d'aller retrouver sa maîtresse.

C'était un gros scandale. François-Joseph et même Elisabeth, laquelle, généralement, ne se mêlait point des histoires de sa bru, intervinrent pour que Stéphanie reprît sa décision.

Rien n'y fit : ni prières, ni observations, ni menaces. L'archiduchesse demeura inébranlable et, à la grande terreur de l'impératrice, qui redoutait de l'irréparable, Rodolphe s'embarqua seul à la Westbahnhof, à destination de Paris, puis de Londres.

Le prince héritier, avant son départ de Vienne, et pour la seconde fois, avait levé la main sur sa femme. Même, sans l'intervention matérielle d'une dame d'honneur, il eût giflé

publiquement Stéphanie. On imagine donc dans quelles dispositions d'esprit il rejoignit sa maîtresse et que celle-ci, qui n'avait pas encore abordé ce sujet scabreux, n'eût pas grand'peine à lui faire admettre que, seule, une action en divorce pourrait rendre le repos à son cerveau surmené et à ses nerfs exacerbés.

Aussi, en réintégrant la Hofburg, le premier soin de Rodolphe fut-il d'adresser, par un messager sûr, une lettre au pape Léon XIII, lettre dans laquelle il sollicitait l'intervention du Saint-Père pour rompre un mariage qui lui devenait odieux. Il ajoutait qu'il s'en remettait à l'hôte du Vatican du soin d'exercer une salutaire influence sur l'empereur en décidant celui-ci à admettre la perspective d'un divorce, dans sa famille, et d'un second mariage pour son fils.

Le pape Léon XIII, qui n'aimait point à se créer d'ennuis inutiles, ne jugea pas nécessaire d'intervenir dans le sens qu'on lui demandait. Il se contenta de transmettre le message de l'archiduc Rodolphe à l'archevêque de Vienne, le Dr Ganglbaüer. Ancien prieur des bénédictins de Kremsmünster, celui-ci, fils de paysans, n'avait point contracté, dans son emploi, peu mondain, l'usage des finesses diplomatiques, coutumières aux prélats. Il demanda audience à l'empereur et lui remit la lettre de l'archiduc Rodolphe, sans autre forme de procès. On a bien raconté que la lettre était revenue de Rome par voie diplomatique et que le ministre des Affaires étrangères, le comte Kalnocky, l'avait remise à l'impératrice. D'après cette version, ce serait donc Elisabeth qui aurait désigné son propre fils aux fureurs impériales : il n'en est rien. C'est bien l'archevêque Ganglbaüer qui se fit l'artisan de ce rapport dont les conséquences devaient se manifester de façon si sanglante.

Il n'y a pas plus de vraisemblance dans cette fable que dans le scénario de mélodrame que l'on a construit en manière de prologue au mystère de Mayerling. On raconte, en effet, que d'homme à homme, et sans nul témoin, l'empereur révéla à son fils qu'il était, lui, François-Joseph, le père de Marie

LES FÊTES JUBILAIRES DE 1898 — L'EMPEREUR PASSE EN REVUE LES GARDES-CHASSE A SCHŒNBRUNN

Vetschera. La vérité, pour avoir provoqué des événements tragiques, est infiniment plus simple.

L'empereur, quand il reçut la visite de l'archevêque de Vienne, se trouvait déjà fort monté contre son fils. L'avant-veille, l'ambassadeur d'Allemagne, prince de Reuss, donnait un grand dîner, auquel assistaient l'archiduc Rodolphe et l'archiduchesse Stéphanie. Sur la demande expresse de Rodolphe, l'ambassadeur commettait la maladresse de convier également la baronne de Vetschera et ses deux filles. Quand elle les vit, Stéphanie pâlit affreusement, tandis que la stupeur se peignait sur tous les visages. Cette stupeur provenait, non point tant de la présence de Marie Vetschera à l'ambassade que d'un détail typique de sa toilette. Il faut savoir, en effet, que, seules, les femmes mariées sont autorisées, par l'étiquette formelle de la cour de Vienne, à porter des brillants. Or, la maîtresse de Rodolphe arrivait en grand décolleté, avec, sur l'ambre savoureux de sa gorge superbe, un magnifique collier de diamants et, dans la nuit somptueuse de sa chevelure parfumée, un diadème des mêmes pierres interdites. Son attitude et celle de Rodolphe, pendant tout le dîner, ajoutèrent au scandale. Rodolphe se trouvait placé à la droite de la princesse de Reuss, en sa qualité d'invité impérial, puisque, là encore, il représentait l'empereur. Or, au lieu de se montrer empressé avec sa voisine, il ne lui adressa pas la parole et causa constamment, par-dessus dix personnes, avec Marie Vetschera, placée à l'une des extrémités de la table. Or, cette fois, ce n'était point seulement la plainte de Stéphanie que François-Joseph recueillait, mais encore l'écho des plaintes de la haute société viennoise et, pis encore, de l'ambassade d'Allemagne.

L'empereur jugea, comme Stéphanie, bafouée naguère, par lui, pour ce propos, que « la mesure était comble », et il résolut d'agir avec la dernière énergie. Cette énergie, dont il ne s'ouvrit point à l'impératrice, allait déterminer le drame.

Le lendemain même de la visite du Dr Ganglbaüer, le 29 janvier 1889, au matin, Rodolphe, mandé par son père, se

voyait introduire solennellement dans le cabinet impérial. Là se trouvaient réunis, autour de l'empereur, le cardinal-archevêque de Vienne ; le président du conseil des ministres, comte Taaffe ; enfin, le ministre des affaires étrangères comte Kalnocky. Sur le bureau de François-Joseph s'étalait la lettre de Rodolphe à Léon XIII. Ce sont là les seuls détails précis que l'on ait sur l'entrevue des quatre hommes avec l'archiduc Rodolphe. On sait, en outre, que cette entrevue fut violente par les éclats de voix que la moleskine des doubles portes ne réussit point à étouffer, et qu'elle dura une grande heure. Rodolphe en sortit pâle, les traits ravagés, les mains tremblantes et, ayant refermé le vantail derrière lui avec une rare nervosité, il se dirigea vers ses appartements en titubant comme un homme ivre. Un quart d'heure plus tard, on le trouvait profondément évanoui dans son cabinet de travail.

On sait encore que son ami, M. Edgar de Spiegl, journaliste viennois de grand renom, qui devait le rencontrer dans la matinée pour collaborer à l'ouvrage sur la Monarchie, se présenta chez le prince à l'heure dite et ne fut pas reçu. Rendez-vous lui fut donné pour le lendemain matin. Enfin, l'archiduc Rodolphe, qui devait présider, à onze heures, en sa qualité d'inspecteur général de l'infanterie, une conférence militaire, au ministère de la guerre, fit remettre également cette conférence au jour suivant. Il écrivit, à ce propos, un télégramme qu'il fit envoyer par son valet de chambre de confiance, Loschek. En même temps il lui remettait une longue lettre que le fidèle valet de chambre portait personnellement au domicile de la baronne Marie Vetschera. En revenant, il passait chez Bratfisch et le ramenait à la Hofburg avec son fiacre. Le prince héritier montait aussitôt dans la voiture de son cocher préféré, en compagnie de Loschek, et se faisait conduire à Mayerling, — son refuge habituel dans les circonstances importantes, — après avoir avisé l'empereur qu'il reviendrait le soir même, pour assister à un dîner qui devait réunir tous les membres de la famille au palais impérial. Il

priait, en même temps, ses amis, le prince Philippe de Cobourg et le comte Hoyos de venir le retrouver à Mayerling, déclarant qu'il désirait leur faire part d'une grave décision.

Tout porte à penser que cette décision avait trait à sa rupture avec Marie Vetschera, rupture dont l'empereur, agissant sur l'esprit affaibli de son fils, lui arrachait l'engagement, dit-on, en présence des trois solennels témoins de la matinée et que celui-ci, esclave de la parole donnée, — et comme prince, et comme soldat ! — signifiait sans retard, par lettre, à la principale intéressée.

Quelques minutes après que le fiacre de Bratfisch eût quitté la Hofburg, une jeune femme, mince, élégante, très brune, hélait un humble « confortable » dans une rue de Vienne et jetait au cocher :

— A la Südbahnhof.

En passant dans la Wiedner-Hauptstrasse, elle fit arrêter le véhicule devant un magasin de coutellerie, y entra, acheta un rasoir qu'elle fit soigneusement aiguiser, et reprit le chemin de la gare du Midi. Là elle prit un billet à destination de Baden, monta dans un compartiment de première classe, descendit à la station indiquée sur son ticket, sortit de la gare, monta dans une des rares voitures qui attendaient et se fit conduire à Mayerling. En route, plusieurs fois, elle sortit la tête par une des portières de la voiture, dont elle tint la glace constamment baissée, malgré le froid très vif. Elle inspectait la route, devant et, surtout, derrière elle. A un moment, tout près du rendez-vous de chasse, elle arrêta son cocher, le paya et attendit sur place, le buste penché hors de la voiture. Un autre véhicule arrivait, à la rapide allure de deux chevaux superbes. C'était le fiacre de Bratfisch, transportant Rodolphe et son fidèle valet de chambre. La dame brune fit un signe à Bratfisch, qui arrêta son attelage. Elle sortit de voiture, se dirigea vers le fiacre du prince et prit place à côté de Rodolphe, tandis que la voiture continuait sa route vers Mayerling. En arrivant au château, le premier

soin de Rodolphe fut d'aviser télégraphiquement son père qu'il ne rentrerait pas le soir, ainsi qu'il l'avait promis, car, disait-il, il se sentait légèrement souffrant.

La brune inconnue n'était autre — le témoignage du coutelier de Vienne et celui du cocher de Baden sont formels à cet égard — que la belle Marie Vetschera.

Mais si l'on peut, sur des rapports précis et contrôlés, suivre les premières étapes du drame de Mayerling, jusqu'au moment où, dans le fiacre de Bratfisch, Marie Vetschera retrouva son amant, la suite des événements devient infiniment plus difficile à reconstituer, les archives familiales de la Hofburg n'ayant point, jusqu'à ce jour, livré leur secret.

Il y eut bien des témoins immédiats, sans doute, Loschek, le prince Philippe de Cobourg, le comte Hoyos, et des témoins secondaires comme Bratfisch, deux valets de pied et quelques gens qui se trouvaient à Mayerling pour assurer le service, mais aucun d'eux n'a jamais parlé : Loschek et Bratfisch, par affection ; Philippe de Cobourg et le comte Hoyos par respect de la dignité impériale ; les valets de pied et les gens de service parce qu'on sut acheter leur silence et aussi parce qu'on les tint dans une volonté de mutisme obstiné, grâce à des menaces réalisables. De plus ils furent semés, ayant changé de nom et d'attributions, aux quatre coins de l'empire.

Maintes versions furent donc répandues. Il convient d'écarter, tout d'abord, celles qui ont trait au duel, ou au meurtre, ou bien encore à une mort accidentelle. Sur un point, le procès-verbal de décès apparaît bien net : il y eut suicide. Ce procès-verbal, c'est le professeur Hoffmann, introducteur, à la Faculté de Vienne, de la médecine légale, qui l'établit et le signa. C'était un homme droit et loyal, animé d'un amour presque fanatique de la vérité. On voulut lui faire signer un procès-verbal constatant un accident de chasse, il s'y refusa. Sur ce point, au moins, nous sommes en mesure de nous montrer très affirmatif, le procès-verbal du professeur Hoffmann, que recèlent les archives de la maison de

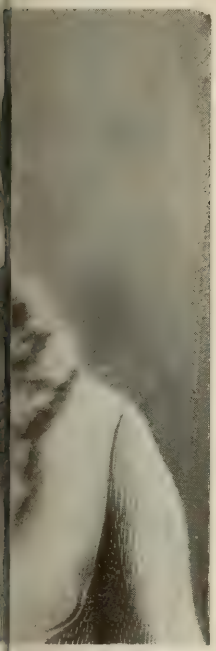
L'archiduchesse Stéphanie

Dernière photogr

Phot. Jenik.

Le Comte Bombelles

Mayerling, le rend



hiduc Rodolphe

La baronne Marie Vetschera

nasse et d'amour

Le cocher Bratfisch

Habsbourg, conclut, sans hésitation possible, au suicide de S. A. I. et R. Rodolphe, archiduc d'Autriche, né à Vienne, le 21 août 1858, décédé à Mayerling, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1889, à la suite d'un coup de fusil de chasse dont il se fit sauter la cervelle.

Donc, le 29 janvier, Rodolphe ayant écrit à la Vetschera pour lui signifier une rupture définitive, rencontrait celle-ci — préalablement armée d'un rasoir qu'elle avait fait aiguiser — sur la route de Mayerling et arrivait avec elle à son rendez-vous de chasse. Le lendemain matin, dans la chambre à coucher de Rodolphe, à Mayerling, on découvrait deux cadavres étendus sur un lit ravagé : celui de Rodolphe, la tête éclatée, et celui de Marie Vetschera, étranglée.

Que s'était-il passé exactement entre le moment où la Vetschera montait dans le fiacre de Bratfisch pour y retrouver son amant, et celui où on les découvrait, elle et lui, morts brutalement sur leur couche d'amour?...

Nous pourrions résumer, ici, les différentes hypothèses que fit fleurir ce drame. Il nous paraît plus intéressant, et plus loyal aussi, d'essayer de dégager la vérité, au moyen de deux éléments : d'abord, la logique ; ensuite, — et surtout! — le récit que nous tenons d'un vieil homme qui appartenait à la cour de Vienne lors du drame de Mayerling et touchait de fort près la personne de l'empereur. Comme son récit est d'accord avec la logique nous l'accueillons volontiers et, si nous n'affirmons point qu'il soit officiellement authentique, on conviendra, du moins, après l'avoir lu, qu'il comporte de telles garanties qu'on l'imagine facilement très voisin de la vérité.

Tout porte à croire que, contrairement à sa première intention et à l'encontre aussi du contenu des lettres qu'il leur avait envoyées, Rodolphe ne fit aucune « communication grave » à ses deux amis. La soirée se passa comme se passaient toutes les soirées entre les quatre intimes, c'est-à-dire que, sous le regard impassible de la Vetschera, les trois hommes absorbèrent autant de champagne et d'alcool qu'ils

en pouvaient contenir. D'après les déclarations de Loschek, Rodolphe, en état d'ivresse avancée, se retira vers dix heures du soir en compagnie de la Vetschera, qui le soutenait.

On avait décidé une partie de chasse, pour le lendemain, de bonne heure. On devait être prêt à partir dès six heures du matin. Donc, à cinq heures, Loschek, qui, dans la nuit, avait été réveillé par le bruit d'un coup de feu qu'il attribua au fusil de quelque garde-chasse, se trouvait dans le cabinet du prince impérial. Il n'éveillait point son maître, celui-ci, souffrant d'insomnies, se levant toujours à l'heure exacte qu'il se fixait. Pourtant, à cinq heures et demie, Loschek crut de son devoir de heurter légèrement la porte. Pas de réponse. Il frappa plus fort. Même silence. Il essaya alors de tourner le bouton. Contrairement à toutes les habitudes de Mayerling, le prince — ou la Vetschera — avait poussé le verrou. Loschek s'en fut prévenir Philippe de Cobourg et le comte Hoyos qui, après d'inutiles appels, firent sauter la serrure et pénétrèrent dans la chambre. On sait quel spectacle les y attendait. Il paraît que, en outre du coup de feu dans la tête, le prince portait sur une toute autre partie du corps, une affreuse blessure et que le lit se trouvait inondé de sang.

Voici donc ce qu'on suppose. Rentrés dans la chambre, Rodolphe, qui, parmi les fumées de l'alcool, oubliait le serment fait à son père, et Marie Vetschera, qui, dans ces occasions plus qu'en toutes autres, le tenait sous la domination de ses charmes et de ses sortilèges sensuels, s'étaient rués éperdument à l'amour compliqué, — le désordre particulier du lit en constituait la garantie. — Puis, las de toutes manières, ils avaient dû s'endormir lourdement. Mais, bientôt, sorti de la torpeur de l'ivresse et de la fatigue venue des excès physiques, Rodolphe, repris par le mal d'insomnie, songeait à tout ce qui s'était passé, et que, par la faute de la Vetschera, il manquait à sa parole de gentilhomme et à sa parole de soldat. Il aurait alors réveillé sa maîtresse et, dans un de ces accès d'hallucination, qui le prenaient fréquemment, se serait accusé devant elle, et aurait déclaré qu'il allait partir

pour ne plus jamais la revoir. Dans son exaltation même, il aurait commencé à se vêtir. La Vetschera, alors, l'aurait attiré à elle afin de le reprendre. Rodolphe, insensible, pour la première fois, aux charmes offerts et provocants de sa maîtresse, maintenait sa décision. La Vetschera sentit la partie perdue et, dans un geste qu'elle donna pour une dernière caresse, la cruelle fille d'Orient, au moyen du rasoir acquis à Vienne, mutila de manière terrible le malheureux archiduc. Fou de douleur, Rodolphe se jetait sur sa maîtresse et l'étranglait, puis, prenant son fusil de chasse, en ayant soin de faire couler une goutte d'eau sur la charge pour rendre l'effet foudroyant, il s'introduisait le canon dans la bouche et se faisait sauter, du même coup, la cervelle et la boîte crânienne.

Cette hypothèse, qui justifie l'achat, invraisemblable autrement, du rasoir de la Wiedner-Hauptstrasse, légitime, du même coup, le geste de Rodolphe, car, sans des circonstances tout à fait particulières et d'ordre purement physique, les morphinomanes ne rencontrent jamais, en eux, la force de se suicider.

Et Rodolphe était morphinomane autant qu'on le peut être.

Le prince de Cobourg et le comte Hoyos — et ici nous sortons du domaine hypothétique pour rentrer dans la réalité — refermèrent la porte sur les deux cadavres et la cadenassèrent, puis ils obtinrent du seul témoin immédiat, avec eux, le valet de chambre Loschek, qui adorait son maître et fondait en larmes, qu'il ne révélerait la vérité à qui que ce fût et sous aucun prétexte. Alors seulement, le prince Philippe, qui connaissait la violente antipathie que l'empereur professait quant à sa personne, pria le comte Hoyos de se charger du funèbre message pour la Hofburg. Le comte Hoyos fit atteler, se rendit à Baden, sauta dans le premier train descendant sur la capitale et se présenta de bon matin, au palais impérial. Là, n'osant affronter directement l'empereur, il demanda à parler à l'impératrice.

Dès qu'Elisabeth vit entrer le comte chez elle, à une heure

aussi anormale, en tenue de chasse et les traits bouleversés, elle eut un cri, un cri de mère blessée dans la chair de son petit :

— Il est arrivé malheur à mon fils.

Le comte Hoyos abaissa la tête en signe d'acquiescement. Pour ne point montrer que ses jambes fléchissaient l'impératrice s'assit, et désignant un siège à son visiteur, elle dit d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir :

— Vous pouvez parler, comte. Je suis forte, soyez tranquille, et vous me voyez prête à tout entendre.

Les yeux mi-clos, cette mère, si tendrement, si nerveusement mère, écouta le terrible récit en impératrice, sans un tressaillement, sans une larme.

Quand le comte Hoyos eut cessé de parler, elle sembla seulement accomplir un grand effort pour jeter des paroles hors de ses lèvres. Pourtant, elle questionna :

— Vous n'avez rien dit à l'empereur?

— Non, madame. Mais si Votre Majesté le désire...

— N'en faites rien, monsieur. Je vous remercie de vous être adressé d'abord à moi. C'est de moi seule que l'empereur peut apprendre une semblable nouvelle.

Et sans aide, presque sans chanceler, elle gagna les appartements de François-Joseph. L'empereur travaillait dans son cabinet avec l'officier de service. Elisabeth pria le souverain de se séparer un moment de l'officier.

Les époux impériaux étaient seuls, face à face, ce qui ne leur arrivait plus depuis des années...

Quand, une heure plus tard, le comte Hoyos fut appelé auprès des souverains, il trouva l'impératrice, blanche, d'une blancheur de marbre, mais calme et digne et tenant dans les siennes, la main de l'empereur. Le pauvre homme, vieilli de dix années, s'effondrait sur son bureau, les yeux rouges, le visage inondé de larmes, de minces sanglots brisés, hoquetant au fond de sa gorge.

Il se fit répéter le tragique récit par le comte Hoyos, l'interrompant de sanglots profonds et de cris de désespoir. Sur

LES FÊTES JUBILAIRES DE 1898. — L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH A LA FÊTE DES ENFANTS, A VIENNE

les derniers mots du comte, un grand silence plana, rompu seulement par l'empereur qui pleurait à petit bruit.

Ce fut l'impératrice qui parla la première. Oubliant toute rancune, négligeant même qu'elle rendait, au fond d'elle-même, sa belle-fille responsable, en partie, de ce qui se produisait, elle dit simplement :

— Il faudrait prévenir l'archiduchesse Stéphanie.

Au bras de sa femme, François-Joseph se traîna, au long des vastes corridors, jusqu'aux appartements de l'archiduchesse. Celle-ci était à sa toilette ; elle arriva en saut de lit, surprise d'une telle visite. L'aspect du couple impérial lui donna à penser que quelque chose de terrible la frappait. On ne lui dit la vérité — ce fut encore Elisabeth qui parla — qu'avec les plus grands ménagements. Pourtant, elle tomba sans connaissance. François-Joseph s'agenouillait près de sa belle-fille et lui disait des mots d'enfant. Elisabeth prit sur elle de le renvoyer.

— Tu souffres trop, François, lui dit-elle, il faut tâcher de te reposer.

Elisabeth resta seule avec cette bru qu'elle n'avait jamais aimée, avec cette femme qu'elle accusait d'avoir fait le malheur de son cher Rudi, mais pour laquelle, à présent, elle ne ressentait plus qu'une profonde pitié.

Ce qu'elle fut, pendant ces jours terribles, pour son mari et, même, pour sa belle-fille, pour ces deux êtres qui, de façon différente, l'avaient rendue si malheureuse, voilà ce qui devient impossible à dire. L'empereur le sentit avec tant de force, malgré son habituelle indifférence, qu'il tenta de l'exprimer dans un ordre du jour à la population. On y trouve, en effet, ces mots :

« Ce que je dois, au cours de ce temps si douloureux, à ma femme bien aimée ; quelle profonde consolation elle m'apporta, par sa présence et son exemple, je ne pourrais ni le décrire, ni l'exprimer. C'est à elle, et à elle seule, que je dois de n'avoir pas succombé au désespoir. »

Dans ce terrible drame, qui brisa définitivement son cœur

et sa vie, la pitié dont Elisabeth entoura François-Joseph eut un double mobile. D'abord il lui parut que l'homme désemparé, qui expiait si cruellement ses fautes, et qui s'accusait d'avoir tué son fils, devenait profondément pitoyable ; ensuite elle imagina qu'elle devait se faire douce — c'était, dès longtemps, son idée fixe, que la mort de Rodolphe exaspéra — pour le représentant d'une famille dans laquelle elle avait introduit le germe de la folie.

Ce fut par un morne après-midi d'hiver, sous un ciel blême, les horizons les plus proches noyés dans une brume lourde et grasse, que le cercueil de Rodolphe quitta le rendez-vous de chasse et d'amour de Mayerling, au pas de deux chevaux lents, tirant un fourgon noir sans décor et qu'escortaient, seulement, six gardes-chasse portant des cierges dont la petite flamme jaune s'éteignit tout de suite sous le vent. Deux jours plus tard, le corps du pauvre prince, escorté par tous les *Requiem* des paroisses de l'Empire, — à l'exclusion de la paroisse d'Ischl, dont le curé avait refusé de prier pour un suicidé, — reposait, à Vienne, dans le couvent des Capucins, au milieu des monuments, élevés dans le caveau du Neuer-Markt, à tous ses ancêtres.

Le cadavre de la Vetschera ne fut enlevé que le surlendemain. On l'amena, de nuit, à Trieste, d'où il partit immédiatement, éclairé, entre deux fourgons, par la lueur des falots des seuls hommes d'équipe, à destination de Venise. C'est de cette dernière ville que la baronne de Vetschera fit part de la « mort subite » de sa fille. Puis le corps fut expédié, au grand jour cette fois, jusqu'en terre de Bohême, où les Vetschera possèdent un caveau de famille. C'est là que dort son dernier sommeil, la jolie fille qui paya de sa vie le rêve ambitieux qu'on avait formé pour elle : la nuit bleue de ses cheveux ne s'est jamais éclairée des lueurs dorées de la couronne impériale.

Sur l'emplacement du petit château de Mayerling, par ordre de l'impératrice et de l'empereur, on éleva un couvent de femmes. Ces « purificatrices » sont des Trappistines. Elles

ne parlent jamais, car la règle est toute d'absolu silence, sauf pour dire, quand elles se rencontrent à l'ombre froide du cloître :

— Ma sœur, il faut mourir!...

Pour Elisabeth, qui, un moment, avait cru trouver près de son Rudi bien aimé, au moins une apparence de repos, elle reprit, désolée, brisée, desséchée dans les sources mêmes de la vie de son cœur, sa vie inquiète d'impératrice errante.

CHAPITRE XIII

LA FIN D'UNE MARTYRE

Penchée, attentive et mélancolique, sur la longue agonie de son cœur, Elisabeth se redressa après le drame de Mayerling : son cœur était mort.

Belle encore jusqu'à ce jour, ses jolis yeux bleus un peu tristes sous l'épaisse couronne de ses cheveux de lumière, elle prenait un grand soin d'elle-même et, sans être coquette, apportait de la recherche en sa mise et ne dédaignait point de parer sa beauté de joyaux qui en relevaient l'éclat. La fin de Rodolphe fut la fin de ce juste désir de plaire. La souveraine, jusqu'à son décès, ne porta plus que des vêtements de deuil et ses bijoux, enclos aussi sûrement dans leurs coffrets de cristal que le corps de Rodolphe dans le sarcophage de fer du caveau des Capucins, ne connurent plus jamais le doux contact de la peau d'Elisabeth.

Comme son fils dans son cercueil, comme ses bijoux dans leurs coffrets, l'impératrice s'enferma, hermétiquement, tout au fond d'elle-même. Afin d'être libre de vivre à sa guise, sans se voir troubler ni par son mari, ni par sa bru, ni par ses filles, ni surtout par les consolations des intimes et des indifférents, elle se retira dans son château hongrois de Gœdœllœ, où, pendant de longs mois, elle vécut, les lèvres closes, raidie dans un mutisme absolu.

Elle ne parlait pas. Elle ne dormit plus.

Pendant les neuf années qu'elle dura matériellement, jusqu'au jour où le poignard d'un assassin la délivra, on peut dire d'Elisabeth qu'elle oublia le sommeil. Ce fut un long martyre qui s'exaspéra dans une longue insomnie.

Pour apaiser ses nerfs malades, elle entreprenait, seule, autour de Gœdœllœ, de longues et harassantes chevauchées. Et les paysans, et les czikos, et les tziganes, dans les champs, parmi les pâturages ou sur les routes, saluaient respectueusement cette femme en deuil, toute droite sur sa selle, le visage immobile, les yeux agrandis par un cerne de bistre, fixés, là-bas, par-dessus l'horizon, et qu'emportait à travers la vaste plaine de Hongrie, le galop furieux d'un cheval.

Au premier anniversaire de la mort de son fils elle revint à Vienne, et, pour la première fois depuis le tragique événement, elle parla. Elle parla peu, d'ailleurs. Après avoir visité le caveau funèbre, elle se rendit, en compagnie de l'empereur, au couvent des Trappistines de Mayerling. Là, elle assista à une messe basse célébrée sur un autel élevé exactement à l'endroit où se dressait, un an plus tôt, le lit d'amour et de mort. Pendant toute la cérémonie, elle conserva cette même attitude hautaine et glacée, le corps raide, les yeux fixes, qu'on lui vit jusqu'à la fin de sa vie et qui souvent fit douter, même ses proches, qu'elle eût conservé toutes ses facultés mentales.

Le problème de sa mentalité, aussi bien, n'a jamais rencontré de solution.

Evidemment, elle fut anormale. Expansive, tendre, impressionnable, elle avait dû, toute sa vie, s'opposer une contrainte, car elle ne découvrait, dès le début de son existence de femme et de mère, que l'éloignement ou l'hostilité de ses proches. Retirée en elle-même, vivant sur son propre fonds, car son amitié très exaltée — et qu'on lui a tant reprochée en y mêlant d'odieux sous-entendus — pour des écuyères comme Elisa Renz et Emilie Loisset, n'eut certainement rien que d'intellectuel, elle avait vu agoniser puis mourir, en elle, avec les êtres qui lui étaient chers, tout ce qui pouvait faire

vibrer, en ondes régulières, sa sentimentalité réprimée et excessive. Et puis la démence — la démence qu'elle redoutait tant — et la mort ne cessaient point de frapper autour d'elle. Avant de parler du temps de ce qu'on a appelé sa folie, avant de nous arrêter à l'heure de sa fin, jetons un regard sur les principales ruines que le malheur, l'aliénation mentale et la mort accumulèrent autour d'elle.

Ses sœurs : Sophie, duchesse d'Alençon ; Marie-Sophie, reine de Naples ; Mathilde, comtesse de Trani.

La duchesse d'Alençon trouva une mort atroce, à Paris, en 1897, dans les flammes du Bazar de la Charité ; la reine de Naples, veuve de François II, fut chassée de ses Etats par la révolution qui donna son royaume à l'Italie ; enfin la comtesse de Trani, veuve du prince de Bourbon-Siciles, fut également exilée. Et Marie-Sophie et Mathilde accueillirent la mort ainsi qu'une délivrance.

Ses cousins : Louis II et Othon, actuellement roi de Bavière.

On sait la fin tragique du premier, aliéné meurtrier de son médecin et de lui-même. Pour Othon il semble plus fou encore que son malheureux frère, dont il devint l'héritier. Son manteau royal est une camisole de force. On doit enfermer le souverain dans une salle entièrement capitonnée pour qu'il ne se brise point la tête contre les murailles. Il ne marche pas : il rampe. Il ne parle plus : il aboie !...

Ses beaux-frères : Maximilien, Charles-Louis et Louis-Victor.

On connaît la mort de Maximilien, fusillé au Mexique, et la folie de sa veuve, l'impératrice Charlotte. Pour Charles-Louis et Louis-Victor, nous avons dit quels fous érotiques ils sont devenus et que l'empereur dut même exiler le dernier, après un scandale trop évident, au fond d'une petite ville de montagnes.

Ses enfants : Gisèle, Rodolphe, Marie-Valérie.

Gisèle, elle ne l'aima jamais, par une rare malchance de

la destinée ; Rodolphe, c'est Mayerling ; Marie-Valérie est épileptique.

Et en manière de rehaut à ces tragédies familiales, à ces tragédies shakespeariennes, voici le drame politique : Solférino, Sadowa, le traité de Villafranca et, enfin, le traité de Prague...

Le vieil empereur résista. Il ne faudrait point s'étonner si l'on apprenait quelque jour que la raison de la malheureuse impératrice, ébranlée, en outre, par des malheurs domestiques, montra moins de force devant l'adversité.

Ceux qui l'approchèrent pourtant pendant les dernières années de sa vie, et plus particulièrement ses deux professeurs de grec, le professeur Rhoussopoulos, et son successeur, le docteur Christomanos, proclamèrent hautement que l'impératrice conserva toujours une admirable intelligence. Tous deux ont même publié des *Mémoires*, à ce propos. Il est vrai que l'on a prétendu, sans pouvoir le prouver, d'ailleurs, que ces deux professeurs de grec étaient deux aliénistes attachés à la personne d'une impériale démente.

Le premier professeur traite, surtout, dans ses *Mémoires*, des propos politiques de l'impératrice. Il rapporte notamment que la souveraine lui fit un jour cette confidence :

— On prétend, dit-elle, que la République est la meilleure forme de gouvernement. Cette opinion me paraît fort raisonnable. Pour nous, cependant, je ne la crois pas possible, à raison du grand nombre de peuples différents, qui composent l'Autriche-Hongrie.

Et le professeur Rhoussopoulos d'ajouter que cette opinion n'avait rien de surprenant chez une impératrice qui accumulait dans sa bibliothèque la collection complète, et peut-être unique, de tous les ouvrages et revues révolutionnaires et anarchistes publiés dans toutes les langues et dont son polyglottisme lui permettait de prendre connaissance.

Le second professeur traite des conversations philosophiques. Il rapporte, notamment, des phrases typiques et qui témoignent chez l'impératrice d'une véritable idée fixe,

laquelle, sous des formes différentes — nous avons vu la première incarnation lors de son séjour en Bretagne — l'a poursuivie pendant une grande partie de sa vie.

Une première fois, au cours d'une conversation, elle déclare :

— Du moment que l'amour de la vie a quitté un être humain, la main froide de la mort l'a déjà touché.

Une seconde fois, pendant une tempête d'une extrême violence, au large des côtes algériennes, elle dit au Dr Christomanos :

— Etes-vous prêt à mourir simplement ou croyez-vous que la mort soit un acte héroïque ? Pour moi, je suis convaincue qu'on peut mourir moralement bien avant qu'on cesse de respirer.

Une troisième fois, enfin, sans motif, elle murmura :

— Inutile de chercher une jolie forme pour sa mort. Il suffit de savoir si l'âme est morte en beauté.

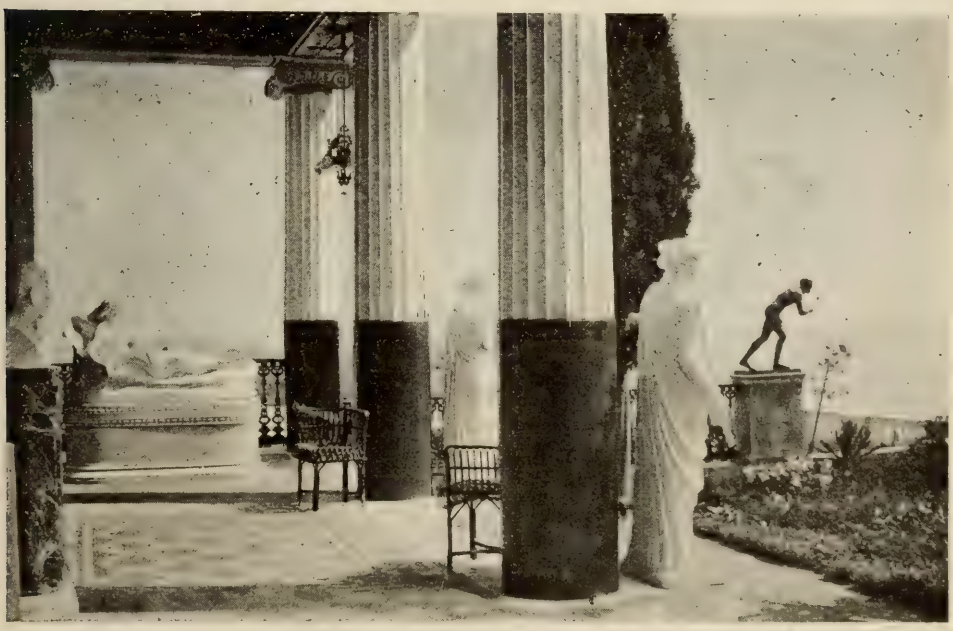
A cette époque, après un séjour à Schœnbrunn, où, entre deux voyages, elle revint assez fréquemment, ainsi qu'à la Hofburg, pendant les dernières années de sa vie, elle fit une longue station dans son palais de Corfou, la villa Achilleion, qu'elle avait fait construire, sur ses propres plans, par l'Italien Carito, et qu'elle ne devait plus revoir.

Cette villa Achilleion, qui demeurera fameuse dans l'histoire, est peut-être la plus grande folie de luxe et d'art que commit la prodigue souveraine.

Elevée sur l'emplacement d'une riche demeure que l'impératrice acquit pour la faire abattre, la villa Achilleion ne coûta pas moins de quatre-vingts millions. Dressée sur un rocher dominant la mer, elle comporte deux étages du côté où le flot vient battre sa base rocheuse et seulement un rez-de-chaussée du côté de la terre. Elle épouse donc exactement, dans ses soubassements, la forme capricieuse du roc et l'escalade. Un péristyle, formé de douze colonnes de marbre, fait face à l'immensité bleue. Entre chacune de ces colonnes apparaît quelque rare morceau de la statuaire antique. Cha-

Phot. Beer.

L'Achilléion de Corfou : Vue d'ensemble



Phot. Beer.

L'Achilléion de Corfou : Le Péristyle

cun de ces monuments fut acquis à Rome par Elisabeth et rapporté par elle, de la côte italienne à Corfou, à bord de son yacht *Miramare*, sur lequel la souveraine accomplit tant de lointaines croisières. Le mur du péristyle est, en outre, orné de fresques dues au pinceau de maîtres italiens. Du vestibule, qui se pare d'une immense toile, le *Triomphe d'Achille*, on gagne les appartements particuliers par un vaste escalier de marbre. L'antichambre de ces appartements, toute rouge, comporte un admirable morceau de mosaïque. La première pièce était le cabinet de travail de l'impératrice. Le meuble est d'un Empire très pur. Le grand salon qui suit, Empire également, possède une vaste cheminée de marbre noir, un meuble d'ébène rehaussé d'incrustations d'or et une tapisserie de soie couleur pêche. C'est, ensuite, la chambre à coucher, toute simple ; un cabinet de toilette, tendu et meublé de soie bleue ; une salle de gymnastique, munie de tous les agrès connus ; enfin une salle de bains, avec, au centre, creusée dans le sol, une large vasque de marbre blanc. Le salon et la chambre à coucher ouvrent sur une terrasse surplombant directement la mer. Au-dessous se trouvent un grand salon, jaune et or, la salle à manger, un fumoir et nombre d'autres chambres, puisque la villa Achilleion ne compte pas moins de cent vingt-huit pièces. On ne peut guère éviter de mentionner la chapelle, de style byzantin, avec une magistrale réplique du *Christ devant Pilate*, de Munckaczy, et maintes antiquités de haute valeur, rapportées, par l'impératrice, de Pompéi, de Tunisie, d'Algérie et du Maroc.

Il ne faut donc point s'étonner du prix fabuleux de cette résidence ; on s'en étonne moins encore après avoir visité le jardin et le parc.

Le jardin, qui réalise un rêve sensuel, ne contient pas moins, sur la seule terrasse établie devant l'entrée de la villa, de vingt-cinq mille buissons de rosiers composés des espèces les plus rares. Et ces rosiers, à raison du climat exceptionnel de Corfou, sont constamment en fleurs. C'est

une joie pour la vue, un délire pour l'odorat. Derrière cette forêt de roses s'étend un parc où se mêlent, aux essences d'Europe, les palmes africaines et les invraisemblables floraisons des tropiques, tandis que, dans l'air limpide, chantent des jets d'eau légers, égrenant leur mélancolie dans des vasques de marbre. Du marbre encore, encore des colonnes. C'est un petit temple grec, émergeant, blanc et rose, de la luxuriante verdure et dominant les flots bleus.

C'est à l'abri de ce temple, gracieux et clair, qu'Elisabeth, lors de son dernier voyage, en 1896, toute ombre, parmi ses voiles de deuil, demeurait, solitaire, des jours entiers, perdue dans sa douleur sans fin, devant l'immensité de la mer.

Un petit port, précédé d'un phare minuscule, donne accès de la mer à la villa, par un escalier de marbre rouge enchâssé en plein roc. Au bas s'élève un autre petit temple. Celui-là contient un monument érigé, par la pieuse Elisabeth, à son poète favori, Henri Heine.

Quand elle quitta l'Achilleion, vers la fin de l'année 1896, elle éprouva le pressentiment qu'elle n'y reviendrait plus ; des larmes montèrent à ses yeux que des veilles perpétuelles attisaient d'une étrange lueur et elle dit, lentement, regardant, de la passerelle du *Miramare*, décroître dans le lointain la petite tache blanche de la folle villa :

— Comme on désire marier une fille aimée, de son vivant, pour s'assurer qu'on lui fait un sort heureux, on devrait vendre, avant la mort, les maisons aimées, pour s'assurer qu'on leur donne un digne successeur.

Cet espoir, bien qu'elle s'y employât, Elisabeth ne devait pas le réaliser, car il ne se trouva point d'acquéreur pour une villa aussi fantastiquement coûteuse. Tout près de sa fin, la souveraine fit transporter tous les meubles de l'Achilleion, dans son château de Lainz, plus accessible que Corfou. Cette fois, c'était son rêve qu'elle enterrait elle-même.

Après son départ de Corfou, avec son exaltation d'art qui tombait, elle sentit, plus cruellement, les atteintes du déclin physique. A l'insomnie irréductible, vinrent s'ajouter des

douleurs nerveuses insupportables. Elle imagina, pour se soigner, de ne plus rien manger en dehors de fruits et de lait. A ce régime, elle se débilita si bien qu'elle dut renoncer même à son sport favori, l'équitation, car elle ne pouvait plus se tenir à cheval. En 1897, après avoir passé une saison à Biarritz, sans que son état s'améliorât, elle vint à Paris et se mit entre les mains d'un spécialiste neurologue. C'est le commencement d'une nouvelle période de son existence, où on va la ballotter de climats en climats et de médecins en médecins. Le docteur en question traitait ses malades par le massage. Le massage réussit mal à Elisabeth. Elle essaya différents autres systèmes, puis finit par quitter Paris pour regagner la Hofburg. Là, le professeur Nothnagel prit la direction de la santé de l'impératrice. Elle qui s'était imposé la diète, il la suralimenta, l'obligeant surtout à ingurgiter des viandes saignantes pour lesquelles elle montrait un dégoût prononcé. Au total, elle reconquit des forces, mais personne ni aucun traitement ne lui rendit jamais le sommeil qui l'avait abandonnée définitivement, le 30 janvier 1889.

Elle partit de Vienne, pour San-Remo, où, dix années auparavant, un autre martyr impérial, le kronprinz Frédéric de Hohenzollern, passait, torturé par d'intolérables douleurs, les derniers mois de sa vie, avant de monter, pour cent jours, sur le trône de l'empire allemand.

De San-Remo, elle accomplissait souvent des excursions en terre française.

Un jour, à Villefranche, un jardinier, qui travaillait à émonder soigneusement des corbeilles d'œillets magnifiques, vit une dame en deuil, qui, à travers la grille du jardin, le regardait attentivement. Il n'y prit point autrement garde, quand la dame l'interpella. L'homme, un rustre pourtant, leva la tête, charmé par la douce voix de l'inconnue.

— Je vais vous paraître bien indiscrète, disait la dame en deuil, mais ces fleurs sont si belles et je les aime tant que je ne puis résister au désir de vous en demander une ou deux.

L'homme hésitait, car sa consigne était sévère. Le maître

n'admettait point que l'on cueillît un seul de ces œillets bien-aimés.

La voix douce reprit :

— Voulez-vous?

Le jardinier, vaincu, dompté lui aussi, cueillait les deux plus belles fleurs, au grisant parfum de poivre, et les tendait, à travers la grille, à la dame inconnue.

Une demi-heure plus tard, tandis qu'Elisabeth attendait, à la gare, le train de San-Remo, elle vit arriver, tout courant, le jardinier, portant une botte d'œillets magnifiques. Mis au courant, le propriétaire des fleurs, qui était le maire de Villefranche, avait dévalisé ses plates-bandes et envoyait la moisson parfumée à l'impériale voyageuse, qu'il avait reconnue à la description que son serviteur lui en avait faite.

Touchée très profondément par cette délicatesse, la souveraine prit une de ses cartes sur laquelle elle écrivit ces mots, au crayon :

« Merci, de tout mon cœur, pour votre délicieuse et charmante attention, qui m'a rendue très heureuse. »

Depuis lors, chaque fois qu'elle vint à Villefranche, elle ne manqua point de rendre visite au maire qui, comme elle, était un ami des fleurs.

Elle devait trouver un accueil tout différent aux eaux de Naüheim, situées dans le nord de l'Allemagne.

Les Allemands du nord ne sont point gens délicats, par nature, et point davantage, par éducation. Curieux jusqu'à la pire indiscrétion, ils ne devaient point tarder à rendre à Elisabeth, qui désirait surtout passer inaperçue, le séjour de Naüheim absolument impossible. Le bruit s'était répandu alors que l'impératrice d'Autriche ne possédait plus sa raison. Aussi, pour contempler de près cette Majesté malheureuse et démente, la foule se faisait-elle compacte devant son hôtel, et, quand elle se rendait aux bains, ses gens de service devaient littéralement lui ouvrir un passage dans les rangs du public.

Elle affirma alors son désir de se fixer en Suisse. Sur les

conseils de la cour et sur les rapports de police, l'empereur, qui rendit visite à sa femme, à Naüheim, dès qu'il connut son nouveau dessein, lui déconseilla vivement ce voyage. Comme elle s'inquiétait du motif de cette intervention de l'empereur, il lui dit :

— J'ai de mauvais rapports sur la Suisse. On y mène une grande agitation dans les milieux anarchistes. Et la vie des souverains n'y saurait être en sûreté.

Une petite flamme brilla, vite éteinte, dans les yeux de la souveraine, cette même petite flamme qu'on avait pu observer sous ses paupières le jour où elle monta le cheval rétif du comte Festetics ; cette même petite flamme qui vacilla, au fond de ses prunelles, par l'aube, lourde d'orage, qui la vit se jeter dans les flots furieux de l'Océan, sur la côte bretonne.

Elle répondit tranquillement, les yeux redevenus doucement bleus :

— Je suis une pauvre femme, François ; je n'ai rien à voir avec la politique ; je n'ai donc rien à craindre. Quand j'entends parler d'anarchistes, si je tremble, c'est seulement pour l'empereur.

Plusieurs fois, du reste, elle avait témoigné qu'elle ne redoutait point les anarchistes en allant, délibérément, à la rencontre du danger.

Lorsque, quelques années auparavant, François-Joseph et Rodolphe se rendaient à Trieste pour inaugurer l'exposition, les irrédentistes s'agitaient et l'on redoutait un attentat. Elle insista pour accompagner son mari et son fils, affirmant que, elle présente, aucun crime ne serait commis. Peu de temps après, le procès de l'anarchiste Oberdank prouva que la souveraine voyait juste. On apprit, au cours des débats, qu'un attentat fut préparé à l'occasion de la visite impériale et tout porte à croire que, seule, la présence de l'impératrice empêcha qu'il se produisît.

Plus tard, en Angleterre, au cours d'une promenade à pied, elle rencontrait une pauvre femme, chargée de famille, et qui lui inspirait de la pitié. Plusieurs fois, sans se faire con-

naître, elle lui porta des secours à domicile. Jamais elle n'avait rencontré le mari. Un jour, en sortant de la cabane, elle le croisa sur le seuil. Au lieu de la remercier, l'homme qui avait un fusil de chasse sur l'épaule, se mit à proférer des injures à l'adresse des richards, des grands de la terre et des souverains. Elisabeth l'interrompit :

— Que vous soyez ennemi de la monarchie, c'est votre droit, dit-elle ; malheureusement, il n'apparaît guère que ces idées-là vous aident à nourrir votre famille.

— Et de quoi vous mêlez-vous, belle dame? hurla l'homme. C'est justement ces maudits couronnés qui nous empêchent de vivre.

Brandissant son fusil, il ajouta :

— Ah ! si j'en tenais un au bout de mon fusil.

— La Providence vous sert à merveille. Je suis précisément l'impératrice d'Autriche.

Elle regarda un moment, droit dans les yeux, l'homme qui tremblait de rage devant elle, et, sans se hâter, sans même se retourner, elle continua son chemin.

Elle eut maille à partir, une fois encore, avant de trouver le poignard de Luccheni, avec un autre anarchiste. Ce fut lors d'un séjour à Menton. Elle se promenait au cap Martin et ses pas suivaient le rythme chanteur des vagues. Un homme surgit des rochers et lui demanda l'aumône. Elisabeth tira une pièce d'argent et la tendit au loqueteux. Celui-ci, qui venait d'apercevoir les pièces d'or garnissant la bourse de la souveraine, se planta devant Elisabeth en disant :

— Oh! là, là! Ce que madame est riche. Et c'est tout ça que madame me donne?...

— Il existe d'autres gens qui ont besoin de secours.

— Ouais! Si je voulais, tout de même, je pourrais bien m'offrir toute la galette à madame.

— Et comment cela?

— J'aurais qu'à prendre la jolie bourse et à descendre gentiment madame dans la mer.

L'impératrice sourit et déclara :

— Bah ! je sais nager et risquerais seulement de me mouiller, là où vous risqueriez l'échafaud.

L'homme demeura surpris. Il réfléchit un moment, puis, allongeant sa main crasseuse, s'écria :

— Ben ! c'est pas pour dire, mais vous n'avez pas peur !... Vrai, vous êtes une brave !... Tenez, topez là !...

Elisabeth haussa les épaules et lui tourna le dos. A ce moment un valet de pied arriva en courant :

— Qu'y a-t-il? Est-ce que cet individu insultait Votre Majesté?

— Non, répliqua la souveraine, laissez-le.

Et elle se perdit dans la contemplation de la mer, tandis que l'homme s'approchait du domestique et demandait à voix basse :

— C'est une Majesté?

— L'impératrice d'Autriche, oui. Et maintenant, au large !...

L'autre se redressa fièrement et dit :

— T'as donc pas entendu ta patronne, larbin ? Laisse-moi tranquille !... Ça te regarde-t-y qu'on ait causé tous les deux, ta Majesté et moi... Elle est impératrice, que tu dis. Eh ben, moi, je suis anarchiste. Les tyrans, bon Dieu ! je les gobe pas ; mais une femme comme ça, je toucherais pas à un cheveu de sa tête pour un billet de mille. Parce que celle-là, vois-tu, larbin, elle en a !...

Et, avec un « Adieu, madame », fort respectueux, il rentra dans un creux de rocher.

La souveraine avait raison de dire qu'elle ne craignait point les anarchistes puisqu'un anarchiste lui-même, perdu sur la Côte d'Azur, avait rendu hommage à son courage, en termes aussi pittoresques qu'inaccoutumés. Elle ne se rendit donc point aux craintes de François-Joseph et partit pour les bords du Léman.

Elle s'installa, non loin de Genève, au Grand Hôtel de Caux, situé dans une sapinière, accrochée au flanc de l'Alpe, au-des-

sus de Montreux. Là, elle se sentit mieux. Il lui sembla que sa santé ancienne revenait. Au commencement de septembre, elle entendit parler des serres, spécialement aménagées pour l'élevage de rares orchidées, que la baronne de Rothschild possédait de l'autre côté de Genève, au château de Prégny. Elle connaissait la baronne, l'ayant rencontrée à Paris chez sa sœur, la reine de Naples. Elle résolut donc d'aller visiter les orchidées de Prégny. Elle retint un appartement à Genève à l'Hôtel Beaurivage, pour y faire étape au retour et quitta le Grand Hôtel de Caux. Elle passa par Genève, gagna Prégny et revint à l'Hôtel Beaurivage, dans l'intention de repartir, le lendemain matin, par le vapeur *Genève*, pour la station de Territtet-Montreux. Le soir, elle se promena dans la ville, dîna et se coucha de bonne heure. Le lendemain matin, 10 septembre 1898, elle prit son bain, fit sa toilette, se promena, une fois encore, dans Genève, en compagnie de la comtesse Sztaray, sa dame d'honneur, envoya son personnel à la gare, pour prendre le train de Territtet, et, toujours accompagnée de la comtesse, sortit de l'hôtel pour se rendre à l'appontement des bateaux à vapeur du lac, où un vieux valet de pied, portant le sac de voyage et le manteau de la souveraine, précédait les deux femmes.

Quand celles-ci quittèrent l'hôtel, un jeune ouvrier qui, depuis plus d'une heure, guettait les allées et venues, du banc où il était assis sur le trottoir du quai, se dressa brusquement. Il attendit que les voyageuses eussent gagné le trottoir. Alors, il marcha au-devant d'elles et, en passant à côté de l'impératrice, lui porta un coup si violent à la poitrine que la souveraine tomba sur les genoux. A ce moment, la comtesse Sztaray était un peu en avant, faisant signe aux hommes du vapeur qu'on n'enlevât point la passerelle avant qu'elles eussent gagné l'appontement. Elle se retourna, vit Elisabeth qui se levait et le jeune ouvrier qui s'enfuyait du côté de la rue des Alpes. La comtesse, le prenant pour un voleur, le désignait à des passants qui se mettaient à sa poursuite. Il fut arrêté par deux cochers, au moment où il

LA DERNIÈRE PROMENADE DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE
DANS LE PARC DE LA VILLE D'EAU DE NAUHEIM

allait pénétrer dans le square des Alpes, afin de se mettre à l'abri dans les bosquets.

La comtesse Sztaray revenait auprès de l'impératrice et, secondée par un promeneur, l'aidait à se relever. La souveraine, très pâle, dit alors :

— Ne vous donnez pas la peine. Merci bien.

Puis, prenant le bras de sa dame d'honneur, elle se dirigea vers l'appontement, déclarant à la comtesse, qui s'en informait, qu'elle n'était pas blessée ou, du moins, que, si elle l'était, sa blessure ne présentait sûrement pas de gravité. Sur le vapeur, elle s'assit, mais à peine le bateau quittait-il le quai qu'elle s'évanouit. On la transporta sur la passerelle, imaginant qu'il s'agissait seulement d'une syncope provoquée par la frayeur contenue.

Le bateau avançait, laissant un blanc sillage à sa poupe, dans les eaux bleues du lac, croisé par le vol rosé des grandes voiles latines, levées sur la toile de fond des montagnes de neige.

En bas, les Tziganes, embarqués pour la première partie, du voyage, commençaient à jouer une entraînante czarda.

L'impératrice devenait de plus en plus pâle. Aucun moyen ne la rappelait à la vie. La comtesse Sztaray ouvrit alors le corsage de la souveraine, dénoua les cordons de taille et dégrafa le corset. Sur la chemise, au-dessous du sein gauche, elle aperçut alors une minuscule tache de sang. Elle abattit la chemise. Une petite plaie triangulaire apparut, laissant perler une goutte de sang.

— Un médecin, demanda la comtesse, vite, un médecin, l'impératrice est blessée.

Il n'y avait point de médecin sur le *Genève*. On vira de bord. C'est alors que l'impératrice ouvrit les yeux. D'une voix lointaine, mais reposée, elle demanda :

— Qu'y a-t-il eu ?

A cela, anxieuse, la comtesse répondit par une question angoissée :

— Souffrez-vous ?

Elisabeth sembla percevoir les mesures endiablées de la czarda de ses amis les tziganes, et doucement, elle répondit :

— Non.

Un sourire triste et doux vint errer sur ses lèvres, ses mains dessinèrent un mouvement d'action de grâces vers le ciel, elle replia ses paupières sur ses yeux en fête et ne les rouvrit plus.

Elisabeth mourait en beauté.

A l'appontement on fit un brancard avec deux avirons, une toile à voile et un coussin de banquette, et on y étendit l'impératrice pour la transporter à l'Hôtel Beaurivage. Là, les soins des médecins, appelés à son chevet, furent impuissants à la rappeler à la vie et, à trois heures de l'après-midi, sans avoir repris connaissance, l'impératrice d'Autriche exhalait son dernier soupir.

Aussitôt, mandée par express, la suite d'Elisabeth arrivait à Genève. Et le baron de Berzeviczy, grand-maréchal de la cour de l'impératrice, prenait, après avoir télégraphié à Vienne, la dernière garde d'honneur auprès de sa souveraine.

A un journaliste qui, le lendemain du crime, s'étonnait que l'épouse de François-Joseph sortît ainsi sans gardes du corps, le maréchal de la cour répondit en hochant la tête, avec un grand geste désespéré :

— Des gardes du corps !... Mais ce n'était pas possible avec l'impératrice. Sa Majesté n'a jamais toléré de police autour d'elle, là même, surtout là, où il était le plus dangereux pour une souveraine de se risquer.

Elisabeth, l'impératrice errante, l'écuyère de Gœdœllœ, la châtelaine de Bretagne, la promeneuse du cap Martin, savait bien pourquoi elle agissait ainsi, mais elle est entrée dans la tombe sans avoir jamais livré son secret.

L'empereur était à Schœnbrunn quand son aide de camp, le comte Paar, qui venait de recevoir une dépêche chiffrée de la comtesse Sztaray, lui apprit la fatale nouvelle. François-Joseph s'écroula sur un fauteuil, en sanglotant. Quand il put parler, il dit au comte Paar, muet devant une aussi violente

douleur, où, peut-être se mêlaient des regrets, — car Elisabeth lui était redevenue douce pendant les dernières années de sa vie, — et des remords, car il s'était montré déplorable mari :

— C'est l'heure la plus cruelle de toute mon existence.

Et le vieux souverain se reprit à pleurer. Quelques heures plus tard, le comte Goluchowski, ministre des affaires étrangères, arrivait à Schœnbrunn avec la dépêche officielle.

Le 13 septembre, à sept heures vingt du matin, débarquaient, à Genève, les envoyés de l'empereur : le comte François Aüersperg, chambellan de l'empereur ; le comte de Bellegarde, maréchal de la cour ; la comtesse Harrach, maréchale de la cour ; la comtesse Festetics, dame d'honneur de l'impératrice.

Dans la chapelle ardente dressée à l'Hôtel Beaurivage, un service religieux et privé eut lieu, dans l'après-midi. Le lendemain, à huit heures et demie du matin, par un soleil radieux, le cortège funèbre se dirigea vers la gare par le quai et la rue du Mont-Blanc et le cercueil de l'impératrice-martyre fut placé dans le wagon funèbre. Partout, sur le parcours, à Lausanne, à Fribourg, à Berne, à Zurich, à Buchs, à Salzbourg, à Linz, les cloches sonnaient le glas, tandis que des piquets de soldats en armes, avec drapeau, rendaient les honneurs.

Enfin, le samedi 17 septembre, après avoir été exposé vingt-quatre heures à la chapelle de la Hofburg, dans un cercueil vitré en haut et possédant une partie mobile fermant à clef, le corps de la triste Elisabeth fut déposé dans le caveau du couvent des Capucins, près du cercueil de son fils bien-aimé, le lamentable Rodolphe.

La mère, assassinée, venait dormir son dernier sommeil à côté de son fils, suicidé...

Pendant ce temps, on avait établi l'identité de l'assassin de l'impératrice. C'était un Italien, né à Paris, en 1873, et répondant au nom de Luccheni. Il professait des théories anarchistes. Il était venu à Genève dans le but d'y tuer le duc

d'Orléans. Le duc ne s'y trouvait point. L'impératrice d'Autriche y séjournait. Il tua l'impératrice. Il la tua au moyen d'une sorte de lime triangulaire, que les cordonniers dénomment tiers-point, et qu'il avait fort aiguisée. Le tiers-point passa sous la quatrième côte, qu'il brisa, puis pénétra dans le cœur, qu'il traversa.

Cet anarchiste-là n'avait point manqué l'impératrice.

J'ai eu l'occasion de voir Luccheni huit jours exactement après son meurtre. J'étais parvenu, après nombre de subterfuges, doublés de multiples démarches, à me faire donner un mot, par le procureur général, pour le juge d'instruction, qui se nommait M. Lechet. A partir de ce moment, j'ai gardé le souvenir très précis de ce qui se passa.

Arrivé dans le cabinet de M. Lechet, j'expose mon désir de voir Luccheni.

Le magistrat, qui a l'air d'un capitaine de gendarmerie en retraite, gratte son crâne, tire sa longue barbiche blanche, et profère :

— Voir Luccheni ! voir Luccheni. Oui, je comprends, vous voudriez bien le voir ; mais je vais vous dire, n'est-ce pas, il a horreur des journalistes.

La barbiche s'agite à nouveau sous les doigts de M. Lechet, le crâne gagne une polissure nouvelle au contact des paumes. Enfin, le juge déclare :

— Ecoutez, il est très doux, très gentil ; mais il n'aime pas qu'on aille le voir. Alors, je vais vous le faire venir.

Un ordre bref, écrit sur une formule imprimée, est remis entre les mains d'un employé. Et j'attends. Mais je deviens audacieux et je demande au juge si je ne pourrais point avoir deux lignes de l'écriture de Luccheni.

Nouvelle perplexité, acquiescement nouveau. On mande un huissier, M. Barretta. C'est lui à qui on demande d'obtenir l'autographe.

C'est au tour de l'huissier de se montrer perplexe :

— Sous quel prétexte ? s'inquiète-t-il.

— Dites-lui la vérité, répond l'intègre magistrat.

— Pour un journaliste, il ne voudra jamais ; il ne peut pas les souffrir.

Décidément c'est vrai.

Mais on annonce que Luccheni est là.

Nous sortons. Le voici, entre deux gendarmes, souriant, de tout le sourire ingénu et lointain de ses yeux mi-clos et de sa bouche mince qu'ombrage une petite moustache rousse.

Luccheni, toujours riant, a retiré son chapeau.

M. Lechet est près de lui.

— Voudriez-vous être assez aimable, Luccheni, pour me donner quelques lignes de votre écriture et votre signature ?

— Pourquoi faire ?

— C'est une personne que je connais qui en désire.

— Non, non ; encore oune zournaliste, bien sour ; non, non.

M. Barretta intervient. M. Barretta parle italien et c'est le seul à qui Luccheni consente à raconter un peu ses affaires. M. Barretta dit que l' « autographe » est pour lui. Et Luccheni se décide, installé dans le fauteuil de l'huissier, à écrire quatre lignes, cependant que M. Lechet, pour récompenser son client, va lui chercher trois cigarettes.

— Merci bien, monsieur le zouze.

— De rien, mon ami, de rien.

Tout en tendant une allumette à Luccheni, je lui prends une rapide interview.

— Pourquoi zé l'ai touée ? C'est pas difficile à déviner. Zé mé souis dit : « Toi zamais travaillé, toi zamais malhoureuse ; moi touzours travaillé, moi touzours malhoureux. »

Ici le geste de frapper intervient :

— Alors, pan ! voilà pour toi !

Second geste, celui de couper le cou, cette fois :

— Et, pssitt ! voilà pour moi !

Une porte s'ouvre, et, — dans l'étonnement presque admiratif de l'huissier et du juge, — toujours souriant entre ses deux gendarmes, Luccheni disparaît.

Je garantis que je n'ajoute rien, que je ne brode pas, que je

ne charge pas, et que c'est bien ainsi que j'ai vu Luccheni et les hommes de justice qui le tenaient à leur merci.

Bien qu'il crut, ou qu'il dit croire, il ne fut point guillotiné, la peine de mort n'existant pas dans le canton de Genève. Condamné à la réclusion perpétuelle, il occupe, à la prison de l'Evêché, une cellule souterraine pourvue seulement d'une paillasse et éclairée faiblement par le haut. Son nom n'existe plus. Il est devenu le numéro 1144. Et le numéro 1144 vit dans une solitude complète, coupée seulement, une fois la semaine, par une courte apparition de l'aumônier.

La peine de mort étant abolie, on a trouvé mieux. Et c'est abominable !... Et la douce impératrice, si elle revenait sur terre, demanderait sûrement la grâce de son meurtrier...

Le grand poète hongrois, Maurus Jokaï, a rapporté, dans un article nécrologique, qu'il consacra à Elisabeth, une anecdote qui vaut d'être mentionnée, car elle corrobore tout ce que nous avons dit de la souveraine :

« Elisabeth avait écrit, à un certain moment de sa vie, des vers en langue hongroise. Il s'agissait là du corbeau, oiseau de deuil qui tient une grande place dans l'histoire des Habsbourg. Un vol de corbeaux, racontait l'impériale poétesse, planait sur Olmütz, lorsque François-Joseph reçut, de la main de son oncle, la couronne qui devait lui coûter tant de peines. Un corbeau suivait, sans qu'on pût le chasser, Maximilien et Charlotte, au cours de leur dernière promenade dans le parc de Miramare avant le départ pour le Mexique. Lorsque Marie-Christine monta en voiture pour se rendre à la gare d'où elle devait partir pour ceindre la couronne d'Espagne, qui lui devint si douloureuse à porter dans la suite, un corbeau plana au-dessus de la tête des chevaux et ne cessa de tournoyer, proche de la voiture, pendant tout le trajet. Voilà ce que rapportait, en vers hongrois, l'impératrice Elisabeth. Or, deux jours avant le 10 septembre 1898, près de partir pour Genève, la souveraine se promenait à Territtet, avec son lecteur, un Anglais, nommé Becker. Elle avait emporté quelques fruits et se reposait, assise dans

l'herbe. Elle partagea une pêche et tendit la moitié du fruit au lecteur. A ce moment, un corbeau, frôlant de son aile noire le front si blanc d'Elisabeth, lui arracha le morceau de pêche qu'elle tenait à la main. Elle rit de l'aventure et, après avoir rappelé sa poésie à Becker, un peu troublé, elle dit : « Ne craignez rien, si quelque chose m'arrivait, ce ne serait pas la faute de cet oiseau. D'ailleurs, vous savez ce que je pense de la mort. Je ne la crains guère. Quand l'âme est morte, le moment importe peu où le corps la suit. Et mon âme est morte depuis longtemps !... »

CHAPITRE XIV

LA FIN DES PRINCIPES

Toute sa vie, François-Joseph s'était érigé en champion des principes traditionnels, et, s'il ne s'était guère plu à les respecter, toujours et scrupuleusement, lui-même, du moins prétendait-il que les autres ne les méprisassent point. Les drames et les tristesses de sa maison, bien qu'il y trouvât une grande part de responsabilité, passaient sur lui presque sans l'atteindre, mais les scandales qui avaient assailli et sapé le renom des Habsbourg ne pouvaient le laisser indifférent, puisque, touchant à l'honneur du nom, le vieil empereur s'en trouvait diminué dans son féroce orgueil comme dans sa morgue hautaine et rude. Pour éviter que les turpitudes de ses proches se répandissent dans les limites de l'Empire, il édictait ou faisait édicter des lois restrictives de la liberté de la presse, mais il ne pouvait museler ainsi le droit d'écrire dans les pays étrangers ni fermer ses frontières à toutes les publications du dehors. Et, à son grand dépit, racontés commentés, augmentés même — quoiqu'ils n'eussent guère besoin d'enjolivements — les bruyants scandales provoqués par les membres de la famille impériale et royale de Habsbourg, revenaient en Autriche-Hongrie, accrus dans leur tumulte par le fracas de l'écho lointain.

Peu à peu, avec les années, il apportait moins d'ardeur à la lutte. Ses principes demeuraient sans doute les mêmes,

Phot. Pietzner.

Elisabeth, fille de l'archiduc Rodolphe
et son mari, Otto de Windischgraetz

Phot. Heinrich.

Élisabeth, fille de l'archiduchesse Gisèle et son mari, le baron Seefried

mais il découvrait moins de force, moins de vitalité pour les soutenir et les faire triompher quand même.

Douloureusement, il s'apercevait, diminué par ses parents et alliés, dans sa dignité, diminué, aussi, dans sa puissance, par les luttes intestines de l'empire, qui, désagrégeant la monarchie, atténuaient, du même coup, le pouvoir du monarque.

Ses forces de vieux lutteur déclinaient. Il ressentait, à présent, une fatigue après les moindres résistances, et, en dépit de toute la douleur que provoquait en lui cette pénible constatation, il sentait que ses plus secrètes, que ses plus profondes aspirations le portaient surtout à obtenir le repos.

Pourtant, sur un point, il demeurait irréductible. L'empereur ne consentait aucun compromis sur ce qu'il appelait, avec ostentation, les « lois de la maison de Habsbourg ». Ces lois lui concédaient des droits, notamment celui de choisir des époux aux princesses et des épouses aux princes de sa maison. Malgré les exemples douloureux que lui avait donnés son système d'épousailles entre proches, il ne consentait point à l'abandonner et persistait à abâtardir la race au nom de la tradition.

Mais ce dernier principe, auquel François-Joseph se cramponnait, dans la débâcle, comme à la seule branche demeurée solide du vieil arbre généalogique des Habsbourg, l'empereur devait le voir secouer et arracher par la main fragile d'une enfant, et cela dès l'année 1890, alors qu'il ne se trouvait pas encore, comme aujourd'hui, en état de déchéance physique.

La fille aînée de François-Joseph, l'archiduchesse Gisèle, avait donné, du fait de son mariage avec Léopold, duc de Bavière, quatre petits-enfants au couple impérial : deux princes et deux princesses. François-Joseph chérissait surtout ses deux petites-filles, Elisabeth et Augustine, et, plus particulièrement encore, l'aînée, Elisabeth. Souvent on les voyait à la cour de Vienne, où leur grand-père les invitait. La princesse Elisabeth venait d'entrer dans sa dix-neuvième

années lorsque, au cours d'un séjour à la Hofburg, elle pria l'empereur de consentir à la recevoir en particulier.

— Est-ce donc un si gros secret, petite ? questionna le souverain en riant dans l'épaisseur de ses favoris gris.

— Jugez-en, grand-père, je n'ai pas osé me confier à maman.

— Diable ! s'exclama François-Joseph, un peu inquiet. C'est grave, alors ?

— Très grave, grand-père.

Le souverain emmena sa petite-fille dans le fameux cabinet de la Hofburg, témoin de tant de scènes de famille, avança galamment un fauteuil à l'enfant, et, quand elle eut pris place, s'assit lui-même, derrière son bureau.

— J'écoute, dit-il.

La jeune fille ferma les yeux, comprima, de la main, les battements de son cœur, égratigna profondément le bras du fauteuil et rouvrit les yeux. Son regard s'animait d'une grande résolution. Elle dit simplement :

— Eh ! bien, voici, grand-père, j'aime et je suis aimée.

— Tu as dix-huit ans, mignonne, c'est tout naturel. Et, comme je suis certain que ma petite-fille chérie ne peut avoir mal placé son cœur...

— Certes, grand-père. Celui que j'aime est digne en tous points de mon amour. Il est jeune, il est beau, il est brave et loyal comme son épée.

— Le nom de ce prince Charmant ?

L'enfant ferma les yeux une seconde fois. Mais elle les posa presque aussitôt sur ceux de son grand-père et avoua avec une froide décision :

— Ce n'est pas un prince.

— Ce n'est pas un prince ?...

— Non. C'est le baron de Seefried, lieutenant de cavalerie bavaroise.

— Tu es folle.

— Je n'ai pas tout dit, grand-père. Othon est protestant.

— Protestant ! cria l'empereur, en se dressant, les bras levés.

— Protestant.

François-Joseph s'était laissé retomber sur son fauteuil. Il passa la main sur son front où perlait une sueur d'angoisse. Souriant alors, mais la voix tremblante et changée, il décida :

— Tu m'avais fait peur, avec ton petit baron. Mais, du moment qu'il est protestant, tout va bien. C'est impossible, mon enfant, absolument impossible. Seulement, une autre fois, choisis mieux tes plaisanteries, n'est-ce pas ?

Le souverain s'était levé et se dirigeait vers la porte, jugeant l'entretien clos, dès l'instant qu'il exprimait son impériale volonté. La princesse Elisabeth posa sa main mignonne sur le bras de son grand-père et prononça doucement :

— Cette fois encore, je n'ai pas tout dit. Ecoutez-moi bien, grand-père : je me suis donnée à Othon...

— Petite malheureuse !

— Et, bientôt, je ne pourrai plus cacher les suites de mon abandon.

L'empereur, qui marchait à grands pas, dans son cabinet, interrompit sa promenade furieuse. Il poussa une sourde exclamation. Puis il se reprit à marcher en tiraillant ses favoris. Un grand silence pesa. Enfin, François-Joseph vint se planter devant la petite princesse qui, à présent, pleurait tout doucement. Il prit le fin mouchoir de dentelles qu'elle déchirait dans ses mains menues et, lui tamponnant les yeux, il dit :

— Allons, ne pleure pas, ma chérie ; c'est mal, très mal, ce que tu as fait. Mais je ne sais pas gronder ma chère petite-fille quand les larmes coulent de ses jolis yeux.

Entre deux sanglots, un arc-en-ciel de joie peureuse montant au zénith de ses yeux, la petite questionna :

— Vrai, grand-père, vous me pardonnez ?...

Il fallait bien qu'il pardonnât. Et tranquillement, n'imaginant point qu'il proférait des paroles monstrueuses puisqu'il s'employait à « sauver la face » de la maison de Habsbourg,

il exposa son plan, sans même supposer qu'une autre solution pût intervenir : on allait chercher à la petite, dans la famille même, un archiduc peu fortuné, ou, en dehors, un gentilhomme de haute noblesse, catholique et sans le sou, lequel, moyennant une large dot, accepterait d'endosser le billet à échéance fixe souscrit par le jeune lieutenant protestant de la cour de Munich. D'ailleurs, il existait un précédent. Quelques années plus tôt, la princesse E....., cousine de la princesse Elisabeth, se trouvait dans le même cas, du fait d'un comédien en renom, Ferdinand B..., dont le nom ne s'était jamais orné de titres ni de particules, autre part que sur les planches du Théâtre Royal de Munich, auquel le liait un riche traité. On fit entrer le comédien au Burg-Theater, pour qu'il consentît à rompre son engagement, et l'on trouva à la jeune E... un vieux comte tchèque ruiné, Rodolphe V..., qui, grâce à une juste rémunération, accepta d'épouser et de ne rien savoir.

Elisabeth de Bavière avait écouté, sans mot dire, la proposition et le récit de l'empereur. Elle ne pleurait plus. Elle gagna la porte, l'ouvrit, puis elle dit :

— Vous réfléchirez, grand-père.

Et elle sortit.

Justement l'impératrice se trouvait à la Hofburg. C'est vers la grande Elisabeth que la petite Elisabeth tourna son cœur. La souveraine tenait en réserve, contre son mari, l'argument — dont elle ne fit usage que dans cette occasion — du mariage forcé de Rodolphe et de ses suites tragiques. De plus, François-Joseph apprit que, s'il maintenait sa décision, la princesse était prête à s'enfuir avec son lieutenant. Cela surtout, si surpris qu'il fût de rencontrer une volonté devant la sienne, dut le faire capituler, car il était mal accessible aux arguments sentimentaux.

Bref, le 2 décembre 1893, à Gênes, avec le consentement de l'empereur, sacrifiant ici ses derniers principes, était célébré le mariage d'Elisabeth-Marie-Augustine, princesse de Bavière,

avec Othon, baron de Seefried-à-Buttenheim, lieutenant de réserve.

Ce fut la première mésalliance consentie par l'empereur. C'est peut-être aussi le premier mariage vraiment heureux de la famille, car il n'a pas d'histoire. Jamais on n'entendit parler, depuis lors, du gentil ménage, qui cache son bonheur, tache de lumière trop vive dans l'ombre lourde du caveau vivant des Habsbourg, au fond d'une petite ville de Moravie, dans le château bourgeois de Znaim.

L'empereur s'était vengé d'avance, en mariant la sœur d'Elisabeth, la princesse Augustine, à son cousin, l'archiduc Joseph-Auguste, qui la maltraite et la bat.

Pour sa seconde fille, à lui, l'épileptique Marie-Valérie, il lui fit épouser, en 1890, un de ses cousins germains, l'archiduc François-Salvator, afin de mieux cultiver sans doute, dans une progéniture devenue pullulante, la tare héréditaire des Habsbourg, qu'il considère peut-être — qui sait ? — comme une manière de tradition.

Mais l'aventure de la petite princesse Elisabeth ne devait point rompre en lui toute résistance ni l'empêcher de présider aux mariages de la famille. C'est ainsi qu'il obligea son cousin, l'archiduc Joseph, — mort en juin 1905, — à accepter pour sa fille, Marie-Dorothée, les propositions matrimoniales, présentées par la princesse Clémentine de Belgique, du duc Philippe d'Orléans, roi de France *in partibus*. L'archiduc Joseph n'était pas séduit, l'archiduchesse Marie-Dorothée ne le paraissait guère davantage. Le fiancé n'offrait que peu de garanties morales et sa situation était nulle. Mais François-Joseph, on ne sait pourquoi, sans doute pour le plaisir d'imposer, une fois encore, sa volonté défaillante, insista auprès de son cousin et une nouvelle victime fut offerte à l'entêtement orgueilleux et vain de l'empereur. C'est un fait connu, en effet, que la pauvre Marie-Dorothée mène une vie fort malheureuse et que, plusieurs fois, elle manifesta le désir de divorcer.

Ce fut le dernier sursaut d'intransigeance de François-

Joseph. Depuis, envahi par le grand flot d'amour qui montait autour de lui, il a dû reculer pas à pas et abandonner ses principes aux lames hardies de ce flux oublié, qui semblait remonter des confins de sa vie.

Après l'assaut que lui donnait sa petite-fille, il subit l'attaque de la veuve de son fils.

L'archiduchesse Stéphanie, depuis la mort de Rodolphe, menait une existence fort triste. Dans la haine qu'elle lui inspirait, Rodolphe poursuivait sa femme par delà la tombe. Son testament stipulait que sa fille unique, Elisabeth, devait être élevée par ses grands-parents et qu'elle ne pourrait franchir la frontière austro-hongroise avant sa majorité. Par là, il obligeait Stéphanie à renoncer soit à un second mariage, soit à la présence de sa fille. François-Joseph — bien qu'il n'aimât point sa bru et qu'il commît l'injustice de faire retomber sur elle seule un événement où il avait sa très large part, la mort de Rodolphe — fut gêné par ce testament sans charité et il forma le projet de tout concilier en donnant pour second époux, à Stéphanie, le nouveau prince héritier probable, François-Ferdinand, fils aîné de l'archiduc Charles-Louis. Deux obstacles s'y opposèrent : la stérilité reconnue de Stéphanie et surtout, la mauvaise santé de François-Ferdinand qui, les poumons attaqués, dut partir pour le Midi de la France et, ensuite, pour une longue croisière dans les régions tropicales. Il en revint guéri, mais le cœur de Stéphanie n'était plus libre.

Stéphanie vivait très retirée, à Laxenburg, où, par une dérogation humaine, — due à l'intervention de l'impératrice, — au cruel testament de Rodolphe, elle conservait sa fille auprès d'elle et pourvoyait à son éducation. Personne ne s'occupait de l'existence des deux femmes. Un beau soir on fut tout surpris d'apprendre à nouveau leur existence. Un peu plus d'une année après la mort de la souveraine, on aperçut, à une réception de la cour, l'archiduchesse Stéphanie et sa fille, l'archiduchesse Elisabeth, toute parée de la grâce en fleurs de

ses seize ans. Selon la « loi de la maison », Elisabeth atteignait sa majorité et faisait son entrée dans le monde.

Peu après, Stéphanie demandait audience à son beau-père. Là, elle lui révélait qu'elle aimait un chambellan de sa propre cour, le comte Lonyay — noble hongrois, de noblesse très moyenne — et qu'elle désirait l'épouser. L'empereur résista. Mais, décidée, — décidée comme l'avait été la petite princesse de Bavière, — Stéphanie revendiqua son droit au bonheur et déclara que, pliée jusqu'alors sous la volonté des autres, elle était tout à fait décidée à imposer la sienne. On ne tremblait plus, décidément, devant le vieux monarque. Un réseau d'amour l'enveloppait, l'enserrait, le paralysait. Et, cette fois encore, l'empereur dut capituler. Il y mit, d'ailleurs, une certaine crânerie, et, son parti pris, joua le rôle en beauté. Au moment même où il abandonnait ses principes, lui, le descendant de la fière et lointaine lignée des Habsbourg, il se trouva qu'un homme dont la famille remontait à moins d'un siècle, eut l'audace de les lui rappeler. Alors que François-Joseph consentait, Léopold II s'opposa à la mésalliance de Stéphanie. Le roi des Belges intervenait à présent pour parler au nom de la tradition!... Il avait, jadis, froidement, sacrifié sa fille à la raison d'Etat en la jetant dans un mariage qui déplaisait à la jeune princesse et qui devait si mal finir. On sait par quel télégramme, sec et bref, il avait répondu à Stéphanie, réclamant sa place au foyer paternel. A la mort de Rodolphe, il se contentait, souverain richissime mais odieusement avare, de servir une rente de cinquante mille francs à sa fille, la laissant, pour tout le reste, à la charge de beaux-parents qui ne l'aimaient point. Maintenant, excipant d'un droit hypothétique, il voulait, au nom des principes, lui, le vieux galantin, empêcher sa fille de mettre un peu d'amour et de joie dans sa vie. Stéphanie, aussi bien, forte du consentement du chef de la maison de Habsbourg, conclut tout de même le mariage cher à son cœur, à son pauvre cœur qui fleurissait enfin sous un rayon de soleil printanier montant dans le ciel d'un automne trop tôt venu. Léopold se vengea

en supprimant la rente de cinquante mille francs qu'il servait à sa fille — il n'y a pas de petites économies ! — et en lui interdisant de porter son titre d'Altesse Royale. Mais François-Joseph veillait. Il riposta en autorisant la comtesse Lonyay à conserver le rang d'Altesse Impériale et Royale, que lui conférait, naguère, son mariage avec l'archiduc Rodolphe.

Pour les rentes, la suppression gêna peu Stéphanie, car si le comte Lonyay est pauvre en quartiers de noblesse, il est puissamment riche et en terres et en titres de rentes.

Il convient de dire, pour bien indiquer que les capitulations de François-Joseph, furent consenties par lassitude de la lutte, mais non de bonne volonté, que jamais, depuis le mariage de Stéphanie, qu'il admit à la cour quand elle y venait voir l'archiduchesse Elisabeth, il ne consentit à recevoir le comte Lonyay. Même, quand fut célébré, plus tard, le mariage de la fille de Stéphanie, le comte Lonyay, qui fut invité à assister, dans la foule, à la cérémonie religieuse, ne fut point convié au lunch que l'empereur offrit à la Hofburg.

Ces deux premières capitulations, sous l'emprise des lacs d'amour, devaient lui coûter plus cher qu'il n'imaginait.

Le troisième assaut lui fut livré par le nouveau prince héritier lui-même, l'archiduc François-Ferdinand.

Après son retour des tropiques, l'archiduc était nommé général inspecteur, prenant ainsi une part effective de la succession de Rodolphe, et l'empereur, en plusieurs occasions, le chargeait de représenter la couronne. C'était officieusement le désigner comme héritier du trône, car, officiellement, le sceptre revenait à son père, Charles-Louis, le vieillard érotique. François-Joseph, plusieurs fois, car il redoutait de voir passer le pouvoir aux mains du second fils de Charles-Louis, Othon, le « saute-cercueils », attaquait avec son neveu la question mariage, qui devait établir une nouvelle lignée d'héritiers au trône d'Autriche-Hongrie. Toujours François-Ferdinand échappait à la conversation par des artifices de rhétorique. Cette répugnance semblait d'autant plus étrange qu'on ne connaissait point de liaison à l'archiduc. On ne devait pas

Phot. Adèle.

L'ARCHIDUC HÉRITIER FRANÇOIS-FERDINAND,
SA FEMME, LA COMTESSE CHOTEK, ET LEURS DEUX ENFANTS

tarder à apprendre son secret, son secret si jalousement gardé. Après le mariage de Stéphanie, enhardi par l'attitude de François-Joseph dans la circonstance, il s'en ouvrit directement à l'empereur. Lui aussi avait donné son cœur, tout son cœur à une personne au-dessous de son rang et il eut désespéré de jamais faire admettre son désir de régularisation au souverain si l'exemple du mariage de Stéphanie ne l'avait encouragé. La veuve de l'ancien prince héritier épousait le comte Lonyay. Pourquoi la comtesse Chotek ne deviendrait-elle point la femme du kronprinz nouveau ?

Bien qu'il commençât à contracter l'habitude de ces heurts, cette fois, l'empereur sursauta plus violemment que jamais. Stéphanie, en somme, n'appartenait pas à la famille des Habsbourg, c'était une Cobourg, que la mort de l'archiduc Rodolphe rendait aux Cobourg ; et puis son mariage n'avait rien à voir avec la politique de l'Empire. Il en allait tout différemment quant au Habsbourg, François-Ferdinand, héritier de la couronne impériale. La loi qui régit la maison régnante est formelle. De par la Constitution autrichienne, il est nettement établi :

1° Que toute alliance conclue entre un empereur d'Autriche ou un prince héritier du trône impérial avec une femme qui n'est point princesse de sang royal devient exclusive pour celle-ci du titre d'impératrice ou de princesse héritière ;

2° Que les enfants issus d'un tel mariage ne peuvent, en aucune circonstance, prétendre à occuper le trône impérial.

Sur ce point, quoi qu'il en pût coûter à l'orgueil de François-Joseph, l'affaire se serait arrangée ; il suffisait que le prince héritier déclarât solennellement, au nom de sa fiancée et des enfants à venir de son mariage avec elle, que ni ceux-ci, ni celle-là ne prétendraient jamais à aucun titre impérial ni à aucun droit sur le trône autrichien.

Mais, à côté de la Constitution autrichienne, se dresse la Constitution hongroise. Or, celle-ci admet que la femme du roi de Hongrie est reine de Hongrie, quelle que soit son origine et que les enfants dudit roi, sans souci de la mère,

deviennent, du fait seul de leur naissance, héritiers du trône apostolique de Hongrie.

Donc la situation était celle-ci :

Epousant la comtesse Cholek et ayant, de cette union, avec elle, des enfants mâles, François-Ferdinand — à moins qu'il n'abdiquât en faveur de son frère, Othon, que le pays tout entier eût rejeté dans un haut-le-cœur — devenait empereur et roi à la mort de son oncle, François-Joseph. Sa femme, du même coup, ceignait la couronne de Hongrie, mais point celle d'Autriche. Et, à sa mort, à lui, François-Ferdinand, son fils aîné montait, de droit, sur le trône royal de Hongrie, alors que le trône impérial d'Autriche lui demeurait inaccessible.

C'était donc, levée devant les yeux épouvantés du centraliste François-Joseph, une perspective de révolution, avec, sur l'horizon, la scission définitive de l'Autriche et de la Hongrie.

Malgré cela, malgré cette vision sanglante, où s'abîmait tout le passé, tout le présent et tout l'avenir, dans un grand cataclysme, le vieil empereur, après une très courte résistance, consentait au mariage morganatique de l'archiduc François-Ferdinand et de la comtesse Cholek, consentement qui brisait irrémédiablement ses principes de grand seigneur, sa morgue hautaine de prince du sang et tout son attachement, si profond, aux traditions séculaires des Habsbourg.

Je sais qu'on a un peu abusé, en France, dans de nombreuses circonstances, du spectre de la « main des jésuites ». Mais si on l'a évoquée chez nous, cette main mystérieuse et hardie, là où elle n'avait que faire, il faut convenir qu'elle est encore toute-puissante à la cour catholique de Vienne, aussi puissante qu'à la cour catholique d'Espagne. Et dans la conclusion du mariage de François-Ferdinand et de la comtesse Chotek, c'est cette main-là qu'il faut voir.

François-Ferdinand, cerveau étroit, esprit borné, professe des sentiments fort cléricaux. Quant à la comtesse Chotek, ambitieuse et plus intelligente que son mari, elle est entièrement acquise aux prêtres et, surtout, aux jésuites. Ils

savent que, par elle, le prince héritier parvenu au trône, ils prendront la direction absolue des affaires de l'Empire. Ils agirent donc sur l'empereur et, ce qu'ils n'auraient jamais pu obtenir de lui quelques années auparavant, ils l'arrachèrent à ce vieillard qui fut si férocement entêté, mais dont les idées vacillantes quittent volontiers le cerveau fatigué pour laisser la place aujourd'hui à la volonté des autres.

Aussi bien le but que les jésuites poursuivaient dans la réalisation de ce mariage est nettement apparu depuis, à travers les manifestations ultra-cléricales du couple princier. La comtesse Chotek, que sa situation d'épouse morganatique devrait pousser à s'effacer, ne s'en est pas moins mise à la tête de plusieurs ligues religieuses. Elle a même amené son mari à accepter le titre de Protecteur de la Ligue « Katholischer-Schülverein » ou Ligue des écoles catholiques, fondée par les jésuites pour former contre-poids à la Ligue « Deutscher-Schülverein », laquelle a pour but de créer des écoles libérales allemandes et de défendre la loi scolaire contre les attaques des cléricaux.

Bref, menée par les jésuites à qui elle s'est vendue, la comtesse Chotek a obtenu de François-Ferdinand qu'il descendît dans l'arène politique et combattît ouvertement — ce que n'osa jamais aucun prince héritier — une loi votée par le Parlement et contresignée par le souverain. Ce fait est d'autant plus grave qu'il a un retentissement profond dans la politique générale. Ce n'est point seulement la question religieuse qui est en jeu, mais bien l'homogénéité même de l'Empire. Toute sa vie, François-Joseph louvoya pour ne point prendre parti dans les querelles qui divisaient l'empire. Tchèques, d'une part, Allemands, de l'autre, se battirent constamment sans que le souverain témoignât jamais ses préférences. Or, voici que, en devenant protecteur de la Ligue Katholischer-Schülverein, François-Ferdinand passe nettement sous le pavillon tchèque — sa femme est Tchèque de naissance — et déclare la guerre à tout le parti allemand de

l'Empire. C'est, politiquement, une erreur des plus fâcheuses et dont on ne peut mesurer les conséquences.

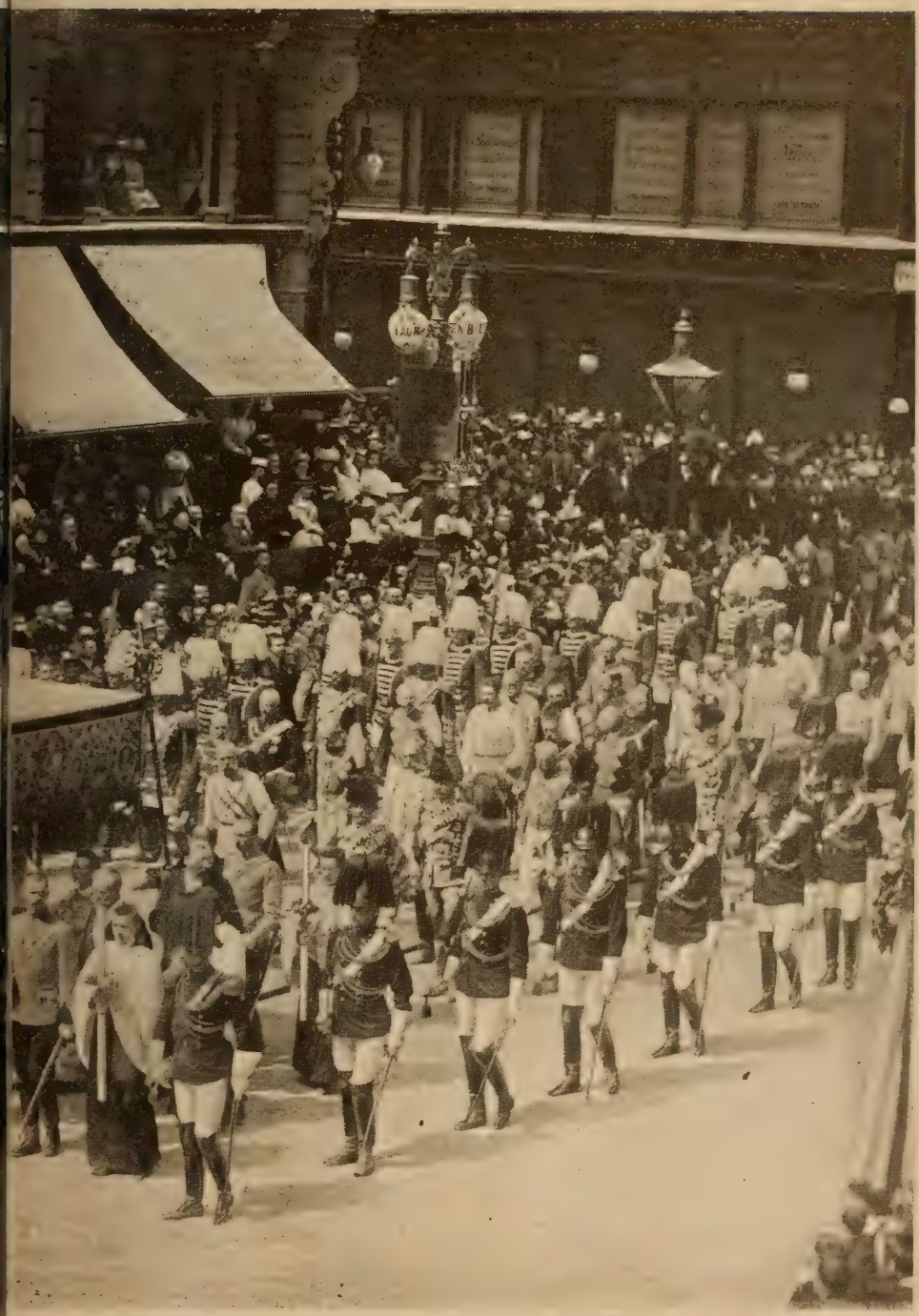
En consentant au mariage, l'empereur avait obtenu que la renonciation au trône prononcée par le prince héritier fût entérinée au Parlement hongrois. Une majorité, alors dévouée au souverain, votait dans le sens espéré par François-Joseph. Depuis, la majorité a changé. Du fait d'un nouveau vote, le même Parlement hongrois peut arracher de sa Constitution cette loi de complaisance et d'exception. Et devant le vieux souverain, effaré, apparaît de nouveau la triple menace d'une révolution sanglante, d'une invasion étrangère et du démembrement de l'empire austro-hongrois.

Vaincu par une petite fille, vaincu par la veuve de son fils, vaincu par les jésuites, c'est une petite fille encore qui, pour la quatrième fois, allait obtenir de François-Joseph l'abandon de la tradition. La jeune princesse Elisabeth, l'enfant de Rodolphe, la descendante directe de son sang, celle que, entre toutes, il chérissait le plus, celle en qui il avait mis toute sa confiance, celle, enfin, qu'il voyait relevant le prestige et la lignée des Habsbourg par quelque alliance éclatante dont la gloire eût absorbé, dans un éblouissement de lumière, toute la honte des unions de déchéance auxquelles il avait consenti, c'est celle-là, la fille unique de son fils, qui allait lui arracher un consentement désolé à une quatrième mésalliance.

L'archiduchesse Elisabeth, suivant l'exemple de sa mère, épousait un simple officier de cavalerie, mais un homme, au moins, qui l'adorait. Elle est devenue la princesse de Windischgraetz. A Prague, où son mari est en garnison, la petite princesse, en dépit de méchants bruits, coule des jours calmes et tout parfumés de bonheur.

Et c'est l'amour, l'amour, jadis triomphant dans le cœur du jeune souverain, qui, sur le déclin de sa vie vainc les principes du vieillard orgueilleux. Au nom de la tradition, il avait vaincu l'amour. Des volontés de femme autour de lui ont pris la revanche de l'amour sur la tradition...

L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH ET LES ARCHIDUCS SU



OCESSION DE LA FÊTE-DIEU, DANS LES RUES DE VIENNE

CHAPITRE XV

LA FIN D'UNE POLITIQUE

Vaincu par ses proches, par toute une génération ardente qui l'enserrait dans les lacs d'un grand réseau d'amour, François-Joseph, souverain féodal et presque légendaire, a dû faire abandon de ses principes et capituler devant la jeunesse et la vie. Même, il a consenti à dissoudre le nuage olympien dont il se plaisait à envelopper le rayonnement de son trône impérial et royal. Aujourd'hui, l'empereur n'est plus qu'un vieux monsieur, simple dans son allure, bourgeois dans ses manières, prudhommesque dans ses propos. Rien ne distingue le souverain apostolique du commun des mortels, rien, sinon une fidélité inébranlable à la politique qu'il a toujours préconisée. Pour tout dire, l'empire austro-hongrois qui agonise, au plein d'un accès de séparatisme aigu, souffre du même mal qui l'agitait en 1848 et que l'archiduchesse Sophie, dans le but de satisfaire ses ambitieux desseins, avait bénévolement provoqué.

Rien n'est changé, en somme, dans la situation de l'empire, rien, sinon que l'empire est sensiblement plus faible que jadis et que ses assaillants sont évidemment beaucoup plus forts.

Les idées politiques de François-Joseph, au reste, et tout autant que son épilepsie, constituent un mal héréditaire dans la famille des Habsbourg. En effet, lorsque, en 1804, Fran-

çois Ier, vaincu par Napoléon Ier, renonça au titre d'empereur allemand, pour prendre celui d'empereur d'Autriche, il réalisait le rêve caressé par le doux Joseph II, fils de Marie-Thérèse et frère de Marie-Antoinette.

L'empire d'Autriche !... Le rêve surtout de François-Joseph et de sa mère. Mais quelle folie !... Il faut lire la carte des pays que l'empereur prétend enfermer dans la même couronne pour se rendre compte de la vanité de l'entreprise. A l'ouest, ce sont les territoires montagneux du Tyrol, peuplés de paysans allemands ; au nord, c'est la Bohême, c'est la Silésie, c'est la Moravie, tous pays industriels ou centres miniers, habités par les Tchèques ; au midi, s'étendent des contrées fertiles occupées par des Italiens, des Slovènes, des Croates et des Serbes ; à l'est, voici l'immense plaine hongroise, avec ses magyars, et la Galicie, avec une population qui lui est propre ; au centre enfin, s'étendent, constituant le seul fief héréditaire des Habsbourg, les provinces de la Basse et de la Haute-Autriche et le Salzbourg : la population, là, est exclusivement allemande.

Donc, et pour ne citer que les types principaux de la carte d'échantillonnage anthropologique que représente l'empire de François-Joseph, il s'y découvre au moins huit races franches, ayant leurs aspirations propres et ne pouvant, sous aucun prétexte, s'entendre avec les races voisines. Joseph II avait formé le projet insensé de les réunir toutes sous le même drapeau. La résistance passive des éléments hétérogènes de son empire fit échec à son désir. Après sa mort, les guerres napoléoniennes survinrent. Sous le grand vent d'épopée qui balayait l'Europe centrale, les races ennemies se resserrèrent, oubliant temporairement leurs désunions et leurs rancunes, car il importait de faire face à l'ennemi commun. Mais cette union devait peu durer. Déjà, sous le règne de l'empereur Ferdinand, les aspirations séparatistes se manifestèrent, non sans quelque violence, et on n'ignore point que le règne de François-Joseph débuta au plein d'une révolution que l'esprit fédéral animait de son souffle divers.

On sait les origines de cet état de choses : Ferdinand, incapable et presque inconscient, ne pouvait point prendre garde à des tendances, qu'il ignorait, ou à peu près, et le prince de Metternich, occupé à réprimer, par tous les moyens, les moindres velléités de liberté, ne s'occupait guère de ce mouvement, lequel, à travers soixante années, a mené le malheureux empire austro-hongrois au point où il se trouve aujourd'hui. L'archiduchesse Sophie, pour obtenir la disgrâce de Metternich et l'abdication de Ferdinand, avait joué double jeu, on s'en souvient. En excitant les différents peuples des pays d'empire, les uns contre les autres, la centraliste Sophie exaspérait, bien entendu, le mouvement séparatiste. Mais, du moins, avait-elle rendu la place intenable à l'empereur Ferdinand et posé ainsi la couronne impériale sur le front d'un enfant qu'elle gouvernerait encore et, avec lui, l'Etat !...

Aussi bien parvenait-elle à merveille à réaliser ce double plan, sans souci des conséquences que pouvait déterminer une aussi dangereuse politique.

Née du chauvinisme hongrois, la « question nationale » mit le feu à la maison de l'absolutisme, et, tandis que les peuples, désunis par leurs rivalités, — que suscitait l'archiduchesse Sophie, — croyaient combattre pour la liberté et pour la Constitution, ils arrivaient seulement à renverser un souverain de son trône pour mettre un autre souverain à sa place. C'est ainsi que, du grand mouvement révolutionnaire de 1848, qui coûta tant de sang aux Viennois, rien ne sortit... sinon le règne de François-Joseph, règne prolongé autant que stérile.

On a vu, au cours des chapitres consacrés au mouvement séparatiste, dans le début de ce volume, que la Prusse et l'Italie avaient montré à François-Joseph où se trouvait le danger, en lui ravissant quelques-unes de ses plus belles provinces.

Mais François-Joseph ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre.

Dès qu'il se trouva sur le trône, et qu'il fut parvenu à sup-

primer, avec l'aide de la Russie, la révolution hongroise, François-Joseph oublia ses grandes promesses de Constitution et de liberté politique. Au 1er janvier 1852, déjà, il révoquait la Constitution de 1849, abolissait les anciennes diètes et créait un système réactionnaire dans le but, franchement avoué, d'amener de force une fusion des différentes nationalités. Quelle étrange idée !... L'Autriche-Hongrie possède onze millions d'Allemands contre neuf millions de Hongrois et plus de vingt-deux millions de Polonais, Tchèques, Slovènes, etc., etc... Quelle faute et quelle erreur de prétendre à les fondre tous au creuset d'une même race !... François-Joseph commit une autre faute encore, et non moins grave, en ne comprenant pas qu'une politique centraliste à outrance ne pouvait qu'augmenter le dissentiment déjà existant entre les diverses nationalités.

C'est là qu'il faut chercher la source de tous ces conflits qui, depuis le début du règne de François-Joseph, n'ont donné aucun répit à la malheureuse monarchie. Il est vrai qu'après une lutte de vingt ans, François-Joseph céda en partie aux exigences de ses peuples et essaya de concilier leurs vues avec les siennes. Mais là encore apparaît un des défauts héréditaires des Habsbourg : ne pas aller jusqu'au bout de ses idées et ne prendre, au total, que des demi-mesures. La Constitution de 1860, qui a doté l'Empire d'un Parlement, créa, en outre, des diètes dans toutes les provinces. Mais cette apparente libéralité ne contenta ni les Allemands, ni les Tchèques, ni les Hongrois, ni personne. La première session du nouveau Parlement, ouverte le 1er mai 1861, ne vit ni les députés de Bohême, ni ceux de Hongrie, ni ceux de Transsylvanie, ni ceux de Croatie. Et lorsque, enfin, en 1867, François-Joseph se décida à partager son Empire en deux parties : l'Autriche et la Hongrie, le mal était déjà trop invétéré pour pouvoir être guéri. Tandis qu'en Hongrie un grand parti politique se contentait difficilement du compromis qui, malgré l'institution d'un gouvernement hongrois, liait encore la Hongrie à l'Autriche au point de

La Chambre des Députés de Buda-Pest, en séance

Le général Fejérvary, président du Conseil hongrois

vue des finances, des affaires étrangères, des douanes et de l'armée, les Tchèques, en Bohême, et les Polonais, en Galicie, réclamèrent pour eux les mêmes droits et les mêmes privilèges que François-Joseph avait accordés aux Hongrois. S'il s'était fait couronner roi de Hongrie, pourquoi ne se faisait-il pas couronner roi de Bohême et roi de Galicie ? S'il avait doté la Hongrie d'un Parlement et d'un gouvernement, pourquoi n'autorisait-il point un Parlement et un gouvernement tchèques et polonais. Depuis quarante ans, cette lutte dure et s'aggrave. Ni Polonais, ni Tchèques, ni Slovènes, ni Italiens ne démordent de leurs exigences. Or, il importe de noter que le problème, au début du règne de François-Joseph, était facile à résoudre pour l'empereur puisque, à ce moment-là, les exigences nationales étaient tout aussi réduites que le sentiment national lui-même, vagissant encore sur les fonts baptismaux du libéralisme. Aujourd'hui, la situation, toute différente, est devenue inextricable. Si François-Joseph, il y a cinquante ans, avait renoncé à son rêve centraliste et n'avait pas étouffé pendant vingt années la juste éclosion du sentiment national, les exigences croissantes des peuples de l'Empire ne seraient jamais arrivées là où on les voit à présent, c'est-à-dire à réclamer la dissolution complète de la monarchie. Déjà les Hongrois qui, en 1848, ne demandaient qu'un gouvernement personnel, les Hongrois se prennent à détruire le dernier lien qui les fixe encore à l'Autriche : l'armée. Si François-Joseph, forcé dans ses retranchements par une opposition grandissante, accordait à la Hongrie l'armée propre et la frontière douanière qu'elle réclame, la communauté des deux parties de l'Empire n'existerait plus que de nom. En Hongrie, le mouvement politique va trop vite et emporte tout sur son passage, en Autriche, par contre, la machine gouvernementale et parlementaire est arrêtée depuis plus de dix ans par la lutte acharnée entre centralistes et fédéralistes. Le fossé qui sépare ces deux partis et qu'on aurait pu combler il y a une trentaine d'années est devenu si profond qu'il paraît impossible d'entreprendre sa suppression.

Qu'adviendra-t-il de tout cela ?

Le respect que les peuples de la monarchie ressentent pour leur vieux souverain a, jusqu'ici, retenu le coup décisif qui brisera en vingt fragments l'ancien Empire. Mais François-Joseph disparu, est-ce que la situation créée par son acharnement à poursuivre une politique impossible sera encore durable ? Par delà la frontière du nord, le descendant de Frédéric le Grand convoite les provinces que son arrière-grand-père n'a pas prises à l'héritière de Charles VI. En face, du côté des Karpathes, le panslavisme chante aux oreilles des Tchèques et des Polonais la romance d'une union de tous les Slaves de l'est de l'Europe.

Pendant des siècles les Habsbourg ont constitué, morceau par morceau, un grand empire. Pendant des siècles, les Habsbourg ont affirmé l'ambition de souder des morceaux hétéroclites, d'en faire une masse forte et compacte. Au début d'une ère nouvelle, François-Joseph a hérité de cette tâche. S'il l'avait bien comprise, il y serait peut-être parvenu. Dans des idées démocratiques et sociales il aurait pu trouver le moyen de supprimer les démarcations établies entre les différents peuples de son empire, lesquels n'avaient entre eux de commune qu'une soif ardente de liberté et de progrès. L'hypocrisie de la mère du souverain, l'ambition de sa famille et son ambition propre l'ont poussé à user d'une nationalité pour asservir l'autre. Aujourd'hui, toutes sont brouillées entre elles et, en outre, avec leur souverain.

Tout ce qu'on peut souhaiter à présent c'est que la fin de la politique de François-Joseph ne soit pas la fin de l'Empire.

Mais si on peut le souhaiter, il devient plus difficile, de jour en jour, de l'espérer, car, aujourd'hui, même une capitulation de l'empereur deviendrait illusoire.

CHAPITRE XVI

LA FIN D'UNE VIE

La vie s'est faite rude pour François-Joseph et dans la Hofburg, souvent, tandis que les corbeaux si intimement liés à l'histoire légendaire des Habsbourg tournoyaient en croassant au-dessus des toits, les chiens, du fond du chenil, ont répondu par des abois de mort.

Que de tempêtes ont secoué sa maison, que de scandales l'ont salie, que de drames l'ont ensanglantée !...

Arrivé au trône comme souverain absolu d'un empire immense, embrassant tout le centre de l'Europe et paraissant unifié, il se vit arracher ses plus belles provinces par la guerre et, aujourd'hui, redoutant de voir la Hongrie se détacher de la couronne, François-Joseph, qui eût préféré abdiquer que de partager la moindre parcelle du pouvoir, est réduit à l'état de souverain constitutionnel, sans autorité pour lui et sans espoir pour son successeur.

Arrivé dans le mariage par la voie de l'amour, il a, de ses propres mains, saccagé le bonheur de sa vie. Tout est tombé en ruines autour de lui, et, dans les champs serrés, où levait le grain familial, la mort a fauché, à grands coups tragiques et imprévus, de sa faux implacable. Femme, fils, frère, tous sont tombés. Seules les herbes mauvaises sont restées debout et il demeure immensément seul dans les grands salons sévères et froids de la solennelle Hofburg.

Pourtant il survit, et il n'apparaît point que la douleur ait laissé en lui de traces bien profondes. Même, il semble que parmi tous ces décombres il ait su trouver les matériaux propres à la construction d'un refuge suffisant pour abriter son égoïsme profond, la sécheresse de son cœur et l'étroitesse de son esprit. Il porte gaillardement ses soixante-quinze ans et, sauf les crises d'épilepsie, qui deviennent plus fréquentes et le font écumant, l'œil vitreux, heurtant, — au hasard, — des jambes, de la tête et des bras, ce qui se trouve autour de lui, il ne paraît point porter bien lourdement le poids de ses infortunes.

Autrefois fastueux, il s'est créé aujourd'hui une petite existence bourgeoise et paisible, celle d'un vieux célibataire qui découvre de la jouissance dans le seul fait d'exister.

Maints plaisirs, à présent, lui étant interdits, c'est sur sa bouche, pour laquelle, du reste, il eut toujours un faible, qu'il s'est rattrapé. Ce qu'il absorbe, dans une journée, est véritablement effrayant. Couché de bonne heure, il s'éveille de bonne heure. Et, tout de suite, entre quatre et cinq heures du matin, un valet de pied, qui attend l'appel du maître, lui sert un petit déjeuner, confortable et copieux. L'empereur se lève ensuite et passe dans son cabinet où il travaille. A huit heures, un second déjeuner lui est donné. Ce repas se compose régulièrement d'un potage, d'un rôti, de légumes, d'un entremets — triomphe incontesté de la cuisine viennoise — et de desserts variés. Son secrétaire particulier arrive alors et on procède à l'ouverture du courrier. A midi, troisième repas, composé de même manière que le second. Le souverain accomplit alors une petite promenade, soit à pied, dans le parc de la Hofburg ou dans celui de Schœnbrunn, suivant que la cour est installée ici ou là, soit en voiture, car le cheval, son sport favori, lui est, à présent, interdit, ou à peu près. Entre quatre et cinq heures du soir, le quatrième couvert est dressé. Un convive, un seul, y assiste, soit un aide de camp général, soit un haut fonctionnaire de la cour. Ce repas, le dîner, comporte au moins six plats : potage gras, bœuf, —

que l'on sert toujours après le potage, — poisson, viande rôtie, volaille ou gibier, entremets et desserts. L'empereur se sert copieusement de chaque plat et y revient même, le plus souvent. A huit heures du soir, cinquième repas, composé de thé, de tartines et de viandes froides et, enfin, à neuf heures ou neuf heures et demie, bien lesté, l'empereur va chercher dans le sommeil la réparation de forces... qu'il n'a pas dépensées.

S'il meurt un jour, — ce qui est vraisemblable malgré sa furieuse résistance ! — on ne pourra pas dire qu'il est mort de faim.

Mais, s'il mange beaucoup, il boit peu, bien que les caves de la Hofburg puissent être citées parmi les plus parfaites d'Europe. On y rencontre les meilleurs crus de la Basse-Autriche et de la Hongrie, si riches en vignobles, du Bordelais, de la Bourgogne, de la Champagne, de la Moselle et du Rhin. Même on y trouve du véritable vin de Tokay, vin rarissime, les vignobles de la Hegyala, qui le produisaient, ayant été détruits radicalement par le phylloxera.

A côté de tels trésors vinicoles, l'empereur se contente d'arroser ses aliments de bière de Pilsen. A la fin du dîner, seulement, il se permet un verre d'excellent bordeaux.

Il prend ses repas dans une très belle vaisselle d'argent, mais on ne sort plus guère le fameux service d'or dont le surtout de milieu, à lui seul, vaut cent soixante mille francs. C'est que les grands dîners sont devenus rares à la Hofburg et qu'on n'y donne plus jamais de repas d'apparat.

Dans la vaste salle à manger, où les valets sont plus nombreux que les convives, et où, plus jamais, depuis la mort de l'impératrice, la table ne se pare de fleurs, l'empereur se plaît à évoquer, devant son unique partenaire, le temps fastueux des grands dîners de gala. Et ce n'est point sans une certaine émotion — car, seules, les choses extérieures et qui flattaient sa vanité, le touchèrent dans la vie — que le vieillard fait monter, autour de sa solitude, les foules idéales d'autrefois. Il entend encore les trois coups de canne que le grand cham-

bellan, régisseur de la scène impériale, frappait sur le parquet pour annoncer l'entrée de Leurs Majestés Impériales et Royales. Puis, comme par la vertu de quelque enchantement, les portes s'ouvraient sans bruit, et la foule dorée, bruyante un moment auparavant, devenait brusquement silencieuse : Leurs Majestés passaient. Et sous les milliers de bougies de cire dont la lueur douce, les faisaient plus douces encore, les épaules nues des femmes s'inclinaient profondément, tandis que les jolies gorges, parées de l'éclat des brillants, qui les rendaient plus précieuses et plus roses, palpitaient dans la corolle des corsages et marquaient le rythme de l'émotion de François-Joseph, successeur de Charles-Quint!... Fini, tout cela. Pour maintenir sa santé, rongée plus encore par la tare héréditaire que par l'âge et les malheurs, l'empereur a dû renoncer à ces joies.

De tous ses anciens plaisirs, le seul qu'il cultive encore, en dehors de la table, c'est la chasse. Sans doute, il n'escalade plus les rochers en quête d'un chamois ou de quelque coq de bruyère, mais sa main demeure ferme à l'affût et ses chevrotines ne manquent point le chevreuil ou le cerf qui commet l'imprudence de passer à portée du fusil impérial.

L'équitation lui devient une tâche difficile. Et cela lui est doublement pénible pour ce qu'il se voit privé d'un sport préféré et, surtout, parce que cette abstention l'éloigne du seul véritable amour de sa vie : l'armée. Deux fois par an, pourtant, — il le fit du moins encore en 1905 — se hisse-t-il, ou plutôt, le hisse-t-on à cheval. Installé sur le dos d'un paisible coursier, choisi à cet effet, le fantôme du brillant cavalier que fut le souverain est attaché en selle. Là, essayant de donner une vaine illusion de force, François-Joseph, raide et fixe, assiste à la revue du printemps, sur le « Schmelz », le Champ-de-Mars de Vienne, et, plus tard, à la finale des grandes manœuvres d'automne. On le sort brisé de sa selle, mais il s'imagine que, pour un moment, redevenant soldat, il est redevenu, vraiment, comme autrefois : l'Empereur.

Il aimait aussi, — que de choses il aima qui lui sont inter-

dites!... — il aimait à fumer, et même à fumer sans arrêt, de longs cigares très noirs, fabriqués exprès pour lui par la régie autrichienne et qu'on nomme « Virginia ». Ces cigares, trop lourds, compromettaient le fonctionnement régulier du cœur, et le souverain est condamné à fumer des cigares légers, des « trabucos », qu'il n'aime pas.

Parmi les choses qu'il aimait aussi, qu'il aimait plus que tout, il y avait... l'amour. Il y a belle lurette que la société de Vienne ne s'occupe plus des maîtresses de François-Joseph !... Le galant frelon, qui butinait le cœur des belles, a disparu depuis longtemps. Et du brillant cavalier, infidèle et hardi, il ne reste plus qu'un vieil ami, engourdi dans la camaraderie d'une vieille femme et qui fait dire aux mauvaises langues, avec un sourire moqueur, quand on parle des succès passés de l'empereur :

— Ah ! oui, monsieur Schratt !...

Car on l'appelle « Monsieur Schratt », le fier et volage Habsbourg, d'un nom de bourgeoisie, placé sous un vocable de fidélité.

Jadis, on l'a déjà lu ici, il nourrit une vive passion pour une très grande artiste de Burg-Theater, Katharina Schratt, qui est la Sarah-Bernhardt et la Réjane réunies de là-bas. La femme était si intelligente, si fine, si bonne aussi, que, la grande passion ayant flambé, il se trouva, chose anormale après les flambées de cœur de François-Joseph, une amitié durable dans les cendres de l'amour.

Cette très grande artiste réunit en elle, outre son talent, qui fut immense, une instruction de premier ordre, un esprit délié et, surtout, une ingénuité primesautière toute spéciale au caractère féminin viennois, et qui font d'elle, encore aujourd'hui, une femme adorable. Elle fut autrefois l'amie de l'impératrice Elisabeth et il paraît même que ce fut par l'intermédiaire de la souveraine qu'elle connut François-Joseph.

Quand l'archiduchesse Marie-Valérie n'est point à la Hofburg avec son bataillon d'enfants, — et elle y fait de rares

séjours, — ou que l'archiduchesse Gisèle, qui est devenue une vieille dame, n'y reste point quelques semaines, tandis que son mari chasse en Styrie, ce qui arrive plus rarement encore, l'empereur passe la majeure partie de ses soirées chez l'ancienne comédienne, dans un intérieur tout simple et très calme. Il ne s'en cache pas, — il aurait tort, maintenant, le pauvre homme ! — il ne s'en est jamais caché. Quand elle appartenait encore au Burg-Theater, il lui rendait visite, soit dans son appartement de Vienne, soit dans sa villa de Ischl, le plus ouvertement du monde et se faisait conduire chez elle, dans une voiture de la cour, et revêtu de l'uniforme de colonel qu'il porte presque toujours.

C'est dans la même tenue et dans le même équipage que « Monsieur Schratt » — qu'on appelle « colonel » chez Katharina Schratt — se rend aujourd'hui chez sa vieille amie. Plusieurs fois la semaine, il s'invite à dîner, en ayant soin, car c'est seulement un ami et nullement l'empereur qu'on reçoit, de laisser sa couronne et son sceptre au vestiaire. Il se plaît à discuter des questions du ménage et, comme c'est le dernier plaisir qu'il goûte, il s'entretient gravement du menu avec la cuisinière. Celle-ci, d'ailleurs, ne se plaint point d'une telle sollicitude pour le travail de ses fourneaux, attendu qu'un entremets particulièrement réussi lui vaut de larges et vraiment impériaux pourboires. C'est de cette façon seulement que, dans la maison de sa vieille camarade, « Monsieur Schratt » rappelle qu'il est l'empereur.

« Mme Katharina », de son côté, qui fut une reine éclatante derrière la rampe de la scène, comme « Monsieur Schratt » fut un empereur fastueux sous les lumières des salons de la Hofburg, s'occupe avec sollicitude du confort de son ancien amoureux. Ils jouent tous deux les Philémon et Baucis, mais Philémon et Baucis devenus de petits bourgeois de province.

L'hiver, quand François-Joseph arrive, il trouve, tout prêt à le recevoir, le meilleur fauteuil de l'appartement et, préparée par Katharina Schratt, en personne, une bonne chaufferette,

L'AMIE FIDÈLE DE L'EMPEREUR : Mme KATHARINA SCHRATT

sur laquelle il serre, frileusement, ses pieds que la saison et l'âge ont refroidis.

On cause un moment de choses grises, puis on se met à table, en face l'un de l'autre, sous la lampe, et Mme Schratt veille à ce que son ami, plus gourmand encore qu'autrefois, et pas toujours raisonnable, ne mange pas des plats qu'il aime, au point — ce qui arrive — de se donner une indigestion. On finit de dîner dans cette intimité simple et douce et, tandis que François-Joseph fume son trabuco, qu'il persiste à ne pas aimer, le timbre résonne par deux fois.

Ce sont les partenaires du *tarok* — sorte de whist autrichien — qui arrivent pour faire la partie du « colonel ». Les partenaires, de très anciens amis de Katharina Schratt, sont toujours les mêmes : M. Palmer, directeur de la Banque des pays autrichiens et un autre banquier, fort riche, lui aussi, mais,

> Rodrigue, qui l'eût dit ?
>
> Chimène qui l'eût cru ?

juif de race, juif de naissance, juif de religion !...

L'empereur catholique et le banquier juif, au demeurant, font le meilleur ménage du monde, — dut la comtesse Chotek en mourir de dépit, — et les quatre joueurs de *tarok* sont liés par une amitié que rien ne peut troubler.

Un fait en sera le garant. Un soir, après dîner, François-Joseph cherche son étui à cigares dans toutes les poches de sa tunique. Vainement. Il l'a oublié à la Hofburg. Mme Schratt hésite un moment, puis déclare :

— Ne vous tourmentez pas, mon ami.

Elle passe dans une pièce voisine et revient avec une boîte entamée de superbes havanes. Elle la tend à l'empereur.

Celui-ci, un peu surpris, demande en souriant :

— On fume donc le cigare chez vous, chère amie ?

Très tranquille, Katharina Schratt réplique :

— Oh ! ce n'est pas d'aujourd'hui.

— Ah !... Et, à qui appartiennent ces havanes magnifiques?

— Mais c'est la boîte de M. Palmer, mon ami.

François-Joseph hésita un moment, puis, prenant un cigare, il conclut spirituellement :

— Doit-il gagner de l'argent, cet homme, pour pouvoir s'offrir des cigares aussi chers !...

Et la partie de *tarok* eut lieu ce soir-là, comme les autres soirs, on y fit les mêmes différences, quelques menues pièces blanches, et, selon la coutume, à neuf heures moins un quart exactement, la voiture de la cour étant avancée, Katharina Schratt, qui veille sur son vieux camarade, le mit gentiment à la porte.

Fréquemment, ainsi, « Monsieur Schratt », entre neuf heures moins un quart et neuf heures du soir, accomplit le court trajet qui le mène du petit appartement bourgeois de sa vieille amie aux appartements solennels et froids de la Hofburg.

Si court qu'il soit, ce trajet n'en constitue pas moins une revue douloureuse de la vie de l'empereur, car la voiture passe devant le couvent des Capucins, où, dans le caveau des Habsbourg, son fils et sa femme dorment leur dernier sommeil, et devant l'église des Augustins, où Rodolphe et lui-même se marièrent.

Peut-être, parfois, dans la nuit, passant devant l'église nuptiale, le vieux souverain songe-t-il au sombre parc où, pour la première fois, il aperçut la lumière blonde des cheveux d'Elisabeth. Peut-être entend-il aussi monter dans l'ombre la voix moqueuse de sa cousine Sophie, lui disant sur la terrasse du château de Possenhofen :

— Prenez-garde, mon cousin. Si Black gronde ainsi contre vous, vous serez mal noté dans la maison.

Les chiens, depuis ce jour-là, n'ont guère cessé de gronder contre François-Joseph.

Mais « Monsieur Schratt » songe-t-il jamais à ces choses ?...

FIN

TABLE DES CHAPITRES

Chapitre Ier. — Une page d'amour 1
— II. — L'éducation d'un prince. 15
— III. — Un rêve qui se réalise . . . . . .
— IV. — Une ambition qui échoue 56
— V. — Le prologue d'un drame 73
— VI. — Distractions impériales 95
— VII. — La fuite d'Élisabeth 113
— VIII. — L'impératrice errante. 129
— IX. — De la tragédie au vaudeville 145
— X. — Le prince héritier 172
— XI. — Le mariage de Rodolphe. 189
— XII. — Le mystère de Mayerling. 215
— XIII. — La fin d'une martyre 240
— XIV. — La fin des principes. 266
— XV. — La fin d'une politique 285
— XVI. — La fin d'une vie 293

Imp. Paul Dupont, 144, rue Montmartre. — Paris, 2e Arrt. — 424.5.05. (Cl.).

Universitas Salamanca

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

13 SEP. 1991
SEP 10 1991
10 SEP. 1991
07 JAN. 1997
20 jan. 91
MAR 03 1997
25 JUIL. 1997
18 AOUT 1997
AOU 05 1997
JUIN 14 2000

07. JUIN 2000
MAR 25 2005
UO 11 MAR 2005

a39003 001470060b